

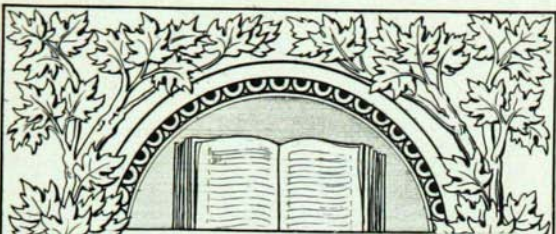
E. ROBERT

METHODE
DE STYLE
ET DE
COMPOSITION

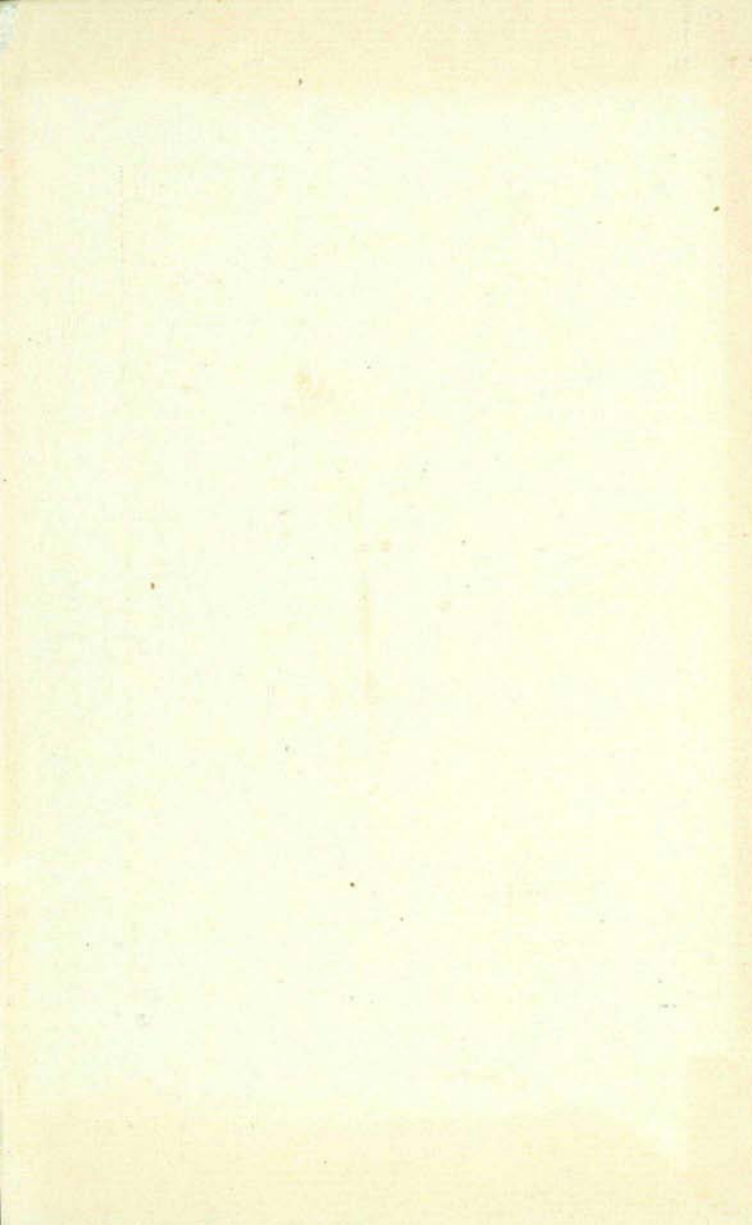
PC
2420
F33
1881

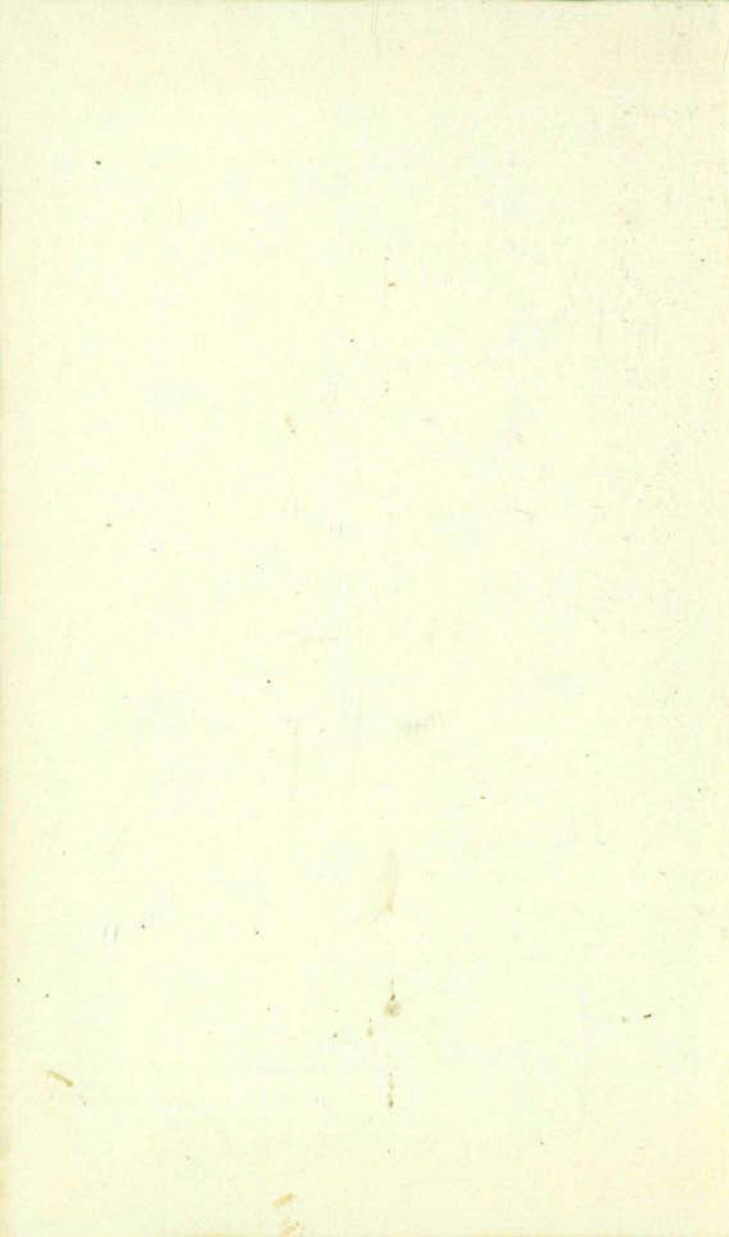
B. S. S.

A. C. FISCHEREAU
BIBLIUM



Bibliothèque Nationale du Québec





THE NEW YORK

PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1215 N. 4TH ST. PHILADELPHIA, PA.

M É T H O D E

PRATIQUE ET RAISONNÉE

DE

STYLE ET DE COMPOSITION

PAR

E. ROBERT, Clerc de St-Viateur.

(Approuvée par le Conseil de l'Instruction Publique de la Province de Québec.)

SECONDE ANNÉE

LIVRE DE L'ÉLÈVE



A vendre chez tous les Libraires

1881

Enregistré, conformément à l'Acte du parlement du Canada, sur la propriété littéraire et artistique, en l'année mil huit cent quatre-vingt-un, par les CLERCS de ST-VIATEUR, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

PC
2420
F33
1881



MILK-END.—Imprimerie de l'Institution des Sourds-Muets.

MÉTHODE

PRATIQUE ET RAISONNÉE

DE STYLE ET DE COMPOSITION

CHAPITRE I.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes (1) n° 109 et suivants.)

I

TRAIT DE DOUCEUR DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES.

Un jour deux hommes à qui saint François de Sales devait une somme d'argent, se présentèrent chez lui, avant l'expiration du terme convenu, et réclamèrent le paiement de la somme.

Le prélat leur dit : “ Je sais que je vous dois, mais vous savez aussi que le terme n'est pas arrivé. J'ai pris mes arrangements de manière à pouvoir m'acquitter envers vous quand nous serons à cette époque ; pour le moment cela m'est tout-à-fait impossible.”

Ces hommes qui comptaient sur le remboursement, répondirent avec insolence qu'ils voulaient absolument être payés.

François de Sales, naturellement très-enclin à la colère, se sentant vivement ému, entra dans son cabinet, et, se jetant à genoux, il se mit à prier pour étouffer les mouvements impétueux qui s'élevaient dans son âme ; il revint ensuite trouver les deux hommes, qui le pressèrent plus fortement encore.

“ Je vous l'ai dit, mes enfants, leur répondit-il, il m'est tout-à-fait impossible de vous satisfaire ; mais voici mes meubles, allez chercher un huissier et faites-les vendre, si vous le voulez, à la porte de ma maison.”

Les deux hommes sortirent dans ce dessein ; mais l'un

(1) Les *Préceptes* se trouvent à la fin du premier volume de la *Méthode pratique et raisonnée de style*.

d'eux, profondément ému des dernières paroles du bon prélat, dit à son compagnon : " Serions-nous assez barbares pour profiter d'une telle offre, et ne devrions-nous pas rougir d'avoir traité si indignement un tel homme ? Allons plutôt lui faire nos excuses."

Ils y allèrent, en effet, et le prièrent même de donner aux pauvres la somme qu'il leur devait, en expiation de l'outrage qu'ils venaient de lui faire.

" Je vous ai pardonné de tout mon cœur, leur répondit-il, en les embrassant, car vous m'avez rendu un grand service, en me fournissant l'occasion de modérer cette malheureuse colère à laquelle je ne suis que trop naturellement porté, et vous m'avez fait voir un bel exemple de ce que peut la modération sur des cœurs droits et honnêtes comme les vôtres."

Conversation littéraire.

1. Que venaient faire chez saint François de Sales les deux hommes dont parle le texte ?

2. Etaient-ils dans leur droit en venant réclamer cette somme ?

3. Pourquoi saint François de Sales ne leur donna-t-il pas l'argent qu'ils réclamaient ?

4. Ces hommes se contentèrent-ils des justes raisons du saint ?

5. Qu'est-il dit du caractère de François de Sales ?

6. Se sentant vivement ému, que fit ce saint homme ?

7. Les deux hommes le pressant de nouveau lorsqu'il revint, que leur dit-il ?

8. Quel effet produisirent ces paroles sur l'âme de ces hommes ?

9. Récitez la réponse de saint François.

10. Quelle est la nature de ce sujet ?

11. Dans le premier alinéa, le prélat, répondant à ces deux hommes, emploie-t-il le discours direct ou le discours indirect ?

12. Quelle leçon morale tirer de ce récit ?

13. En lisant l'exposition et le nœud de cette narration quels sentiments éprouve-t-on à l'égard des personnages ?

14. Mettez au discours direct la première phrase du deuxième alinéa.

15. Formulez votre opinion sur le style de ce récit.

II

(Voir aux préceptes le n° 104.)

MUR, MURAILLES.

Le mur est un ouvrage de maçonnerie : la muraille est une sorte d'édifice. On dit les murs d'un jardin, et les *murailles* d'une ville.

Le *mur* arrête, retient, sépare, partage, ferme ; la *muraille* couvre, défend, fortifie, sert de rempart ou de boulevard.

APPLICATION.—Ce jardin est clos de... La ville de Metz est défendue par de fortes... Les... de Luxembourg ont été rasées en 1867. Nous faisons badigeonner les... de notre maison.

ÉCLAIRÉ, CLAIRVOYANT.

L'homme *éclairé* ne se trompe pas, il sait. Le *clairvoyant* ne se laisse pas tromper, il distingue.

L'étude rend *éclairé*. L'esprit rend *clairvoyant*.

APPLICATION.—Un juge d'instruction doit être... Dans les affaires embrouillées, on doit prendre conseil de personnes...

III

LE CHEF-D'ŒUVRE ANONYME.

CANEVAS.—Rubens se promenait un jour aux environs de Madrid, accompagné de ses élèves... Il entre dans un monastère de règle très-austère, il en visite l'antique église ;... il aperçoit un tableau représentant la mort d'un moine ;... ce tableau révélait un talent sublime... Un nom écrit au bas en avait soigneusement été effacé... Rubens demanda au religieux qui l'accompagnait quel était l'artiste qui avait fait cet ouvrage... Après un moment d'hésitation, le moine répond que l'artiste n'est plus de ce monde et qu'il est inconnu... Douleur de Rubens en apprenant qu'il ne pourra connaître un nom qui aurait été immortel... Combat qui se livre dans le cœur du moine et qui se manifeste au dehors, en entendant les paroles de Rubens ;... l'artiste et le cénobite sont aux prises ;... enfin le dernier est victorieux... Après avoir salué les visiteurs, le moine se retire, rentre dans sa cellule, et, dans un élan sublime d'humilité, il brûle son chevalet, sa palette, ses pinceaux, etc.—Puis il se met à genoux et prie avec ferveur... Lorsqu'il se relève, sa figure est redevenue calme et sereine...

REMARQUES.—Commencez par une courte notice sur Rubens, qui fut plusieurs fois ambassadeur ; faites une petite description de la physionomie du moine, de l'église, du tableau...

Les paroles de Rubens, marquant son enthousiasme ; le combat qui se livre dans le cœur du moine et les signes qui le dénotent à l'extérieur...

DEUXIÈME LEÇON.

I

Aller du particulier au général.

EXEMPLE : Œillet, fleur.

Orgueil. Sainfoin. Bras. Veste. Œil. Ecueil. Lilas. Cœur. Musique. Clarinette. Loup. Brebis. Monarchie. Cordonnier. Peintre. Juge.

II

Exprimez ces deux pensées de trois ou quatre manières différentes, en conservant le même sens et à peu près les mêmes termes.

MODÈLE.—L'ambitieux ne se trouve jamais placé assez haut dans la vie ; aussi n'est-il jamais content.

MODÈLE.—Dieu connaît nos pensées les plus secrètes et voit nos actions les plus cachées.

III

Six pensées sur ce mot : politesse.

IV

Traduire sans employer des mots au figuré.

1. Le premier courtisan que le grand Roi emmène au ciel, c'est un larron qu'il prend sur le gibet.
2. Rien ne pèse tant qu'un secret.
3. La douce persuasion coulait de ses lèvres.
4. On naît, on vit, hélas ! au bord du cimetière.
5. On est fleur aujourd'hui, demain l'on est poussière.

V

LES MŒURS DE SYBARIS.

SOMMAIRE.—On bannit tout ce qui peut troubler le sommeil.—On est sans cesse à la recherche de plaisirs nouveaux.—Les hommes sont tous efféminés. Le plus léger bruit les énerve.—Ils sont incapables de se défendre si un étranger quelconque veut s'emparer de leur ville.

TROISIÈME LEÇON.

I

Transcrire les phrases suivantes et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse ou au bon goût.

Bias voyageait un jour sur la mer *ou* naviguait un jour avec des impies ; une tempête s'élevant, ceux-ci invoquaient les dieux. Gardez le silence *ou* taisez-vous, dit Bias, de peur que les dieux ne voient que vous êtes dans ce vaisseau *ou* ne remarquent votre présence dans ce vaisseau.

—Travaille ! nous dit le bon Dieu, *ou* je te rejette de devant mes yeux *ou* de ma présence comme on jette une branche qui ne sert de rien *ou* une branche inutile. Travaille ! nous dit la société, *ou* je te regarde comme *ou* je ne vois en toi qu'un être dégradé et te repousse avec mépris. Travaille ! nous dit enfin notre conscience, *ou* je te livre à l'ennui *ou* je te fais livrer la guerre par l'ennui qui mine sourdement *ou* tout doucement l'existence, comme le ver détruit petit à petit *ou* peu à peu le cadavre dans sa tombe *ou* le cadavre qui est dans la terre.

II

Transcrire les phrases suivantes et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse ou au bon goût.

Faire le mal ! on n'ose pas dire *ou* on rougit d'avouer que ce désir se forme et grandit *ou* que ce désir pousse dans le cœur, puis gâte, comme un ulcère hideux, tout ce qu'il y a de pur et de délicat dans l'enfant. L'enfant, n'est-ce pas un ange que Dieu a laissé provisoirement à la terre *ou* a prêté à la terre pour lui rappeler le ciel ? N'est-il pas comme une urne de parfum qui purifie et embaume autour de lui *ou* qui répand à flots autour de lui la candeur et l'innocence, comme un anneau d'or qui lie les âmes ? N'est-ce pas la voix qui console, la main qui donne, le bras qui soutient ?

III

Appréciation critique des deux lettres suivantes.

1^{re} LETTRE. Un enfant envers sa mère est un débiteur dont le compte-courant est ouvert au grand-livre de la Pro-

vidence. Toutes ses bonnes actions figurent à son *avoir*, toutes ses fautes sont portées à son *doit*. Si j'étais plus grand, je dresserais moi-même mon bilan, et j'établirais une balance du compte. Mais l'oserais-je ?... Il m'est facile de comprendre que mon *avoir* actuel ne peut pas faire face à mon *doit*. Je suis donc forcé, chère mère, de vous demander crédit et d'agréer, en ce nouvel an, les souhaits que je forme pour votre santé et pour votre prospérité.

2^e LETTRE. L'usage, un usage bien doux, m'autorise à vous faire part de mes vœux. L'année qui vient de s'écouler me rappelle la dette énorme de ma reconnaissance. Je ne puis en effet jeter un coup d'œil sur le passé sans voir partout la trace de vos bienfaits. Aussi, mère bien-aimée, je garderai à jamais le souvenir de vos bontés ; vous me rendez meilleur en me rendant heureux ; je veux être un jour votre consolation et votre appui, comme je suis aujourd'hui votre espérance. Puissé-je être un jour votre image et reproduire toutes les vertus qui brillent en vous ! Mère adorée, coulez dans la paix et la joie une vie si utile et si chère ; vivez longtemps, vivez heureuse. Daigne le Ciel écouter la voix d'un enfant chéri qui plaide en faveur de la plus douce et de la meilleure des mères !

IV

UNE AVENTURE SUR GARRICK.

SOMMAIRE.—Le fait se passe par une belle matinée de printemps...

Aspect de la nature... Deux hommes se promènent dans un bois des environs de Londres : l'un, jeune encore, se nommait Georges Pillow ; il venait de perdre son père... L'autre, plus âgé, était Garrick, le célèbre acteur anglais. Le père de Georges était l'ami de Garrick.—Tous deux causent un instant du défunt... Garrick console Georges, puis il lui demande ce que son père lui avait laissé... Ce dernier répond qu'il ne lui reste rien, si ce n'est mille livres sterling confiées en dépôt à un cabaretier nommé Crawford... Mais le cabaretier dit qu'il n'a rien reçu, et comme il n'y avait point de témoin lorsque le défunt Pillow lui avait confié cette somme, il était impossible de le prouver devant la justice.—Entendant ces paroles, Garrick se met à réfléchir, puis il dit à Georges de le suivre chez Crawford... L'acteur décompose son visage et prend une telle démarche qu'il ressemble positivement à son ami défunt...—Crawford est si bien trompé qu'il croit avoir affaire à un revenant ou au diable en personne... Sans se le faire dire, il va chercher les mille livres sterling et les remet à Garrick, qui, après avoir compté, se retire et reprend sa figure naturelle lorsqu'il est

dehors... Crawford reconnaissant l'acteur, s'écrie qu'il s'est laissé prendre au piège.—Garrick lui répond que c'est toujours ainsi qu'il arrive aux voleurs et aux fripons.

V

BLANCHE DE CASTILLE.

SOMMAIRE.—Considérez-la sous ces trois points de vue : femme, mère et régente ou reine.

VI

LA PRIÈRE.

CANEVAS.—La prière n'abaisse point l'homme, elle le grandit et l'élève. Plaindre ceux qui ne prient pas et ne savent s'agenouiller que devant eux-mêmes ou devant le veau d'or. On ne connaît pas assez la force de la prière. Moïse, Josué, sainte Monique prièrent et ils opérèrent des prodiges. La prière doit être persévérante ; nous prions encore en nous soumettant à la volonté divine. La prière sanctifie le travail, c'est elle qui fait l'ouvrier, car elle lui donne le courage, l'espérance, etc.

CHAPITRE II.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes nos 90, 132.)

I.

HAMET ET RASCHID.

Une sécheresse brûlante désolait depuis longtemps les campagnes de l'Inde, lorsque deux pasteurs, Hamet et Raschid, se rencontrèrent auprès des limites qui séparaient leurs héritages. Ils mouraient de soif ; ils voyaient leurs troupeaux languir, haleter autour d'eux et, levant les yeux au ciel, ils le conjuraient d'apporter un prompt remède à des maux extrêmes.

Tout à coup il se fit dans les airs un silence profond ; les oiseaux cessèrent de chanter, les troupeaux de bêler, de mugir, et les deux bergers aperçurent dans le vallon un être à figure humaine, mais d'une taille plus haute et plus majestueuse que la nôtre. Il s'avancait de l'autre côté, et, en le voyant de plus près, ils le reconnurent : c'était le Génie distributeur des biens et des maux, tenant d'une main la gerbe d'abondance et de l'autre le glaive de destruction.

Saisis de frayeur, ils voulurent se dérober à sa présence , mais le Génie les appela d'une voix aussi douce que le murmure du Zéphire, lorsqu'il se joue les soirs dans les bocages parfumés de l'Arabie.

“ Approchez, leur dit-il, enfants de la poussière, ne fuyez point votre bienfaiteur. Je viens vous offrir un bien qui ne peut devenir inutile et pernicieux que par votre imprudence. Vous demandez de l'eau, et me voilà prêt à vous en donner ; mais je veux savoir de vous-mêmes, ce qu'il en faut pour vous satisfaire. Ne vous hâtez point de me répondre ; faites réflexion qu'en tout ce qui a rapport aux besoins et aux plaisirs du corps, le trop n'est pas moins à craindre que le trop peu. Prenez garde, en un mot, que le tourment de la soif ne vous fasse oublier le danger de la suffocation ; expliquez-vous à présent, et toi, Hamet, parle le premier.”

“—O bon Génie, répondit Hamet, pardonne le trouble où me jette ton auguste présence... Je demande un petit ruisseau qui ne tarisse point en été et qui ne déborde point en hiver.”

— “ Tu l'auras,” reprend le Génie. Et en même temps il frappe la terre de son glaive, devenu pour lors un instrument de bienfaisance.

Les deux bergers virent une fontaine sourdre à leurs pieds, en bouillonnant, et répandre ses eaux pures dans les prairies d'Hamet. Les fleurs exhalèrent un nouveau parfum ; les arbres se parèrent d'un feuillage plus vert, et les troupeaux de toute espèce étanchèrent la soif qui les dévorait.

Le Génie, se tournant ensuite vers l'autre pasteur, lui fit signe de parler à son tour..... “ Ce que je demande, dit Raschid, c'est qu'il te plaise de faire couler dans mes domaines le Gange avec ses eaux et ses poissons.” Hamet, le trop simple Hamet, admirait la noble ambition de son camarade, et se reprochait tout bas de n'avoir pas fait le premier cette magnifique requête.

Mais le Génie dit à Raschid : “ Modère tes désirs, homme faible et imprudent. Ose compter pour rien tout ce qui te serait inutile. Pourquoi te faudrait-il plus qu'à ton voisin ? As-tu d'autres besoins que les siens ? ”

Malgré ce sage avis, Raschid persista dans sa demande. Il riait déjà en lui-même de la chétive figure qu'Hamet allait faire devant lui, devant le seigneur et propriétaire du Gange.

Le Génie s'avança donc vers le fleuve, laissant les bergers dans l'attente de ce qu'il allait faire. Tandis que Raschid observait d'un air dédaigneux la contenance de son camarade, le mugissement des flots se fit entendre tout à coup, et le torrent impétueux qu'on vit accourir, annonça que les digues du Gange étaient rompues.

Ce déluge ravagea en un clin d'œil toutes les possessions de Raschid ; il déracina les arbres, il engloutit, il entraîna ses troupeaux. Hélas ! il l'emporta lui-même, et le propriétaire du Gange fut dévoré par un crocodile.

(L'abbé BLANCHET.)

Conversation littéraire.

1. Dans quel pays suppose-t-on arrivé le fait que nous allons analyser ?

2. Dans quelle partie du monde se trouve ce pays ?

3. Quel était l'état des campagnes ?

4. A quel endroit se rencontrèrent Hamet et Raschid ?

5. Que demandèrent-ils au ciel ?

6. Quel remède leur était donc nécessaire ?

7. Qu'arriva-t-il tout à coup ? qu'aperçurent les bergers ?

8. Qui était ce nouveau personnage ?

9. Quelle fut l'impression des bergers à la vue du Génie ?

10. Que fit le Génie ? quelle offre fit-il aux bergers ?

11. Quelle recommandation leur fit-il avant de leur laisser exprimer leur demande ?

12. Que demanda Hamet ?

13. Ne le blâmez-vous pas d'avoir demandé une si faible quantité d'eau lorsque lui et ses troupeaux étaient dévorés de soif et ses prairies desséchées ?

14. Quel changement se produisit dans les prairies d'Hamet aussitôt que l'eau du ruisseau s'y fut répandue ?

15. Que demanda à son tour Raschid ?

16. Qu'est-ce que le *Gange* ?

17. Que dites-vous de la demande de Raschid ?

18. Le Génie accorda-t-il aussitôt ce que Raschid lui avait demandé ?

19. Lisez l'avant-dernier alinéa et celui qui le précède, et vous direz si vous ne remarquez pas un tort très-grave de la part de Raschid ?

20. Qu'arriva-t-il aussitôt que les digues du fleuve furent rompues ?

21. Quelle fut la fin de Raschid ?

22. De quelle nature est ce sujet ?

23. Qu'est-ce qu'une parabole ?

24. Quelle figure remarquez-vous au troisième alinéa ?

25. Cette périphrase : "enfants de la poussière" au quatrième alinéa, que signifie-t-elle ?

26. Les bergers, dans leurs réponses, emploient-ils le discours indirect ?

27. Pourquoi dans la dernière ligne du texte a-t-on mis : "et le propriétaire du Gange," au lieu de dire simplement : "et Raschid ?"

28. Quel personnage découvrons-nous dans la moralité de cette parabole ?

II

Exprimer chaque pensée modèle de quatre ou cinq différentes manières, en conservant le même sens et à peu près les mêmes mots.

MODÈLE.—De bonnes raisons valent mieux que de mauvaises plaisanteries.

MODÈLE.—Je suis content de moi quand j'ai fait mon devoir.

III

Traduire sans employer des mots au figuré.

1. L'hypocrite sait colorer avec art le fiel que sa bouche distille.

2. Le temps, c'est la pluie de Danaé : chaque goutte en est d'or.

3. L'homme taciturne appartient au genre des ruminants. Ce qu'il rumine, c'est la pensée de lui-même ; et chose étonnante, il n'y trouve rien d'amer.

4. Le bien qu'on fait au matin de la vie est du bonheur amassé pour le soir.

5. La mort promène de tous côtés sa faux impitoyable.

IV

L'AMBITION.

CANEVAS.—C'était à l'époque où l'on préparait un vaisseau pour aller chercher les cendres de Napoléon... L'auteur croit voir un être d'une figure étrange et drapé d'un long linceul. "Jeune ambitieux, lui dit-elle, suis-moi, je suis la Mort ; je vais te montrer la gloire telle qu'elle est..." Le jeune homme suit le spectre. Ils arrivent à Sainte-Hélène. La mort le conduit vers la tombe solitaire du grand homme, et lui dit de lever la pierre... Le jeune homme, par crainte et respect, refuse d'obéir. Pressé de nouveau, il lève la pierre et recule de frayeur... Il croyait voir prête à se dresser l'ombre géant... "Va chercher une balance," lui dit la Mort... Puis il prend dans la bière un peu de poussière et la met dans la balance du jeune homme ; puis, l'entraînant dans la vallée, elle lui met dans la main la poussière d'un berger en lui disant : "Pèse..." L'une ne pèse pas plus que l'autre... Le jeune homme jeta cette poussière au vent, et elle disparut au loin. Il en est ainsi de la gloire humaine.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Exprimer cette pensée de six ou sept différentes manières en conservant le même sens et à peu près les mêmes termes.

MODÈLE.—Nous cherchons notre bien dans les créatures, qui nous échappent et s'évanouissent comme des ombres.

II

DROIT, DEBOUT.

On est *droit* lorsqu'on n'est ni courbé ni penché. On est *debout* lorsqu'on est sur ses pieds.

APPLICATION.—Devant une personne respectable, nous devons nous tenir... Les enfants doivent être accoutumés à se tenir...

ACHEVER, FINIR, TERMINER.

On *achève* ce qui est commencé en continuant à y travailler. On *finit* ce qui est avancé en y mettant la dernière main. On *termine* ce qui ne doit pas durer en le faisant discontinuer.

APPLICATION.—On... en ce moment le percement du Mont-Cenis. J'ai... ce dessin, mais je n'espère pas le... avant deux heures. Lorsque j'aurai... mes devoirs, j'irai me promener. J'ai été obligé de... mes travaux avant d'avoir pu... mon ouvrage.

III

Transcrire les phrases suivantes, et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse et au bon goût.

La gaité est le vrai médecin des gens d'étude *ou* des gens qui font travailler la tête ; il faut ~~détendre~~ *ou* dilater son esprit et son cœur lorsqu'on est condamné *ou* lorsqu'on s'est astreint à un ~~dur travail~~ *ou* à un travail opiniâtre. L'épanouissement *ou* la floraison de l'âme est nécessaire comme celui *ou* ~~celle~~ des arbres, si l'on veut pousser des feuilles et des fleurs *ou* si l'on veut reverdir et fleurir ; mais, semblables à des rosiers sans fleurs *ou* qui n'ont point de fleurs, certaines personnes *ou* il y a des personnes qui n'offrent jamais à la vue que de l'écorce et des épines. Quand je les ~~trouve~~ *ou* quand je les rencontre, je ne souffle *ou* je ne dis mot et passe vite *ou* et me sauve vite, tant je ~~crains~~ *ou* dans la crainte d'en être piqué.

La gaité nous empêche de vieillir *ou* fait que nous ne vieillissons pas ; on a toujours avec elle un air de fraîcheur, au lieu de cette pâleur et de ces rides que font naître *ou* ~~venir~~ les soucis.

IV

L'ENCHANTEUR MERLIN ET LE BUCHERON INGRAT.

CANEVAS.—Malgré son travail pénible et continu, un pauvre bûcheron pouvait à peine gagner pour nourrir sa famille, il n'avait pour tout bien que sa cabane, un âne et une serpe.—Un jour qu'il se plaignait amèrement, il entendit une voix qui lui dit de se consoler et lui indiqua un trésor que le pauvre homme trouva en effet à l'endroit indiqué.

C'était l'enchanteur Merlin qui ayant eu pitié de sa misère avait résolu de lui venir en aide.

Décrire la joie du bûcheron, en se voyant si riche.

Il ne fut pas satisfait, il voulut de nouvelles faveurs, qui lui furent toutes accordées par le bon Merlin.

Il devint prévôt ; son fils fut élu évêque, sa fille épousa le fils d'un grand-prévôt.

Lorsqu'il n'eût plus rien à désirer, sa femme voulut qu'il allât remercier son bienfaiteur.—Il partit accompagné de deux sergents ; arrivé au bois, l'ingrat ose parler irrévérencieusement à celui à qui il doit tout,—ce dont l'enchanteur fut si fâché, qu'il résolut pour le punir, de lui enlever ce qu'il lui avait donné, de sorte que notre homme devint plus malheureux qu'avant ;—on lui prêta un âne et une serpe par charité.

TROISIÈME LEÇON.

I

Transcrire les phrases suivantes, et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse ou au bon goût.

Un grand vide s'est ~~fait~~ ou s'est opéré dans le cœur de chaque homme et de chaque peuple. ~~Agités~~ ou ballotés au gré du premier caprice sur l'océan du monde, les hommes et les peuples n'ont fermé leurs voiles qu'à un souffle, au souffle de Dieu. Mais elle ~~reviendra triomphante~~ ou mais elle reparaitra victorieuse, cette foi, à qui n'a pas été donné pour un jour ce monde où nous vivons. Chrétiens, qui ne savons où trouver notre place dans cette société mourante, nous célébrons ou nous ~~faisons~~ aujourd'hui notre pâque, la bouche remplie d'herbes amères ou ayant la bouche toute pleine d'herbes amères, les reins ceints, et le bâton de l'adversité ou et le bâton de la misère à la main ; mais le jour de ressusciter n'est pas loin ou mais le jour de la résurrection est proche. Dieu va briser le tombeau que lui a ~~fait~~ ou que lui a creusé l'impie. De toutes parts l'aurore de cette résurrection se ~~montre~~ ou se lève, et l'âme chrétienne est joyeuse ou tressaille à la pensée des éclats ou des flots de lumière qui vont l'inonder.

II

Observations critiques sur les deux lettres qui suivent.

1. Je vous dois depuis longtemps une réponse, mon cher petit enfant ; mais voyez-vous, j'ai les yeux bien malades, il faut m'excuser, les médecins me défendent d'écrire ; j'obéis aux médecins comme vous obéissez à votre mère : la vie se passe à obéir ; n'oubliez pas cela. Mais vous qui êtes petit, vous êtes plus heureux que moi. A votre âge l'obéissance est toujours douce ; au mien, elle est dure quelquefois ; vous le voyez, puisqu'on m'a empêché de vous écrire.

Adieu, mon petit ami, devenez grand et restez sage.

2. Je vous dois depuis longtemps une réponse, mon cher petit enfant, mais voyez-vous, il faut que je vous dise que j'ai les yeux bien malades et qu'il faut que vous m'excusez.

siez. Les médecins ne veulent pas que j'écrive ; j'obéis aux médecins, à ces enfants d'Hippocrate, comme vous obéissez à celle qui vous a donné le jour. Il ne faut pas que vous oubliiez que la vie toute entière se passe à obéir. Mais vous qui êtes petit, vous êtes plus heureux que moi. Lorsqu'on est à votre âge, à cet âge de candeur, de paix et d'innocence, l'obéissance n'est pas bien pénible ; lorsqu'on est au mien, elle est dure quelquefois, vous le voyez, puisqu'on ne voulait pas que je vous écrivisse.

Adieu, mon petit ami, je désire que vous deveniez grand et que vous restiez sage.

III

LES CHEMINS DE FER ET LES TÉLÉGRAPHES.

CANEVAS.—Rien de plus triste et rien de plus bruyant qu'une gare. Les moindres places cependant y sont postulées avec un empressement qui étonne. Hommes embrigadés, espèces de serfs soumis à un mot d'ordre. La machine à vapeur *machinise* l'ouvrier. Les forces scientifiques qui sont au service de l'homme, le trompent étrangement ; elles lui enlèvent au moins la liberté. La machine à vapeur exerce une espèce de violence sur le voyageur, elle le réduit à l'état de colis.

Le télégraphe électrique rend moins de services aux particuliers qu'il n'en rend à la police et à la Bourse.

IV

SAINTÉ GENEVIÈVE.

CANEVAS.—Les hordes barbares d'Attila, après avoir ravagé la Champagne, arrivent près de Paris.—Décrire l'effroi des habitants.—Ils veulent fuir de leur ville. Une jeune vierge, nommée Geneviève, entreprend de les en empêcher. Peindre la vierge de Nanterre, sa vie pieuse et retirée, sa vocation religieuse favorisée par saint Germain d'Auxerre, ses extases, ses visions, ses nombreux miracles, sa réputation de sainteté répandue dans toute la chrétienté, etc.

Elle apprend l'approche d'Attila, et pria jour et nuit pour ses compatriotes.

Sachant le dessein qu'avaient formé les Parisiens de quitter la ville, elle essaya de les en empêcher en leur disant que les barbares n'y entreraient pas, tandis que partir c'était l'abandonner à leurs dévastations ; elle ne put convaincre que les femmes qui se retirèrent avec elle dans l'église de Saint-Etienne. Les hommes les y suivirent voulant lapider Geneviève ; mais un diacre d'Auxerre leur commanda de la part de saint Germain d'écouter la sainte, car il voyait là le doigt de Dieu. On crut Geneviève, on resta.

Paris fut sauvé, car les barbares n'y pénétrèrent pas.

CHAPITRE III.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes nos 12, 49, 52.)

I

LE VERGER.

Que d'autres décrivent les superbes jardins des rois, et les magnifiques statues qui les ornent, et les ondes obéissantes qui, pressées dans de long canaux, s'élancent dans les airs en gerbes de diamants, et retombent en perles brillantes dans le large bassin d'albâtre qui les reçoit ; pour moi, content de peindre la nature et d'exprimer naïvement les sentiments de mon cœur, je vais parcourir l'humble verger où j'ai passé les jours du premier âge.

Que j'y rentre avec délices ! que j'ai de plaisir encore à m'y promener ! et qu'après une longue absence, on aime à revoir le doux théâtre des jeux de son enfance ! c'est donc sous ce toit paisible que je suis né ! C'est dans ce verger, pour ainsi dire, que ma faible paupière s'ouvrit au rayon du jour. C'est là qu'en respirant un air pur, je croissais, semblable à un arbrisseau naissant, dont chaque journée fortifie la tige. C'est dans cette allée de marronniers qu'un chien officieux, précédé d'enfants qui folâtraient, me traînait dans un char, que suivait de loin l'œil inquiet de ma tendre mère.

Jamais je n'oublierai qu'à l'extrémité de cette terrasse, mon père, me montrant le soleil et la vaste étendue des cieux, m'entretint pour la première fois de l'existence de Dieu, de sa grandeur, de sa puissance, de sa bonté, et fit naître dans mon âme attendrie les premières idées religieuses. C'est là qu'un jour, après avoir dévoilé à mes yeux les merveilles de l'univers, il me dit, en me pressant dans ses bras : " O mon fils ! console mon cœur et celui de ta mère, en adorant toujours ce Dieu si bon, qui t'a créé, qui t'a sauvé. Crois-moi, l'ennemi de la religion n'est jamais heureux ; évite ses conseils ; ne suis jamais ses exemples."

C'est à toi, charmant verger, que je dois mon bonheur. Cet amour de la vie champêtre, ce goût, cette passion dominante pour la belle nature, c'est toi qui me l'as inspiré. Sans cesse mon imagination se plaît à se retracer la paix, les plaisirs ingénus de mes premières années, et ces vives sensations de l'enfance qui forment toujours nos goûts et nos penchants.

Jamais ces images gracieuses ne s'effaceront de ma mémoire. Ce que j'aimais alors, je l'aime encore. Cette treille antique, ornement de ces murs, et ces sombres mélèzes, et ce vert platane orgueilleux de son feuillage, et ces ruches couvertes de chaume, où l'abeille industrieuse distille en paix son or liquide ; ce figuier, qui me garantissait des feux de la brûlante canicule ; ce ruisseau, dont l'onde pure me désaltérerait ; ces ombrages frais, où je goûtais un sommeil tranquille et jamais attendu, je les aimerai toujours. Toujours je chérirai ce fertile verger, où mes bons aïeux, exempts de cet affreux essaim de maux qui tourmentent les ambitieux mortels, ont joui de longues années, récompense de leur vie active et frugale. Souvent encore, me déroband à l'esclavage de la ville, accompagné de mon chien fidèle, je reviendrai dans ce verger paisible, retrouver la nature et jouir du repos.

(REYRAC.)

Conversation littéraire.

1. L'auteur décrira-t-il les superbes jardins des rois, etc.
2. Que fera-t-il ?
3. Par quel mot pourrait-on remplacer cette expression : *premier âge* ?
4. Pourquoi l'auteur est-il si heureux de revoir ce verger ?
5. Pourquoi parle-t-il particulièrement de l'extrémité de *cette terrasse où son père l'entretint*, etc. ?
6. Le troisième alinéa prouve-t-il que l'auteur a conservé les sentiments religieux que son père lui avait inculqués dans sa jeunesse ?
7. Ce *verger* n'a-t-il pas eu quelque influence sur les goûts de l'auteur ?
8. Ces goûts, ont-ils changé depuis ?
9. Quelle résolution l'auteur forme-t-il en terminant ?

10. Le premier et le deuxième alinéa du texte sont-ils en style périodique ou en style coupé ?

11. Que pensez-vous de la période du premier alinéa ?

12. Trouvez une comparaison dans le second alinéa.

13. Le style du texte est-il froid et monotone ? *réflexion*

14. Est-il naturel et harmonieux ?

Qui, mais un peu trop de que et de qui sont dans ce ma
 Résumez en cinq ou six lignes les deux premiers alinéas.

II

LE NOUVEL AN.

CANEVAS.—Dites comment l'année s'est évanouie et ce qu'elle vous rappelle.

Réflexions sur l'existence rapide de l'homme ici-bas. Tout va s'engloutir dans la tombe : beauté, richesses, etc. Combien de nos parents, de nos amis, existaient il y a deux ans, un an, et qui aujourd'hui ne sont plus ! La mort ne se fait pas annoncer, et elle ne considère ni le rang, ni la jeunesse. Le juste meurt paisiblement, car il n'a rien à craindre. Vivons avec gaieté et soyons toujours sages.

DEUXIÈME LEÇON.

I

1. Les tonneaux vides font plus de bruit que les tonneaux pleins ; de qui sont-ils l'image ? Pourquoi ?

2. Quels hommes peut-on comparer, l'un à un marais fétide, habité par de dangereux reptiles ; l'autre à un fleuve dont les eaux salutaires portent en tous lieux la vie et la fécondité ?... Pourquoi ?

3. Un corbeau tenant un fromage dans son bec, le laisse sottement tomber, à la voix flatteuse et hypocrite d'un renard ; celui-ci s'en empare et l'emporte. De qui ce renard est-il l'image ?... Pourquoi ?

II

Traduire sans employer des mots au figuré.

1. Une voix amie a répandu des fleurs sur la tombe entr'ouverte de l'illustre défunt

2. Tous les saints du ciel ont des palmes, des palmes

humides qu'ils agitent au souffle de nos prières ; et ainsi tombe sur nous la féconde rosée de leur sacrifice.

3. Ah ! pleure, fille infortunée !

Ta jeunesse va se flétrir

Dans sa fleur trop tôt moissonnée.

4. La parole, comme la flèche, ne revient pas ; regarde donc, avant de la lancer, si elle est aiguë ou empoisonnée.

III

Six pensées sur ce mot : amour-propre.

IV

LA PRAIRIE.

SOMMAIRE.—J'habitais la campagne. A chaque printemps, j'observais avec plaisir le développement des herbes et des fleurs. Puis je les voyais périr ; puis un nouveau printemps amenait de nouvelles plantes, qui disparaissaient à leur tour ; enfin, un jour, le soc de la charrue vint tout anéantir.

C'est ainsi que naissent et disparaissent, pour renaître encore, les individus et les nations, jusqu'au jour où tout sera détruit à jamais.

TROISIÈME LEÇON.

I

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Faction. Fade. Faible. Faim. Fallacieux. Fameux. Fané. Fantasque. Farouche. Fatal. Favorable. Fécond. Félicité. Feindre. Fermeté. Perspicacité. Finir. Flatteur. Flexible. Fonder. Forfait. Fou. Fragile. Fréquenter. Frivole. Fuir.

II

BREF, COURT, SUCCINCT.

Bref ne se dit qu'à l'égard de la durée et de l'étendue. La matière et le temps sont *courts*. *Succinct* ne se dit que par rapport à l'expression : le discours seulement est *succinct*.

Long est l'opposé de *bref* et de *court* : *diffus* l'est de *succinct*.

APPLICATION — Des jours qui paraissent longs et ennuyeux forment néanmoins un temps qui paraît toujours très-... au moment qu'il passe. Autrefois on portait des habits longs ; aujourd'hui on en

porte de... Malheureusement pour la France, le règne de Henri IV fut trop... L'orateur doit être... ou .. selon le sujet qu'il traite et l'occasion où il parle. Le temps des vacances paraît toujours trop... aux yeux des enfants. Cet homme est .. de taille,... dans ses manières et... dans ses discours.

ABANDONNER, DÉLAISSER.

Abandonner signifie *quitter* ; *délaisser* veut dire *laisser sans secours*. *Abandonner* se dit des choses et des personnes. *Délaisser* ne se dit que des personnes. On est *abandonné* de ceux qui doivent être dans nos intérêts ; on est *délaisser* de ceux qui pourraient nous secourir.

APPLICATION. — Ma maison tombait en ruines, je l'ai .. J'avais des amis lorsque j'étais riche, mais aujourd'hui ils m'ont .. Ce pauvre orphelin est... de ses proches parents. Le malheureux,... dans sa misère, devient misanthrope. Après la bataille de Waterloo, Napoléon,... de plusieurs de ses généraux, se vit contraint d'abdiquer.

DÉBRIS, DÉCOMBRES, RUINES.

Ces trois mots signifient les restes épars d'une chose brisée ou détruite. *Debris* ne s'applique guère qu'aux objets de peu de dimension. *Décombres* et *ruines* s'appliquent aux édifices. Le dernier a plus d'extension que le précédent et s'applique aux édifices considérables. On dit : les *débris* d'un vase, les *décombres* d'une maison ; les *ruines* d'un palais, d'une ville

APPLICATION. — On a découvert de magnifiques statues parmi les... d'Herculanum et de Pompéi. La mer était jonchée des... du vaisseau naufragé. L'Algérie a été naguère éprouvée par un terrible tremblement de terre : plusieurs colons ont été ensevelis sous les... de leurs habitations ; plusieurs villages florissants ont, en un instant, fait place à des... La foudre, en tombant sur un arbre, le brise et en disperse les... à plusieurs mètres de distance.

III

Écrire dix pensées sur ces deux mots : envie, envieux.

IV

Découvrez la différence qui existe sous le rapport du style entre les deux phrases suivantes.

1. A la noble aisance, à la facilité, à la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit reconnaître le cygne, non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation.

Buffon.

2. On doit reconnaître le cygne non-seulement comme le premier des oiseaux navigateurs, mais comme le plus bel exemple que la Providence nous ait donné pour l'art de naviguer, quand on considère ses mouvements aisés, libres et faciles lorsqu'il nage.

V

LETTRE D'UN JEUNE PENSIONNAIRE A SA MÈRE A L'OCCASION DE SA FÊTE.

(Cette lettre, d'une douzaine de lignes, doit être facile, simple, sans exclure une certaine élégance.)

VI

Comparez l'homme obscur content de son sort et le riche dévoré par l'ambition. (Douze ou quinze lignes.)

VII

LETTRE DE NAPLES, AU SOMMET DU VESUVE A LA LUEUR D'UNE ÉRUPTION, A MINUIT.

CANEVAS.—Arrivé à six heures du soir à *Résina*, village au-delà de *Portici*, vous quittez votre voiture et montez sur un mulet. Trois hommes vous accompagnent avec une provision de flambeaux. Vous montez entre deux champs couverts de peupliers, de vignes, etc. Enfin, vous arrivez à une lave immense vomie il y a 60 ans. Quoique éteinte, elle menace encore. Les bords de cette lave sont tapissés de gazons et de fleurs... Vous gravissez des monceaux de scories en suivant un sentier très difficile. Vous vous arrêtez un instant pour contempler le spectacle qui s'offre déjà. Devant vous, nuit, fumée du volcan ; derrière vous, rayons mourants du soleil, etc. Vous continuez à gravir et arrivez enfin au cratère... Voilà ce volcan qui a submergé tant de cités, qui a, etc. Quelle fournaise ! Cet abîme vomit des feux, des cendres, des pierres, etc., puis il se referme, puis il se rouvre.

Vous auriez voulu passer la nuit en ce lieu et voir le soleil éteindre cet incendie, mais le vent froid qui soufflait vous avait glacé... Adieu, Vésuve, adieu lave, etc.

Vous descendîtes, ou plutôt vous roulâtes enfoncé dans la cendre jusqu'à mi-jambes. Enfin vous arrivez à *Portici*, content, mais harassé. Rien ne peut reproduire ces spectacles du Vésuve ; la nature seule s'est réservé de les montrer à notre admiration.

VIII

CHARLEMAGNE.

SOMMAIRE.—Commencement du règne de Charlemagne.—Son grand dessein.—Guerres contre Didier, contre les Maures d'Espagne, contre les Saxons, etc.—Charlemagne proclamé empereur d'Occident.—Charlemagne législateur, et civilisateur.

IX

LE MANOIR DE FAMILLE.

SOMMAIRE.—Vue extérieure : maison basse, carrée, à un étage, à trois fenêtres sur chaque face et placée à l'extrémité d'un étroit jardin ; dans les interstices, orties, pariétaires, etc. Intérieur : large corridor, armoires, sacs de blé, etc. Cuisine, salle à manger, etc. ; un salon, une dizaine de chambres... Voilà le toit que la mère de M. de Lamartine appelait sa Jérusalem, sa maison de paix ! Pour lui il en conserve précieusement les restes et le souvenir. Il aime à revoir cette maison, à y coucher ; il lui semble encore entendre la voix de sa mère, les pas de son père, etc.

X

LES ALENTOURS ET LE JARDIN DU MANOIR.

SOMMAIRE.—L'extérieur de cette demeure répond au dedans. La porte laisse voir les paysans qui vont aux champs, leur femme les suit... De l'autre côté de la rue est un four.—La fenêtre du nord laisse voir un vieux château en ruine.—Le jardin est fort modeste... Près d'un petit réservoir creusé pour recueillir la pluie se trouvent douze sycomores et quelques platanes.—Voilà tout, et voilà l'Eden de leur enfance, petit espace plein de charme et de souvenirs.

CHAPITRE IV.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes nos 107, 108, 133.)

I

LETTRE DE DUCIS.

Mes alarmes n'étaient que trop fondées ; cette tendre mère, cette amie de tout temps, cette femme rare qui a passé par son siècle avec toutes les vertus du premier âge ; cette digne compagne de mon vénérable père ; elle n'est plus. Je l'ai embrassée pour la dernière fois à cinq heures et demie du soir, le 30 du mois dernier, sans qu'elle ait pu me voir ni m'entendre. Elle a rendu à Dieu son âme pure et chrétienne, après soixante-dix ans d'une vie exemplaire. Vous savez, mon cher ami, combien elle m'aimait. Elle a été ma mère dans mon enfance et presque dans ma vieillesse. Elle m'a porté dans son cœur comme elle m'avait porté dans son sein.

Je rends grâce à la Providence de m'avoir fait naître d'elle, et je lui demande avec larmes de me joindre à elle dans un meilleur séjour. Toute sa maladie a été un exercice de résignation et de patience. L'ange de la paix n'a point quitté son lit. Ah ! si j'avais pu recueillir de sa bouche les impressions de religion, de foi, d'amour, d'espérance, qui l'ont soutenue jusqu'à son dernier soupir. Non, la mort n'avait pas détruit la grâce naturelle de sa figure, les signes de la prédestination éternelle étaient sur son front. O ma mère !

Grâce à Dieu, mon cher ami, j'ai presque fini ma carrière, qui n'a été qu'une suite d'embarras et de douleurs. J'ai appris de ma mère la grande leçon de l'homme et du chrétien : à souffrir. Je me tairai maintenant sur mes maux, et j'espère que mes douleurs secrètes me seront comptées dans un monde où tout est justice et vérité.

Mon cher ami, j'ai mis ma confiance dans le Dieu de ma mère. Je lui demande de mourir comme elle, sous la bénédiction céleste. Je n'aimerai jamais personne sans lui souhaiter une mort aussi douce et aussi sainte.

(Ducis, Œuvres posthumes. *Lettres.*)

Conversation littéraire.

1. De qui est cette lettre ?
2. A qui et pourquoi écrit-il cette lettre ?
3. Quelles épithètes affectueuses Ducis prodigue-t-il à la défunte ?
4. Comment s'exprime-t-il pour dire : " Ma mère est morte à cinq heures et demie du soir ? "
5. Et pour dire : " elle est morte à l'âge de soixante-dix ans ? "
6. Dit-il que sa mère l'aimait beaucoup.
7. De quoi Ducis rend-il grâce à la Providence et que lui demande-t-il ?
8. Comment sa mère a-t-elle supporté les douleurs de la maladie ?
9. Quelles impressions ont soutenu la défunte jusqu'à son dernier moment ?
10. Le cadavre de Mme Ducis était-il défiguré ?
11. Ducis était-il déjà vieux lorsqu'il écrivait cette lettre ? Qu'est-ce qui le démontre ?

12. Sa vie avait-elle été exempte de peines, de tribulations ?

13. Que démontre encore cette phrase : " Grâce à Dieu, j'ai presque fini ma carrière ? "

14. Qu'a-t-il appris de sa mère ?

15. Que fera-t-il désormais ?

16. Dans la dernière phrase du deuxième alinéa, comment définit-il le ciel ?

17. En qui Ducis a-t-il mis sa confiance ?

18. De quoi parle-t-il dans le courant et jusqu'à la fin du dernier alinéa ?

Relisez cette lettre et dites ce que vous en pensez.

II

Résumez en trois ou quatre lignes les deux premiers alinéas de cette lettre.

III

Trouver le mot dont on donne la définition.

Première partie d'un discours.—Conclusion d'un discours, d'une harangue.—Déterrer un corps en vertu d'un ordre de l'autorité.—Celui qui mange de la chair du cheval.—Celui qui affecte d'employer les mots nouveaux.—Celui qui marche la nuit en dormant.—Supplice du fouet, en Russie.—Zone blanche formée dans le ciel par un nombre infini d'étoiles.—Nom que l'on donne à un célèbre compositeur de musique.—Institution littéraire fondée à Toulouse en 1353, pour encourager la poésie.—Dame célèbre qui institua les jeux floraux.—Nom donné, dans l'Écriture sainte, au premier des anges rebelles.—Poésie dont le sujet est triste et tendre.—Ville de l'Égypte ancienne et près de laquelle se trouvent les Pyramides.

IV

LETTRE DE ROME.

CANEVAS.—Vous n'avez pu dormir cette nuit. Cette idée *tu es à Rome*, remplissait votre esprit. Vous attendiez impatiemment le lever du soleil... Enfin vous voyez Rome, ce théâtre des plus grands crimes, et des plus sublimes vertus. Où aller ? Trois Romes s'offrent à vous, celle d'Auguste, etc. Vous dirigez vos pas vers le Panthéon, nommé aujourd'hui la *Rotonde*. Il a gardé tout ce qui le faisait grand : la voûte, le péristyle et ses colonnes... Les années ont remplacé sur ces colonnes l'éclatante couleur du marbre, c'est ce qui les

rend plus belles... Consacré d'abord à tous les dieux, le Panthéon est aujourd'hui consacré à tous les saints. Monument simple et grand qui donne à Michel-Ange l'idée du dôme de l'église de Saint-Pierre.

Le Colisée est le monument le plus admirable élevé sous les Césars.

Les Juifs emmenés de Jérusalem par Titus, furent employés à cette construction. Dans cet édifice prodigieux on reconnaît la main d'un empereur et d'un peuple esclave... Parler de votre admiration et de votre respect en présence du Colisée... Une moitié seule est debout... C'était dans cette enceinte que combattaient les gladiateurs ou les esclaves, c'était là aussi que mouraient les martyrs... Vous croyez voir ces jeux sanglants et entendre les applaudissements des Romains... Réflexions morales... Benoit XIV a consacré cette arène à la passion de Jésus-Christ, en y faisant ériger les stations du Chemin de la Croix.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Achever les phrases suivantes.

1. Si vous fréquentez les méchants, vous...
2. Si le crime était impuni,...
3. Si l'on court deux lièvres à la fois,....
4. Il faut semer, si....
5. Si je voulais perdre un pays, disait Frédéric II,...
6. Lorsqu'on a connu le malheur....
7. Si vous vous fiez aux apparences,...
8. Si vous voulez la paix, disait un habile politique,....
9. Un chien vigilant aboie quand....
10. On fait la plupart des habits d'été en fil, pour...

II

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Affreux. Afficnt. Aimer. Etre allé. Aller à la rencontre. Amasser. Ambiguïté. Abaisser. Abandonnement. Abandonner. Abominable. Abdiquer. Abattre. Abjection. Abolir. Acre. Absorber. Adhérent. Achever. A couvert. Accusateur. Affirmer. Peine.

III

LIEU, ENDROIT, PLACE.

Le *lieu* est un espace entier, tandis que l'*endroit* n'est

qu'une partie de cet espace. *Place* éveille une idée d'ordre et d'arrangement.

On est dans le *lieu*. On cherche l'*endroit*. On occupe la *place*.

APPLICATION.—C'est cet... que j'ai choisi pour m'asseoir. Paris est le... du monde le plus agréable. Il faut que chaque convive occupe la... qui lui est assignée. Il faut, tant qu'on peut, préférer les... sains, les... connus et les... convenables. Citez-moi l'... du livre où se trouve le passage dont vous m'avez parlé. Remettez ce meuble à sa...

FERMETÉ, ENTÊTEMENT.

La *fermeté* est une qualité ; l'*entêtement*, au contraire, est un défaut. La *fermeté* est le propre des âmes grandes, fortes, courageuses. L'*entêtement* est le vice des sots, des ignorants, des gens infatués du mérite et de l'esprit qu'ils croient avoir.

APPLICATION.—Mucius Scævola donna un exemple admirable de... en préférant tenir la main étendue sur un brasier ardent, plutôt que d'accorder la dénonciation qu'on exigeait de lui. L'... est souvent la principale cause de fâcheuses querelles. La... est la première qualité des rois. Dans une discussion, il faut toujours se garder de montrer de l'... on doit se faire des concessions réciproques.

ORGUEIL, VANITÉ, PRÉSOMPTION.

L'*orgueil* fait que nous nous estimons. La *vanité* fait que nous voulons être estimés. La *présomption* fait que nous nous flattons d'un pouvoir que nous n'avons pas.

APPLICATION.—Ce serait une sottise... de croire que, sans l'aide de Dieu, nous pouvons quelque chose ici-bas. La plus grande peine qu'on puisse faire à un... est de lui mettre ses défauts sous les yeux. Pour confondre le... il suffit de le présenter à l'exécution. L'homme... désire occuper la pensée de tout le monde. On ne saurait mieux mortifier un homme... qu'en ne faisant aucune attention aux avantages dont il veut se faire honneur.

IV

LE GÉNÉRAL LAMARQUE A MADAME ... QUI VENAIT DE PERDRE SON PÈRE.

Amsterdam, 10 septembre 1818.

CANEVAS.—Il partage son affliction... ; il l'engage à placer sa confiance dans sa piété ; puis il lui parle du grand âge auquel était parvenu le défunt, de la douceur qu'elle doit trouver dans le souvenir des soins qu'elle a prodigués à son père... ; il l'engage à prendre confiance, à prier... ; elle reverra son père... ; elle ne doit pas suc-

comber à sa douleur, car elle a encore sa mère à consoler, et des devoirs de charité à remplir... ; il termine par des conseils sur les soins à donner à sa santé.

TROISIÈME LEÇON.

I

*Transcrire la phrase suivante et souligner les expressions contraires à l'élégance, à la justesse ou au bon goût.—
Motivez votre préférence.*

Le corps tient *ou* renferme notre âme comme une urne de cristal renferme *ou* tient un parfum ; aussi y aurait-il quelque chose qui ne conviendrait pas *ou* il y aurait certaine inconvenance à ne pas le garder propre et brillant. C'est dans ce sens qu'on a pu dire avec raison *ou* et peut-être non sans raison : La propreté est une vertu.

II

Cinq pensées sur ce mot : Sot.

III

Que pensez-vous des vers suivants appartenant à quatre auteurs différents ?

Lamartine nous dépeint ainsi l'Enfant-Jésus :

1. Des ombres de sa chevelure
Son front sortait, comme un rayon
Echappé de la nue obscure
Eclaire un sévère horizon.
Ce front pur et mélancolique
S'avavançait sur l'œil inspiré,
Tel qu'un majestueux portique
S'avance sur un seuil sacré.
2. Il marchait tristement, songeant à son malheur ;
Mais devant l'Eternel, il tressaillit d'horreur.
3. Aimez qui vous instruit ; aimez l'ami sincère
Dont l'œil sur vos défauts porte un regard austère ;
S'il se tait, sur son front vous lisez vos erreurs ;
Son silence vaut mieux que le cri des flatteurs.
4. O Temps ! suspends ton vol, respecte ma jeunesse ;
Que ma mère, longtemps témoin de ma tendresse,
Reçoive mes tributs de respect et d'amour ;
Et vous, Gloire, Vertu, déesses immortelles,
Que vos brillantes ailes
Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour.

IV

EUGÉNIE DE GUÉRIN A LOUISE --, SON AMIE.

SOMMAIRE.—J'ai lu votre lettre près du portail de l'église de Sainte-Cécile...—J'ai prié Dieu de vous aider à supporter avec résignation les pertes que la mort vient de vous faire éprouver... La vie est pleine de séparations et de larmes que la foi et la piété peuvent seules...—Les consolations et la force que procure quelquefois le langage humain ne sont rien en comparaison de celles qu'on peut obtenir devant Dieu...—Si je vous prêche ainsi, c'est par amitié pour vous et pour tâcher de vous inspirer la piété qui vous manque, et avec laquelle vous seriez bien plus heureuse... (*avantages de la piété...*) Que nous sommes insensés de nous attacher exclusivement à la terre, comme si nous devions y trouver une éternelle félicité...

Elle termine par quelques vers sur la douceur de la mort pour les âmes qui croient et espèrent...

V

LETTRE A UNE MÈRE SUR LA MORT DE SON FILS.

SOMMAIRE.—Le P. Lacordaire dit qu'il a appris par M^{me} X... la mort du fils qu'ils pleurent et regrettent tous.—Il rappelle les qualités, la religion, etc., de ce jeune homme. L'épreuve est grande, mais elle n'est pas au-dessus de la foi et du courage de cette pauvre mère.—Dieu a voulu sauver le fils et éprouver la mère, afin de les récompenser un jour tous les deux magnifiquement.—Ce jeune homme voulait servir Dieu par son talent, il l'honore par le sacrifice de son talent et de sa vie.—Le P. Lacordaire prie enfin cette dame de mêler ses larmes au sang de Jésus-Christ, etc. Il la prie d'excuser ces lignes qu'elle a souhaitées.

VI

EUGÉNIE DE GUÉRIN A MAURICE DE GUÉRIN, SON FRÈRE.

CANEVAS.—Ces jours derniers, dans une de nos promenades au milieu des bois, nous fûmes saisies par le froid...—Nous rencontrâmes heureusement des bergers autour d'un bon feu... ; la meilleure place nous fût cédée... (*Elle dit combien ses enfants paraissent heureux...*)

Aujourd'hui de la neige, un vent glacial...—Pauvre Bretagne, quand quitteras-tu ce triste et sombre aspect pour te revêtir des agréments du printemps?...—Hier, je n'ai pu t'écrire... ; mais mon cœur ne t'a pas quitté...—Mes *Enfantines* (1) ne sont pas bien avancées... Cette œuvre me paraît bonne, car jusqu'ici on n'a mis entre les mains des enfants qu'une poésie peu appropriée à leur âge et qui offre même des dangers... Que de soins on doit prendre pour

(1) Nom qu'elle donnait à des poésies auxquelles elle travaillait et qu'elle destinait aux enfants.

ne parler aux enfants qu'un langage pur et simple comme leur cœur !
 ...—Quel plaisir j'éprouve à recevoir leurs caresses et leurs baisers !...

VII

COLBERT.

SOMMAIRE.—Colbert, intendant de Mazarin ; puis ministre des finances, contrôleur général des finances, ministre d'Etat.—Ses travaux.—Réforme des abus.—Surveillance sévère.—Mécontentements.—Développement du commerce, de l'industrie.—Marine.—Monuments.—Sa mort.

CHAPITRE V.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes nos 126, 128 et suivants.)

I

LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE.

Messieurs les beaux-esprits, dont la prose et les vers
 Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
 Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
 Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique
 Avait un singe dont les tours
 Attiraient chez lui grand concours ;
 Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique,
 Dansait et voltigeait au mieux,
 Puis faisait le saut périlleux,

Et puis sur un cordon sans que rien ne le soutienne,
 Le corps droit, fixe, d'aplomb,
 Notre Jacqueau fait tout du long
 L'exercice à la prussienne.

Un jour qu'au cabaret son maître était resté
 (C'était, je pense, un jour de fête) ;
 Notre singe en liberté
 Veut faire un coup de sa tête,

Il s'en va rassembler les divers animaux
 Qu'il peut rencontrer dans la ville ;
 Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
 Arrivent bientôt à la file,

Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau ;
 C'est ici qu'un spectacle nouveau
 Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
 On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur,
 A ces mots chaque spectateur
 Va se placer, et l'on apporte
 La lanterne magique ; on ferme les volets,
 Et par un discours fait exprès,
 Jacqueau prépare l'auditoire.
 Ce morceau vraiment oratoire
 Fit bâiller ; mais on applaudit.
 Content de ce succès, notre singe saisit
 Un verre peint qu'il met dans sa lanterne :
 Il sait comment on le gouverne,
 Et crie en le poussant : Est-il rien de pareil ?
 Messieurs, vous voyez le soleil,
 Ses rayons et toute sa gloire,
 Voici présentement la lune ; puis l'histoire
 D'Adam, d'Eve et des animaux.....
 Voyez, messieurs, comme ils sont beaux !
 Voyez la naissance du monde ;
 Voyez... Les spectateurs, dans une nuit profonde,
 Ecarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir,
 L'appartement, le mur tout était noir.
 Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
 Dont il étourdit nos oreilles,
 Le fait est que je ne vois rien.
 Ni moi non plus, disait un chien.
 Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose ;
 Mais je ne sais pour quelle cause
 Je ne distingue pas très-bien.
 Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
 Parlait éloquentement et ne se lassait point.
 Il n'avait oublié qu'un point,
 C'était d'éclairer sa lanterne. (FLORIAN.)

Conversation littéraire.

1. Quel est le but de cette fable ?
2. Qu'est-il dit du singe dans la première partie du texte ?
3. Comment se nommait-il ?

4. Que fit un jour notre singe ?
5. Pendant qu'on apporte la lanterne magique, que fait Jacqueau ?
6. Ce discours était-il bien débité ?
7. Les assistants aperçurent-ils tout ce que le singe leur annonçait si pompeusement ?
8. À quelle cause attribuer l'obscurité de la lanterne ?
9. Dans l'un des derniers vers comment le singe est-il appelé ?
10. Qu'était Cicéron ?
11. Quelle est la partie la plus agréable et la plus intéressante de cette fable ?
12. Quel est l'animal dont la réflexion naïve provoque le sourire ?
13. Quels vers forment le dénouement de cette fable ?
14. Quel jugement portez-vous sur la première partie de cette fable ?

II

Traduire cette fable en prose.

III

1. Monté sur une table, un enfant, en s'admirant, s'écriait : " Je suis grand ! " Qui est-ce qui ressemble à cet enfant ? Avait-il tort ? Pourquoi ?
2. Un renard et un bouc descendent dans un puits ; le premier sort en se servant du dos et des cornes de son compagnon, puis il lui souhaite le bonsoir. Quel fut le tort du bouc ?
3. Quelle enseigne prennent les pharmaciens ?... Pourquoi ?

DEUXIÈME LEÇON.

(Voir aux préceptes n° 80 et suivants.)

I

MÉTAPHORE, ALLÉGORIE, CATACHRÈSE.—*Distinguer ces trois espèces de figures dans le devoir suivant.*

1. Celui qui rend la force aux plus faibles courages
Soutiendra ce roseau plié par les orages.

2. Celui qui *met un frein* à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots (1).

3. Joseph s'avancait à *cheval sur un bâton*, tandis que Louis était à *cheval sur un âne*.

4. La reine, en venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, voyait pour ainsi dire les ondes *se courber sous elle* et *soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers*.

5. Cette jeune plante (une princesse) ainsi arrosée des eaux du ciel, ne fut pas longtemps sans porter des fruits.

6. Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef vagabonde,
Il est temps de jouir des délices du port.

7. Les *bras du fauteuil*, ainsi que les *pieds de la table* sont vermoulus.

8. Celui qui se laisse entraîner au *torrent des passions*, arrive souvent à la *dureté du cœur* et à l'*aveuglement de l'esprit*.

9. C'est une brebis égarée ; mais le pasteur ne l'abandonnera pas ; il ira la chercher et la fera entrer dans le bercail.

10. Donnez-moi deux *feuilles de papier* et je vous enverrai deux *feuilles de carton*.

11. Dans l'*ivresse des passions*, le nuage qui s'étend sur notre intelligence la *rend aveugle*.

12. La véritable grandeur *se courbe* par bonté vers ses inférieurs et *revient sans effort dans son naturel*.

13. L'univers allait *s'enfonçant dans les ténèbres de l'idolâtrie*.

14. Mourir au *printemps de la vie*, à la *fleur de l'âge*, c'est bien triste ; il l'est moins, sans doute, d'aller à la tombe *fléchissant sous le poids des années*.

II

Pourquoi une lampe, un objet enflammé quelconque cesse-t-il de brûler dans un endroit où l'air manque absolument ?

III

Huit pensées sur ce mot : Science.

(1) Ce roseau plié par les orages, pour peindre une personne malheureuse ; mettre un frein à la fureur des flots, pour dire calmer les flots.

IV

Dites les vers que vous préférez, ceux du n° 1 ou ceux du n° 2. Pourquoi ?

1. A ce triste discours qu'un long soupir achève
 La Mollesse en pleurant sur un bras se relève,
 Ouvre un œil languissant, et d'une faible voix
 Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :
 Du moins ne permets pas..... La mollesse oppressée,
 Dans sa bouche, à ces mots, sent sa langue glacée,
 Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
 Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort. (BOILEAU.)
2. Que c'est une chose charmante
 De voir cet étang gracieux,
 Où, comme en un lit précieux,
 L'onde est toujours calme et dormante !
 Que de richesses admirables
 N'ont point ces nageurs argentés,
 Ces poissons aux dos argentés
 Sur leurs écailles agréables. (J. RACINE.)

V

Développer en quatorze ou quinze lignes les pensées suivantes.

Aujourd'hui les hommes sont tout entiers occupés à amasser de l'or, ils prennent tous les moyens, même les plus coupables ; ils se livrent aux jouissances criminelles et ils négligent Dieu et leur âme.

VI

Développer cette pensée en douze ou quinze lignes : l'existence humaine est un combat continu.

TROISIÈME LEÇON.

I

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Accompagner. Avoir accès. Admettre. Adresse. Ingénieux. Alarmé. Apprécier. S'instruire. S'approprier. Appui. Aptitude. Arracher. Arranger. Artisan. Asile. Assez. Assurer. Attention. Augure. Austère. Avertissement.

II

SURFACE, SUPERFICIE.

On dit *surface* quand on ne veut parler que de la partie extérieure et visible sans aucun égard à ce qui ne paraît point. On dit *superficie*, quand on veut mettre simplement en opposition le dehors avec le dedans. On emploie également ce mot pour signifier une connaissance que l'on ne possède pas à fond.

APPLICATION.—La terre recèle dans son sein plus de richesses qu'elle n'en produit à sa surface. Celui qui fait des excursions dans toutes sortes de connaissances sans en approfondir aucune, n'en peut que posséder la superficie. L'homme du lac était unie comme un miroir. L'hypocrite cache avec soin le fond de son caractère, il n'en laisse voir que la superficie.

BEAU, JOLI.

Le *beau* est grand, noble et plaît à l'âme ; on ne peut s'empêcher de l'admirer. Et quand on l'aime ce n'est jamais médiocrement, il attache. Le *joli* est fin, délicat et mignon ; on est toujours porté à le louer ; et dès qu'on l'aperçoit, on le goûte, il plaît à l'esprit.

Le *beau* est plus sérieux, il occupe.

Le *joli* est plus gai, et il divertit.

APPLICATION.—Les anciens étaient plus... nous sommes plus... Cet enfant est... Qu'ils sont... les monuments que le moyen-âge nous a laissés ! Combien l'âme est transportée d'admiration à la vue de ces... cathédrales, chefs-d'œuvre et témoins séculaires de l'ardente foi de nos pères ! Les environs de Lyon sont parsemés de... maisons de campagne qui en rendent l'aspect charmant. Les caractères frivoles aiment ce qui est... ; les âmes graves et élevées ne s'attachent qu'à ce qui est... Les tragédies de Corneille sont... ; les fables de LaFontaine sont...

LANCER, DARDER.

On *lance* toutes sortes de corps pour atteindre au loin ; on ne *darde* que des instruments perçants, et on les *darde* sur un objet que l'on se propose de percer.

Lancer s'emploie souvent au figuré. *Darder* ne s'emploie guère qu'au propre.

APPLICATION.—Un grand nombre d'enfants se plaisent à... des pierres au hasard ; ils ne réfléchissent pas aux accidents qu'ils peuvent causer par cette imprudente manie. Le soleil... ses rayons sur nous. Le farouche Indien... sur son ennemi une flèche empoisonnée. Le

cantonnier... de l'eau sur la voie publique. Ce père irrité... sur son fils un regard foudroyant.

III

Voici deux phrases différentes : dites celle que vous préférez, et indiquez les défauts de l'autre.

1. Dieu est juste, il est vrai ; mais quand il punit en ce monde, la miséricorde est toujours au fond de ses châtiements.

2. A huit heures la foule a commencé à affluer à la cathédrale ; les cloches pleuraient dans l'air.

IV

Observations critiques sur les vers suivants.

L'opinion qui charme et qui trompe toujours,
De ses rayons changeants sait embellir nos jours.
Au défaut du bonheur l'homme en a l'apparence ;
Ses vœux sont ses trésors : l'invisible espérance,
Qui daigne à nos côtés voyager ici-bas,
Veille encore auprès de nous au moment du trépas.
C'est elle qui, sans cesse, au banquet de la vie,
Telle qu'un hôte aimable, en riant nous convie,
Et verse en notre coupe un délire éternel :
Le rêve du bonheur est un bonheur réel.

V

L'ENFANT TERRIBLE.

SOMMAIRE.—C'était aux derniers jours du premier Empire. Il y avait fête et réception aux Tuileries ; aux murs de la salle étaient appendus les tableaux des grands maîtres... De tous côtés allaient et venaient en causant ces hommes superbes de l'Empire, parmi lesquels brillait l'Empereur. L'enfant impérial, entouré de dames et de jeunes filles aux paroles étincelantes, est assis sur un magnifique tapis. Dans le même moment, comme contraste, on pouvait voir à travers la fenêtre, un groupe d'enfants se vautrant dans la boue. —Le Roi de Rome paraît distrait, mécontent.—Qu'as-tu, mon fils, lui dit l'Empereur.—Tout cela m'ennuie, répond l'enfant en montrant les statues, les tableaux.—Tout cela, c'est l'art, dit Napoléon.—Tout cela m'ennuie, répète l'enfant en désignant les généraux, les hommes d'Etat, etc.—Tout cela, c'est le génie et la gloire, dit l'Empereur.—Tout cela m'ennuie, répète l'enfant, en regardant les dames et les jeunes filles.—Tout cela, c'est la beauté. Que veux-tu donc, dit alors le père.—Je voudrais, dit l'enfant en étendant son bras vers la fenêtre, aller me rouler dans cette belle boue. —Combien d'hommes, plus coupables que cet enfant, au milieu des splendeurs morales, rêvent d'aller se rouler dans la boue !

VI

BAYARD.

SOMMAIRE.—Lieu de sa naissance.—Ses exploits.—Bataille de Rêbec.—Ses dernières paroles.

VII

PROMENADE AUTOUR DU LAC DE GENÈVE.

CANEVAS.—Tour du lac de Genève ; charmante excursion, que l'on fait rarement aujourd'hui, à cause du bateau à vapeur. Vous partez ; M. X., qui a fait cette route l'an dernier, annonce d'abord une église, une auberge et la pluie. Bientôt se montrent à vos regards les ruines de la Rochette, assise sur des rocs qu'en été cache un épais feuillage ; les tours semblent alors assises sur le sol plein, et elles en ont plus de grandeur. On distingue les sinuosités du roc, les murailles, les tourelles, etc. Puis le lierre, les herbes qui les recouvrent. Les ruines des Allinges sont plus considérables. La chapelle restaurée depuis quelques années, est surmontée d'un clocher blanc qui ne fait pas bon effet. Mais les habitants en sont contents ; ils comprennent si peu la poésie des ruines ! Néanmoins, sortez ces gens de leur pays, ils meurent s'ils ne leur est rendu.—Réflexions.

Evian est le lieu fixé pour le déjeuner.—Route peu pittoresque jusqu'au pont de la Drance ; mais après, coteaux verdoyants, châtaigniers superbes, etc., enfin ce que les poètes ont chanté et rêvé de plus beau.

Au-delà d'Evian, contrée de plus en plus triste : Du côté du lac vous voyez une barque tirée à grands efforts par trois hommes descendus sur la grève. La barque arrive indolemment comme une reine... Vous passez votre soirée sur le rivage, un seul voyageur est absent ; il se promène au loin sur la grève. La nuit arrive, et vous regagnez votre gîte pour y trouver le repos et le sommeil.

CHAPITRE VI.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes nos 80, 95, 118 et suivants.)

I

VICTOIRE DE CHARLES-MARTEL SUR LES SARRASINS.

L'armée de Charles rencontra celle des Sarrasins dans la plaine de Poitiers, et là se livra cette lutte célèbre où le cimeterre des Maures et la hache des Francs devaient, selon les vues de la Providence, fixer les destins du monde, et assurer le triomphe de l'Evangile ou de l'Alcoran.

Quelques jours se passèrent en escarmouches et en manœuvres, sans que d'aucun côté on osât donner le signal terrible du combat. On eût dit que les deux chefs hésitaient à sonner l'heure qui allait décider de si grands intérêts, donner ou ternir tant de gloire, et moissonner tant de têtes.

Ces deux armées se contemplaient avec une égale surprise : Les Français ne pouvaient s'empêcher d'admirer avec une sorte de crainte cette immense et brillante cavalerie orientale, fière de tant de triomphes, et chargée des dépouilles de l'Asie et de l'Afrique.

La terre frémissait sous les pas des ardents coursiers arabes ; l'œil était frappé de l'éclat des vêtements flottants des Sarrasins, de la richesse de leurs turbans. Les rayons du soleil semblaient faire jaillir des feux de leurs cuirasses et de leurs cimenterres.

L'armée des Francs ne présentait aux Maures un spectacle non moins nouveau ni moins imposant. Les chevaux les plus rapides ne surpassaient pas en célérité ces guerriers agiles, revêtus d'habits courts et étroits, et qui semblaient plutôt voler que marcher à l'ennemi.

Les escadrons sarrasins sentaient leur impétuosité se ralentir à la vue de cette infanterie formidable, de ces piques longues et serrées qui repoussaient et perçaient leurs coursiers, de ces lourdes francisques qui brisaient les plus dures cuirasses, de ces phalanges épaisses dont les cris effrayants annonçaient la mort.

Enfin, après avoir préludé au combat général par cent combats particuliers, le signal de la bataille se donna : elle dura depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Les nombreux escadrons des Africains chargèrent plusieurs fois et sans ordre l'armée de Charles, mais leur impétuosité échouait sur les bataillons des Francs. La terrible francisque abattait tous les guerriers qui s'acharnaient vainement à rompre les phalanges françaises. Le champ de bataille était couvert de morts, et la victoire restait indécise. Enfin le duc d'Aquitaine, qui avait pénétré dans le camp des Sarrasins avec une cavalerie d'élite, revient dans la mêlée, prend en flanc les escadrons africains et y répand à la fois la surprise et la crainte. Charles profite de ce désordre : il se précipite au milieu des ennemis ; les Francs

le suivent en foule ; sa redoutable hache écrase tout ce qui lui résiste. Abdérame lui-même tombe sous ses coups. La chute de ce chef décourage les Sarrasins ; ils fuient et se retirent sous leurs tentes, qu'ils trouvent désertes et pillées.

Déjà les ombres de la nuit couvraient la terre ; la fatigue et les ténèbres empêchent les Francs de poursuivre les vaincus. Charles lui-même, craignant les surprises et les embuscades, permet à ses guerriers le repos et le sommeil. Le lendemain, au lever de l'aurore, les Français reprennent leurs armes, et, à la vue des tentes musulmanes, ils poussent des cris d'ardeur et de joie ; impatients de compléter la ruine de leurs ennemis, ils se précipitent sur le camp africain et le trouvent vide : les Maures avaient fui !

(Le comte DE SÉGUR.)

Conversation littéraire.

1. Où l'armée de Charles rencontra-t-elle celle des Sarrasins ?

2. En quels termes est-il dit que la victoire, d'un côté ou de l'autre, devait être décisive ?

3. D'où venaient ces Sarrasins ?

4. Le grand combat eut-il lieu tout à coup, brusquement ?

5. Reconnaissez-vous l'artifice employé par l'écrivain afin de nous intéresser à la bataille qui va se livrer ?

6. Quel était le chef des Sarrasins ?

7. Qui est-ce qui facilita la victoire ?

8. De quelle manière ?

9. Charles profite-t-il de ce désordre ?

10. Pourquoi a-t-il été surnommé *Martel* ?

11. Qu'est-ce qui empêcha les Francs de poursuivre les vaincus ?

12. Le lendemain, que firent les Français à la vue des troupes musulmanes ?

13. Pourquoi donne-t-on aux ennemis tantôt le nom de Maures, tantôt celui de Sarrasins ?

14. Qu'est-ce que l'Alcoran ?

15. Au commencement du 4^e alinéa, il y a : " La terre frémissait sous les pas des ardents coursiers." Quelle figure est-ce donc ?

16. Et celle-ci du 3^e alinéa : " Cette cavalerie chargée des dépouilles de l'Asie et de l'Afrique ? "

17. Ne remarquez-vous rien d'obscur dans l'avant-dernier alinéa du texte ?

18. A qui doit-on attribuer le succès de cette victoire ?

19. Ce sujet est-il une description ou une narration ?

20. Quelles sont les conditions exigées pour bien décrire ?

21. L'auteur a-t-il méconnu ces règles ?

II

Résumez le texte en dix ou douze lignes.

III

Donner l'explication des proverbes suivants.

1. Jeter de la poudre aux yeux.
2. Il n'a pas inventé la poudre.
3. Trancher du potentat.
4. Chacun prêche pour son saint.
5. Il coud la peau du renard à celle du lion.
6. Chacun porte sa croix en ce monde.
7. Tel qui rit vendredi dimanche pleurera.
8. Ayez du miel, les mouches accourront bientôt.

IV

Développez en neuf ou dix lignes la pensée suivante : Pourquoi l'homme a-t-il le pouvoir de mal faire ? — C'est pour qu'il ait le mérite de faire le bien.

DEUXIÈME LEÇON.

(Voir aux préceptes n° 80 et suivants.)

I

Métaphore, allégorie, catachrèse.—*Distinguer ces trois sortes de figures dans le devoir suivant.*

1. Aux deux coins de cet échafaud, les deux justices sont en présence : la justice humaine et la justice divine ; l'une implacable et appuyée sur un glaive, est accompagné du désespoir ; l'autre, tenant son voile trempé de pleurs, se montre entre la pitié et l'espérance. L'une a pour ministre un homme de sang ; l'autre, un homme de paix ; l'une condamne ; l'autre absout. Innocent ou coupable, la

première dit à la victime : Meurs ! La seconde lui crie : Fils de l'innocence ou du repentir, montez au ciel !

2. Jamais *le flambeau du génie* ne jette une flamme plus vive que quand *il brûle dans un air pur*.

3. La haine publique *se cache* d'ordinaire sous l'adulation.

4. Antoine était appuyé sur le dos d'un fauteuil.

5. J'ai acheté un beau cheval *fermé d'argent*.

6. Pour moi, sur cette mer qu'ici-bas nous courons,
Je songe à me pourvoir d'esquifs et d'avirons,
A régler mes désirs, à prévenir l'orage,
A sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.

7. Si tu voyais une anémone,
Languissante, près de mourir,
Te demander comme une aumône
Une goutte d'eau pour fleurir.
Si tu voyais une hirondelle,
Aux jours d'hiver te supplier,
A ta vitre battre de l'aile,
Demander place à ton foyer.
L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone, sa goutte d'eau.
Pour toi, que ne suis-je, ô poète !
Ou l'humble fleur, ou l'humble oiseau !

8. On a abattu *les ailes* du moulin.

9. Ce ministre tenait d'une main ferme les rênes de l'Etat.

10. La religion est un flambeau qui répand une vive et bienfaisante lumière sur les mystères de la naissance, de la vie et de la mort.

11. La prière est la fumée de l'encens environnant l'autel, et s'élevant en silence vers le Ciel.

12. Le boulet, c'est le laboureur infatigable qui passe et repasse, et qui, sans se reposer, à côté du sillon, creuse un autre sillon.

13. Le monde est une mer sans cesse agitée et couverte de débris.

14. Un homme dans la tombe est un navire au port.

15. Au banquet de la vie, à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

16. Le travail, joint à la gaité,
Souffre et surmonte toutes choses ;
La nonchalante oisiveté
Se blesse sur un lit de roses.

17. *Quand on se brûle au feu que soi-même on attise,*
Ce n'est point accident, mais c'est une sottise.

18. Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres et aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir. Quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse. Rien n'approche du charme de sa voix, de la douceur de son sourire ; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés. La Foi et la Charité lui disent : ma sœur, elle se nomme l'Espérance. (CHATEAUBRIAND.)

II

Neuf pensées sur ces mots : Le Chrétien.

III

Observations critiques sur les deux lettres suivantes.

A UN PÈRE ET A UNE MÈRE.

Salut, nouvel an ; salut, jour antique et solennel ; salut, tradition du passé ! Respectée du vieillard, aimée des enfants, tu es le jour béni qui cimente les liens de la famille. L'inconstance des siècles, les caprices des modes n'ont pas osé toucher à ton immortelle royauté : c'est que ton empire n'est pas de ce monde. Je profite donc, chers parents, de l'occasion que me fournit un si grand jour pour vous souhaiter une bonne année, une bonne santé, et toutes sortes de prospérités.

A UN PÈRE ET A UNE MÈRE.

Le nouvel an me procure l'occasion de vous exprimer particulièrement mes sentiments, et de vous assurer le faible secours de mes prières ! néanmoins, je n'ai pas attendu ce jour pour implorer les bénédictions célestes. Puisse le

Seigneur vous accorder toutes les joies et tous les biens ! Pour moi, je ne désire que la continuation de votre tendresse ; elle suffit à mon bonheur. Je borne là ma lettre, mais non ma reconnaissance ; elle se révélera partout dans ma conduite à votre égard.

Ainsi, croyez donc, chers parents, que je pourrais avoir une plume plus habile, mais non un cœur plus affectueux et plus dévoué.

IV

BATAILLE DE TAILLEBOURG.

CANEVAS.—Position des armées : celle de Louis, au bord de la Charente sous les murs de Taillebourg ; l'armée anglaise sur l'autre rive. L'armée du roi d'Angleterre et celle du comte de la Marche s'élevaient à trente mille hommes.—Infériorité des forces de Louis ; pont étroit à traverser. Rien n'arrête le roi de France : une partie de ses troupes s'élancent sur le pont, d'autres traversent l'eau sur des barques... Les Anglais accourent... Louis se précipite dans la mêlée... Il est enveloppé... Ses chevaliers volent à sa défense et jettent partout l'effroi... Fuite des Anglais.

TROISIÈME LEÇON.

I

Pourquoi un grand nombre de créatures vivantes, hommes ou animaux, renfermées dans un endroit peu spacieux et hermétiquement clos peuvent-elles s'asphyxier ?

Pourquoi dans les grandes chaleurs, et dans les temps d'orage, sommes-nous fatigués, mal à notre aise ?

II

AFFRONT, INSULTE, *outrage*.

L'*affront* est un trait de reproche ou de mépris lancé à quelqu'un devant témoin ; il pique et mortifie ceux qui sont sensibles à l'honneur. L'*insulte* est une attaque faite avec vivacité.

L'*outrage* ajoute à l'insulte un excès de violence qui irrite.

APPLICATION.—On a prodigué à Jésus, pendant sa passion, les... les plus sanglants. Refuser l'hospitalité qu'il vous offre, c'est faire à un Arabe une grave... Rappeler publiquement à un parvenu la bassesse de son origine, c'est lui faire un grand... Les hommes vertueux sont ceux sur lesquels les méchants se plaisent le plus à déverser l'...

AUSTÈRE, SÉVÈRE, RUDE.

On est *austère* par la manière de vivre ; *sévère* par la manière de penser ; *rude* par la manière d'agir. On n'est *austère* que pour soi ; on est *rude* pour les autres ; on est *sévère* pour soi et pour les autres.

APPLICATION.—La loi judaïque était une loi... Les solitaires de la Thébàide étaient des hommes...

Les Spartiates avaient des mœurs...

La vie... consiste dans la privation des plaisirs et des commodités.

Cet homme a la parole... : à cet indice on reconnaît en lui un ancien officier.

Soyons indulgents pour les autres et... envers nous-mêmes.

III

Cinq pensées sur ce mot : Vérité.

IV

Faire les corrections indiquées ci-dessous et les motiver (1).

1^o Seigneur, qui secourez le pauvre et qui prenez plaisir ~~que nous venions~~ à vous avec un cœur ouvert et plein de confiance, vous découvrir nous-mêmes nos misères et nos faiblesses, et puiser dans la source de vos grâces la force et les ~~médecines qui leur sont propres~~ pour les guérir ; trouvez bon que je vous ouvre les plus secrets replis de mon intérieur et que je vous demande les ~~remèdes et les préservatifs~~ qui me sont nécessaires pour la sanctification de mon âme.

2^o Regardez-moi ~~quelquefois~~ en m'approchant de vous, comme cette humble étrangère, j'attends, Seigneur, comme une ~~pauvre chrétienne~~ qui s'estime trop heureuse de ramasser les miettes qui tombent de la table où vous festinez vos élus.

3^o Que je ne sois jamais si téméraire ~~ou plutôt si ingrate~~ envers vous, ô mon Dieu, que de ~~m'imaginer que~~ ce n'est qu'à moi ~~que je dois~~ ces réflexions, qui quelquefois retirent mon esprit et mon cœur de cette confuse et ~~misérable~~ Babylone, où une convoitise perpétuelle domine les personnes les plus heureuses, et qui souvent, dans l'accomplissement de leurs désirs mêmes, ~~les rend plus misérables~~ que les plus misérables esclaves.

(1) Ces phrases sont empruntées aux *Réflexions sur la miséricorde de Dieu* de Mlle de la Vallière. Elles sont corrigées de la main même de Bossuet.

les misères du bien que je puis faire et de

V

SIÈGE DE CALAIS.

SOMMAIRE.—Le roi d'Angleterre pour faciliter l'entrée de ses troupes en France désire s'emparer de Calais. Il investit cette ville, alors forte et bien défendue. Il pria, avec menaces le gouverneur, de lui ouvrir ses portes.—Refus. Edouard tourne le siège en blocus afin d'affamer la ville. Ligne de contrevallation inexpugnable. *Ville-Neuve*, qu'il fait construire pour lui et ses seigneurs. Les habitants de Calais, attendant des secours de Philippe de Valois, prolongent la défense. On en fait sortir les bouches inutiles : vieillards, femmes, enfants. Le monarque anglais en a pitié. Philippe bientôt arrive avec une armée de soixante mille hommes. Impossible de forcer les retranchements anglais ; il se retire sans combattre. Les Calaisiens demandent à capituler honorablement. Gauthier de Mauny et le sire de Basset sont envoyés à Calais, disant aux habitants de se rendre à discrétion. Refus de ces derniers. Gauthier de Mauny parle en faveur des braves Calaisiens. Edouard demande que six notables de la ville se présentent devant lui, la tête et les pieds nus, la corde au cou et les clés de la ville dans les mains ; quant aux autres habitants, il exige qu'ils se rendent à discrétion. Mauny porte les volontés du prince aux habitants de Calais. On se rassemble. Eustache de Saint-Pierre élève la voix au milieu de la foule.—Il se dévoue pour ses compatriotes ; deux de ses parents et trois autres habitants suivent son exemple. Tous les six paraissent aux pieds d'Edouard. Pitié et admiration qu'ils excitent parmi les seigneurs. Vaines prières du Prince de Galles ; Edouard reste inflexible. Soit, fais venir le coupe-tête, dit-il. Sa femme, quoique malade, accourt auprès de lui, se jette à ses pieds. Elle obtient grâce pour Eustache de Saint-Pierre et pour ses compagnons. Elle leur donna des habits, des aliments et les renvoya dans leurs foyers. Le lendemain, entrée d'Edouard dans la ville. Exil des habitants, qui sont distribués dans les villes d'Artois et de Picardie. La ville de Calais est repeuplée par les Anglais.

VI

DUGUAY-THOUIN.

SOMMAIRE.—Lieu de sa naissance.—Sa valeur précoce.—Ses nombreuses captures.—Prise de Rio-Janeiro.—Ses qualités, son intelligence.

VII

VOYAGE A VENISE.

CANEVAS.—Vous arrivez à Gessenai, où la route fait mille contours ; puis, traversant les prairies, vous escaladez le plateau. Dégoûtants de rosée, vous arrivez à Erlenbach, à l'*Hôtel de l'Ours*. Pendant qu'on cherche l'hôtesse, qui est aux champs, vous visitez l'église, le cimetière, le presbytère... Réflexions sur le rapprochement de ces trois demeures.—Arrivée de l'hôtesse, souper et coucher.—Le lendemain, départ pour Handeck... Vous allez visiter la cascade :

pont jeté sur un gouffre ; deux torrents accourent furieux du haut des montagnes ; chaos d'eaux qui se brisent, écume, vapeurs limpides scintillant au soleil, etc. On ne peut assister de sang-froid à ce spectacle sublime.—Départ de la Handeck... Vent, nuées chargées et menaçantes... On arrive à l'hospice du Grimsel, tenu par un gros homme ressemblant aux anciens Suisses. La maison est remplie de voyageurs. On soupe et l'on dort comme on peut. Le lendemain, vous vous dirigez vers le glacier du Rhône. Vous traversez le sommet du Meyenwand, d'où vous découvrez les cimes de la Furca ; puis vous vous élevez toujours le visage au soleil et l'œil sur Venise.

A Cedruns, vous allez vous restaurer au presbytère.—Décrire cette demeure du bon curé : propreté, vétusté, pieux ornements, accueil gracieux... Voix qui sortent du couvent et remplissent la vallée... Vous écoutez l'hymne avec ravissement, et ce mélodieux murmure vous accompagne longtemps encore.

CHAPITRE VII.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, n° 90.)

I

VENISE.

L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable : on croit d'abord voir une ville submergée, et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont construit cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre, au bord de la mer ; mais Venise étant sur un terrain tout à fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation, on ne voit pas même une mouche en ce séjour ; tous les animaux en sont bannis, et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville, dont les rues sont des canaux, et où le bruit des rames est l'unique interruption à ce silence ; ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre ; ce n'est pas la ville, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement ; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas : c'est une demeure dont

l'orage fait une prison ; car il y a des moments où l'on ne peut sortir ni de la ville, ni de chez soi. On trouve des hommes du peuple à Venise qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place de Saint-Marc, et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille. Ces gondoles noires qui glissent sur les canaux, ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme.

(M^{me} DE STAEL.)

Conversation littéraire.

1. Dans quelle partie de l'Europe se trouve Venise ?
2. L'aspect de cette ville est-il agréable ?
3. A première vue, à quoi ressemble Venise ?
4. Comme situation, Venise est-elle semblable à Naples ?
5. A quoi ressemblent les clochers de Venise ?
6. De quel sentiment se sent-on pénétré en entrant dans Venise ?
7. Pourquoi, à l'intérieur, Venise est-elle si triste ?
8. Que sont les rues de la ville ?
9. Comment l'auteur définit-il Venise ?
10. Pourquoi Venise est-elle souvent pour ses habitants une prison.
11. Voit-on des chevaux dans Venise ?
12. A quoi ressemblent les gondoles qui sillonnent la ville ?
13. Citez deux comparaisons prises dans le texte :
14. Ces dernières expressions : " la dernière et la première demeure de l'homme " ne sont-elles pas une répétition, une explication inutile des expressions précédentes : " cercueils et berceaux ? "
15. Quelle est la nature de ce sujet ?
16. Quel en est l'auteur ?

II

Trouver le mot dont on donne la définition.

Charbon provenant de la carbonisation de la houille.—Discours pour défendre, pour justifier.—Repos dans les vers français de dix ou de douze syllabes.—L'une des plus célèbres divinités des Egyptiens.—Education des abeilles.—Divinités de la fable qui habitaient les fleuves, les fontaines, les bois, etc.—Nom donné par les anciens à des

femmes auxquelles on attribuait la connaissance de l'avenir.
 —Etablissement où l'on prépare les farines pour l'exportation.—Société de personnes qui exécutent de la musique vocale.—Canal qui s'étend depuis le fond de la bouche jusqu'à l'estomac, auquel il conduit les aliments.—Chiffre ou caractère formé de plusieurs lettres entrelacées.—Art de corriger ou de prévenir dans les enfants les difformités du corps.

III

Le travail est nécessaire, parce que : (*Donnez quatre ou cinq raisons.*)

IV

Développez ces deux pensées :

1. C'est aujourd'hui l'Ascension (*Quatre ou cinq lignes.*)
2. A mon lever j'ai vu qu'il avait neigé toute la nuit. (*Cinq ou six lignes.*)

DEUXIÈME LEÇON.

I

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Avertir. Avoir. Babil. Babillard. Balancer. Balbutier. Banqueroute. Bas. Bataille. Battre. Beau. Beaucoup. Bénin. Aspirer. Assembler. Assez. Air. Aisé. Appât. Amitié. Ampoulé. Anéanti. Bête. Bévue. Bonheur.

II

SATISFACTION, CONTENTEMENT.

Le désir accompli fait votre *satisfaction* ; la jouissance de l'objet fait votre *contentement*.

L'homme satisfait a ce qu'il désirait ; l'homme content ne désire plus rien.

APPLICATION. — L'ambitieux, quoique..., n'est jamais... —Cet homme est... de son sort.—Sara désirait ardemment avoir un fils ; son désir fut... —On voit plus de pauvres... que de riches...

VACARME, TUMULTE.

Vacarme emporte par sa valeur l'idée d'un plus grand bruit, et *tumulte* celle d'un plus grand désordre.

Une seule personne fait quelquefois du *vacarme*, mais le *tumulte* suppose toujours un plus grand nombre de gens.

APPLICATION. — Il arrive souvent du... dans les villes mal policées. — Cet homme est d'un caractère violent et emporté : pour une vétille il fera du... — Dans la soirée du 15 août, il se produisit sur certains points de Paris un... indescriptible.

AUTORITÉ, POUVOIR, PUISSANCE.

Ce sont les lois qui donnent l'*autorité* ; le *pouvoir* est donné par celui en qui réside l'*autorité* ; le *pouvoir* est, par conséquent, subordonnée à l'*autorité* ; la *puissance* s'acquiert par le consentement des peuples ou par la force des armes : dans le premier cas, elle est légitime ; dans le deuxième, elle est tyrannique.

L'idée d'autorité renferme quelque chose de juste et de respectable ; l'idée de pouvoir quelque chose de fort et d'agissant, et l'idée de puissance quelque chose de grand et d'élevé.

APPLICATION. — Napoléon étendit sa... sur presque toute l'Europe. — L'... de Louis XII était toute paternelle. — Sully fit un sage usage du... discrétionnaire que lui avait confié Henri IV. — Lorsqu'un roi veut acquérir la... il doit confier le... à des ministres énergiques qui sachent faire respecter l'... de leur maître.

III

Nous donnons l'idée, déduire la conséquence.

1. La campagne réunit l'utile et l'agréable :...
2. Dieu voit toutes nos actions et connaît toutes nos pensées :...
3. Les fleurs exhalent beaucoup d'acide carbonique :...
4. Les animaux ont comme nous le sentiment de la douleur :...
5. Le menteur est en abomination aux yeux de Dieu :....
6. Ne faisiez-vous pas sentinelle pendant qu'Antoine dévalisait ma maison :...
7. Puisque les biens de ce monde ne peuvent satisfaire le cœur de l'homme,...
8. La prière est la respiration de l'âme en Dieu :....
9. Le néant ne peut rien créer, et cependant la terre est pleine de merveilles :...

IV

LES CLOCHES.

CANEVAS. — Vous direz qu'un jour en vous promenant dans la cam-

pagne, vous entendîtes le son de la cloche. Emotion... et pourquoi ? C'était sans doute un grand poète celui qui imagina les cloches... La voix de la cloche se fait entendre partout, dans les vallons, dans les forêts, etc., et convoque les hommes à la prière. Elle annonce le baptême, le mariage et la mort. Les pauvres et les ignorants la comprennent encore, mais beaucoup de riches et de savants ne l'entendent plus.

TROISIÈME LEÇON.

I

Pourquoi, au lieu d'éteindre un incendie, la pluie ne fait-elle que lui donner une plus grande activité ?

Pourquoi la pluie purifie-t-elle l'atmosphère ?

Pourquoi l'eau des pluies n'est-elle pas salée, puisqu'elle provient des vapeurs de la mer ?

II

Cinq pensées sur ce mot : Calomnie.

III

1. Dans un collège, un écolier
Peu studieux et n'aimant guère
A feuilleter grammaire et dictionnaire,
S'ennuyait d'être prisonnier.
L'enfant avait un ver à soie,
Son amusement et sa joie.

Un jour, le regardant qui filait son cocon,
Dont il s'enveloppait et faisait sa prison,
Il disait : " Mon ami, ta sottise est extrême.

A quoi bon t'enfermer toi-même ? "

Le ver lui répondit : " Ce n'est pas sans raison
Qu'à filer je mets mon étude :

Pour fruit de mon travail et de ma solitude,
Je serai bientôt papillon." MORALE.

2. Au pied d'une colline, jaillissait une fontaine souvent tarie par le soleil, car nul arbre ne l'ombrageait. Non loin de là un saule dépérissait, privé d'eau pour le rafraîchir. Emue du triste sort de son voisin, la fontaine détourne son cours et vient creuser un bassin au pied de l'arbre. Celui-ci, ranimé par cette eau bienfaisante, ne tarde pas à croître

avec rapidité. Bientôt son feuillage reverdi s'étend sur la fontaine et la protège contre les rayons du soleil. Dès ce jour, l'arbre sec ne se dessécha plus, et la fontaine ne tarit jamais. **MORALE.**

IV

Les vers suivants sont-ils irréprochables ?

1. L'Egypte en vain combattait,
L'enfant d'Israël foudroie
Le cavalier qui se noie
Sous le coursier qu'il montait.
2. De la destruction tout m'offre ici l'image :
Ici de vieux tombeaux que la mousse a couverts ;
Là des murs abattus, des colonnes brisées
Des villes embrasées ;
Partout les pas du Temps empreints sur l'univers.

V

Développer cette pensée en vingt-cinq ou trente lignes : Nous devons être patients, sinon joyeux, au milieu des épreuves que Dieu nous envoie.

VI

JEAN BART.

CANEVAS.—Ses premiers exploits lui attirèrent les regards de Louis XIV.—Nouveaux succès.—Ses grades.—Ses exploits dans la Manche.—Portrait physique de Jean Bart.—Son éducation.—Caractère de son génie.—Effroi qu'il inspirait, surtout aux Hollandais.—Causes de sa mort.

VII

BATAILLE DE BOUVINES. (1)

SOMMAIRE.—Harassé de fatigue, Philippe-Auguste était résolu à ne pas combattre. On l'avertit de l'approche des ennemis.—Il fait une courte prière et vole à la tête de l'armée.—Ordre de bataille des confédérés : diriger tous leurs efforts contre la personne du roi...—Choc terrible... Philippe renversé aux pieds des chevaux.—Effort commun des escadrons de Philippe à la vue d'un si grand danger.—Philippe remonte sur son cheval et tombe comme la foudre au milieu de ses ennemis.—Othon prend la fuite ; les comtes de Flandre et de Boulogne sont faits prisonniers. Cette victoire sauva la France et affermit, aux yeux de ses vassaux, l'autorité de Philippe-Auguste.

(1) *Bouvines*, bourg du département du Nord, près de Lille, célèbre par la victoire de Philippe-Auguste sur les Anglais, l'empereur Othon IV, et les comtes de Flandre et de Boulogne (1214).

VIII

THIERS.

CANEVAS.—Portrait physique de Thiers... :—Orateur fin et spirituel mais n'ayant la confiance de personne, pas même la sienne... ; son talent oratoire est exceptionnel... ; la pensée et les paroles se multiplient chez lui avec une rapidité incroyable... Petit de corps, il a de large poumons et un bon larynx... ; il parle avec une telle abondance qu'on n'a pas le temps de retenir les contradictions ou les erreurs qui se rencontrent dans ses discours... ; il riposte à tout avec beaucoup de prestesse et de justesse... ; en un mot, il résiste à tous les orateurs.

IX

VOYAGE A VENISE.

(Suite et fin.)

CANEVAS.—À Latsch, repas somptueux, mais à un prix exorbitant... On se récrie, puis on paie, ce qu'il eût mieux valu faire tout d'abord... Contrée de plus en plus pittoresque à mesure que l'on descend la vallée... —À Trente, vous entrez dans un hôtel où tout le personnel est aux ordres d'un seigneur courrier ; lorsqu'il a achevé son repas, vos hôtes commencent à s'apercevoir que vous êtes là. Le lendemain, départ. À Lévisa, pendant que votre omnibus s'arrête, vous cherchez en vain de l'ombrage pour vous servir de salle à manger... tout est mûriers ; on s'assied au gros soleil, près d'un ruisseau tari. Enfin l'on entre à Mestre, et l'on s'embarque.

Bientôt, à travers la brume, vous distinguez la côte, puis Venise avec ses coupoles, ses minarets, ses dômes d'or, etc. À mesure que vous approchez, la féerie décline... De près vous voyez un sale canal ; eau croupissante, masures désertes, familles hâves, etc., et l'on se demande ce qu'est devenue cette reine de l'Adriatique.

Bâtie sur pilotis, Venise est formée d'un groupe de 70 îles, reliées par 149 canaux, que sillonnent 9,000 gondoles noires. Venise conserve encore des restes de son ancienne grandeur : le pont gigantesque de Rialta, la place Saint-Marc, l'église Saint-Marc, le palais ducal, le Lazaret, des tableaux du Titien, du Corrège et autres grands maîtres.

Enfin vous opérez tristement et silencieusement votre retour. Bientôt l'entrain revient, et les regrets se noient sous les souvenirs.

CHAPITRE VIII.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, nos 80, 91, 97.)

I

LA MORT DE JEANNE D'ARC.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?

Pour qui ces torches qu'on excite ?

L'airain sacré tremble et s'agite.....

D'où vient ce bruit lugubre ? où courent ces guerriers

Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?

La joie éclate sur leurs traits ;

Sans doute l'honneur les enflamme ;

Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais.

Non, ces guerriers sont des Anglais

Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux !

Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves !

La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :

“ Qu'elle meure ! Elle a contre nous

Des esprits infernaux suscité la magie.”

Lâches, que lui reprochez-vous ?

D'un courage inspiré la brûlante énergie,

L'amour du nom français, le mépris du danger,

Voilà sa magie et ses charmes ;

En faut-il d'autres que des armes

Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger ?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image ;

Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents.

Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,

Elle s'avavançait à pas lents.

Tranquille elle y monta. Quand, debout sur le faite,

Elle vit ce bucher qui l'allait dévorer,

Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,

Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête

Et se mit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !

Ta jeunesse va se flétrir

Dans sa fleur trop tôt moissonnée !

Adieu ; beau ciel, il faut mourir !

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,

Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,

Et ta chaumière et tes compagnes,

Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instants d'un horrible silence,

Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance.....

Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé ;

A travers les vapeurs d'une fumée ardente,

Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi-consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais ? son bras est désarmé.
La flamme l'environne et sa voix expirante
Murmure encore : " O France, ô mon roi bien-aimé. "
Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets !
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance.
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès,
Puisse croître avec eux ta gloire et sa puissance !
Que sur l'airain funèbre on grave tes combats,
Les étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes !
Venez, jeunes beautés, venez, braves soldats,
Semer sur son tombeau les lauriers et les roses !
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
" A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits ! "
(CASIMIR DELAVIGNE.)

Conversation littéraire.

1. Quel nom donnez-vous à cette pièce de poésie ?
2. Les qualités propres à l'épique sont : la sensibilité, l'imagination et le goût, c'est-à-dire qu'il faut peindre les sentiments avec des couleurs vraies et naturelles. Celle-ci possède-t-elle ces qualités ?
3. Quelle est la partie où se manifeste particulièrement l'ironie ?
4. Quelle est la qualité dominante des vers composant cette pièce ?
5. Quels sentiments y sont particulièrement exprimés ?
6. Quel est le motif de sa douleur ? et contre qui cette indignation du poète ?
7. Où mourut Jeanne d'Arc et qui la condamna à cette mort cruelle ?
8. Comment ont été rendues les pensées suivantes :
1^o les cloches se font entendre ; 2^o fille malheureuse, tu vas mourir bien jeune ?

9. Pourquoi : *semmer sur son tombeau des lauriers et des roses ?*

10. Dans quels vers est-il dit que les Anglais accusaient Jeanne d'Arc de magie ?

11. En quel endroit est-il dit que la flamme commence à s'élever ?

12. Que pensez-vous de ces huit ou neuf vers ?

13. A quoi fait-on allusion dans ces vers : O toi qui des vainqueurs renversas les projets ?

14. Est-ce la lâche fureur des Anglais qui nous étonne le plus dans la mort de Jeanne d'Arc ?

15. Dans quel vers est-il fait allusion à la mission divine de Jeanne d'Arc ?

16. N'y a-t-il pas une métaphore dans l'un des cinq premiers vers de cette élégie ?

17. Quel vœu forme le poète pour venger et honorer Jeanne d'Arc ?

18. N'a-t-on rien fait à titre de reconnaissance et à titre de souvenir ?

II

Traduire en prose la première partie de cette élégie, c'est-à-dire jusqu'à : Du Christ avec ardeur, etc.

III

Développer en cinq ou six lignes la pensée suivante :

L'histoire doit être pour nous un enseignement.

IV

Développer brièvement cette pensée : Il n'est pas permis aux pauvres de voler le riche.

DEUXIÈME LEÇON.

(Voir aux préceptes, n° 84 et suivants.)

I

Antonomase, métonymie, synecdoque. Distinguer ces trois espèces de figures dans le devoir suivant :

1. Autant de *têtes*, autant d'avis.
2. Tu lis *Racine*, moi je lis *Cicéron*.
3. Le *sceptre* que je tiens pèse à ma main tremblante.

4. Tandis que l'un se couvrait de *lauriers*, l'autre cueillait la *palme du martyr*.

5. Il ferme les yeux et d'un trait il avale la *coupe écumante*.

6. Je connais tel guerrier qui préfère *Bacchus* à *Mars*.

7. A ces cris *Jerusalem* redoubla ses pleurs.

8. J'admire le *prophète royal*.

9. L'auteur de *Télémaque* est un grand écrivain.

10. Cet homme a péri par le *fer*.

11. Voyez dans ce jardin s'épanouir la *reine des fleurs*.

12. Les *pâles maladies* et la *triste vieillesse* frappent du même pied aux cabanes des pauvres et aux palais des rois.

13. Je n'ai jamais bu du *champagne*, mais j'ai bu souvent du *bordeaux*.

14. L'*Aristarque* qui a lu ces vers les a trouvés excellents

15. Mon frère m'a fait cadeau d'un *damas* et d'un *cachemire*.

16. L'*airain* vomissait le fer et la mort.

II

Six pensées sur ce mot : économie.

III

LARRON, FRIPON, FILOU, VOLEUR.

Ces quatre mots désignent ceux qui prennent le bien d'autrui.

Le larron prend en cachette : il dérobe.

Le fripon prend par finesse : il trompe

Le filou prend par adresse et subtilité : il escamote.

Le voleur prend de toutes manières, et même de force et avec violence.

APPLICATION.—Parmi ceux qui s'emparent du bien d'autrui, le plus à craindre, c'est le... —L'Angleterre fournit à la France des... émérites.

BATTRE, FRAPPER.

Battre entraîne l'idée de donner plusieurs coups ; *frapper* entraîne celle d'en donner un seul.

Pour *battre* quelqu'un, il faut le *frapper* ; mais on peut le *frapper* sans le *battre*.

APPLICATION.—Les ennemis ont été complètement... —Nous avons... cet homme parce qu'il nous avait... —On... le blé avec des fléaux.—Il est impoli d'entrer dans une maison avant d'avoir préalablement... à la porte.

IV

Transcrire les phrases suivantes, et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse et au bon goût.

Penser, c'est vivre ; se souvenir, c'est revivre ; voilà la raison pour laquelle je prends enfin le parti *ou* voilà pourquoi je me décide enfin à écrire *ou* à griffonner mes mémoires. Je ne le fais point par orgueil *ou* ce n'est pas l'orgueil qui me pousse à l'imitation de J.-J. Rousseau *ou* comme J.-J. Rousseau, ce fou de génie ; je ne le fais point par humilité, à l'exemple de saint Augustin *ou* comme saint Augustin Je ne me crois ni au premier degré ni au dernier de l'échelle des êtres *ou* je ne me crois ni le premier ni le dernier des hommes, je me crois tout bonnement *ou* je me crois tout simplement ce que Dieu m'a fait, un homme un peu au-dessus du vulgaire *ou* un peu supérieur au vulgaire, perfectionné par ma famille vertueuse, pure, noble, de cette noblesse qui ne se glorifie pas *ou* qui ne se vante pas, mais qui se répand ; gâté ensuite *ou* perverti ensuite, mais jamais jusqu'au cœur, par une jeunesse légère et corrompue, dont le contact malsain donne le frisson à l'âme ; puis amené par l'âge à de meilleurs sentiments *ou* puis ramené et mûri par l'âge, pour faire tant bien que mal mon œuvre d'honneur ici-bas ; me souvenant de mon père pour l'honneur, de ma mère pour la piété, et me faisant vieux avec résignation *ou* et vieillissant avec résignation, soumis au jugement des hommes, en attendant celui de Dieu *ou* en attendant avec confiance celui de mon créateur. Voilà tout ; qu'il me pardonne ! Je ne lui demande que sa justice ; sa justice n'est que du pardon.

V

DERNIERS MOMENTS DE JEANNE D'ARC.

CANEVAS.—Commencez en demandant où courent ces guerriers que rassemblent le son du clairon et le roulement des tambours ; vont-ils au combat ?—Non, ils vont jouir du supplice d'une femme désarmée qui va être brûlée vive... —Jeanne d'Arc, prise par les Bourguignons, avait été vendue aux Anglais qui l'avaient condamnée à être brûlée vive... —*Manifestez* votre indignation contre cette

conduite lâche, cruelle et peu généreuse des Anglais...—La victime est prête et s'avance au milieu de ses bourreaux...—*Parlez* de sa beauté... de la noble confiance que reflètent ses regards... de l'effèt que produit sur elle la vue du supplice qui l'attend... *Rappelez* le discours qu'elle tint, du haut de son bûcher, à ses ennemis.. ; un tourbillon de flamme couvrit ses paroles ; on vit encore pendant quelque temps le noble visage de l'héroïne, puis tout à coup elle fut ensevelie dans le brasier... Terminez en parlant de la lâcheté que montrait Charles VII en oubliant ainsi sa libératrice ; mais la postérité n'a pas imité ce roi.

VI

ALLOCATION D'UN ÉVÊQUE A DES JEUNES GENS PARTANT AU COMBAT.

SOMMAIRE.—Jésus-Christ, par son exemple, a montré que le plus bel ornement du guerrier, c'est l'effusion de son sang. Si la foi vous soutient et vous guide, vous pouvez mourir martyrs. Marchez en chrétiens contre les ennemis qui souillent le sol de notre chère patrie. L'ennemi croit travailler à sa fortune, il seconde l'œuvre de notre expiation.

TROISIÈME LEÇON.

(Voir aux Préceptes, n° 84 et suivants.)

I

Antonomase, métonymie, synecdoque.—*Distinguer ces trois espèces de figures dans le devoir suivant.*

1. La haine excite les querelles ; mais la charité couvre les fautes.
2. L'Angleterre est décidée à garder le *statu quo*.
3. Il est dit dans la sainte Ecriture que la terre se tut devant Alexandre.
4. Seigneur, dans ta gloire adorable,
 Quel mortel est digne d'entrer !
5. Quarante hivers ont déjà passé sur ma tête.
6. Ce portefaix a bu un verre de vin.
7. Je vois que maintenant tu peux vivre de ton travail.
8. La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars.
9. L'ennemi vient à nous plein de force et de rage.
10. Ce prince était un Sardanapale, et l'autre presque un Néron.

11. La philosophie de Genève et le patriarche de Ferney semblaient s'être unis pour étouffer le christianisme ; mais le christianisme est sorti triomphant de leurs mains.

12. Voyez s'élever dans les airs le roi des oiseaux.

13. A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée.

14. Le Français est naturellement brave.

15. A la fonte des neiges, plusieurs de vos voisins ont été inondés, et ils ont subi de grandes pertes.

II

Observations critiques sur les phrases suivantes :

1. C'était en 1813, Napoléon avait reçu un grand coup dans cette fameuse campagne de Russie, qui détruisit l'armée la plus belle et la plus aguerrie que la France ait jamais eue. Cette terreur de l'Europe avait été presque entièrement ensevelie sous les neiges.

2. C'était dans cette tour où était Jérôme qui, n'ayant pour compagnon qu'un gros chat gris qu'on avait dressé à attraper des pigeons sauvages, s'ennuyait dans cette obscure et misérable retraite.

3. Au lieu d'aller à l'école, Nicolas s'en va se promener dans les champs.

III

CHUTE D'ADAM ET D'ÈVE.

SOMMAIRE.—Paradis terrestre.—Epreuve.—Jalousie du serpent et tentative pour perdre nos premiers parents.—Chute d'Eve.—Chute d'Adam à la sollicitation de son épouse.—Arrêt de condamnation.—Exil du paradis terrestre.

IV

MES DEUX COMPAGNES.

*J'étais heureuse avec ma mère ; mais je n'étais pas seule avec elle ; une vierge candide, aux regards lumineux, etc. Elle s'appelait l'*Espérance*.—Elle me montra au loin une statue (la décrire) : c'était la *Gloire*.—Un jour, à la place de ma mère, qui reposait dans la tombe, je vis entrer une femme (portrait) : c'était la *Misère*.

Et je chantais, car Dieu restait avec moi.

V

VOYAGE A NICE.

CANEVAS.—Il est dimanche. Les populations sont endimanchées, et la nature aussi.

Sur la côte déserte, une marchande vous offre des limons ; vous les ouvrez, les pressez, et demandez le prix.—C'est douze sous la

pièce ! On se récrie vivement, mais à la vue de trois compères qui sortent des broussailles, vous vous hâtez de payer. La nuit arrive, et devant votre voiture, vous pressez le pas jusqu'à Finale... — Au sortir du bourg, deux mendiants s'attellent à votre voiture et font semblant de vous être très-utiles, après quoi ils demandent leur salaire.

Vous passez près de Finale, un pont inachevé... Le pontonnier, espèce de Caron, est toujours attentif et inquiet ; mais néanmoins que de passants lui échappent !

Vous arrivez à Albenga. Votre hôte, le seul qui ne soit pas à la pêche ce jour-là, vous sert un déjeuner à l'huile forte... — Vous arrivez la nuit à la ville de Savone... En l'absence du maître, des valets brigandeaux vous exploitent, et à l'huile forte. — Le lendemain, les cousins vous ont rendu méconnaissable...

Nice est une ville sans caractère particulier ; c'est un ramassis de gens de tous les pays : aubergistes, asthmatiques, étiques, etc.

CHAPITRE IX.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, n^{os} 43, 44.)

I

LA PATTE DE DINDON.

J'avais dix ans, j'étais au collège, je rapportais chaque lundi de chez mes parents la grosse somme de quinze sous, destinée à payer mes déjeûners du matin, car le collège ne nous fournissait pour ce repas qu'un morceau de pain sec.

Un lundi, en rentrant, je trouve un de nos camarades (je me rappelle encore son nom, il se nommait Couture), armé d'une superbe patte de dindon ; je dis patte et non cuisse, car l'objet tout entier se composait de ce que, dans mon ignorance, j'appellerai un *tibia*, et de la patte avec ses quatre doigts, le tout recouvert de cette peau noire, luisante et rugueuse, qui fait que le dindon a l'air de marcher sur des brodequins de chagrin.

Dès que mon camarade m'aperçut : " Viens voir ! me dit-il, viens voir ! J'accours ! il serrait le haut de la patte entre ses mains, et sur un petit mouvement de sa main droite, les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient comme les doigts d'une main humaine. Je restai stupéfait et émerveillé. Comment cette patte pouvait-elle remuer ? Comment

pouvait-il la faire agir ? Un garçon de dix-huit ans, qui va au spectacle et qui suit le développement du drame le plus merveilleux, n'a pas les yeux plus écarquillés, les regards plus ardents, la tête plus fixement penchée en avant que moi en face de cette patte de dindon. Chaque fois que ces quatre doigts s'ouvraient et se refermaient, il me passait devant les yeux comme un éblouissement. Je croyais assister à un prodige. Lorsque mon camarade, qui était plus âgé et plus malin que moi, vit mon enthousiasme arrivé à son paroxysme, il remit la merveille dans sa poche et s'éloigna. Je m'en allai de mon côté, mais rêveur, et voyant toujours cette patte flotter devant mes yeux comme une vision !... Si je l'avais, me disais-je, j'apprendrais bien vite le moyen de la faire agir ! Couture n'est pas sorcier ! Et alors, comme je m'amuserais !... Je n'y tins plus, je courus à mon camarade.

—Donne-moi ta patte !... lui dis-je, avec un irrésistible accent de supplication ! je t'en prie !...

—Ma patte ! Te donner ma patte !... Veux-tu t'en aller ! Son refus irrita mon désir.

—Tu ne veux pas me la donner !

—Non !

—Eh bien !... vends-là moi !

—Te la vendre ? combien ?

Je me mis à compter dans le fond de ma poche l'argent de ma semaine.

—Je t'en donne cinq sous.

—Cinq sous !... une patte comme celle-là ! Est-ce que tu te moques de moi !

Et, prenant le précieux objet, il recommença devant moi cet éblouissant jeu d'éventail, et chaque fois ma passion grandissait d'un degré.

—Eh bien ! je t'en offre dix sous !

—Dix sous ! dix sous ! reprit-il avec mépris. Mais regarde donc !

Et les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient toujours.

—Mais enfin, lui dis-je en tremblant, combien donc en veux-tu !

—Quarante sous ou rien.

— Quarante sous ? m'écriai-je, quarante sous ! près de trois semaines de déjeûners ? par exemple !

— Soit, à ton aise !

La patte disparut dans sa poche, et il s'éloigna. Je courus de nouveau après lui.

— Quinze sous !

— Quarante !

— Vingt sous !

— Quarante !

— Vingt-cinq sous !

— Quarante !

Oh ! diable de Couture ! comme il aura bien fait son chemin dans le monde ! comme il connaissait déjà le cœur humain !... Chaque fois que ce terrible mot *quarante* touchait mon oreille, il emportait un peu de ma résistance. Au bout de deux minutes, je ne me connaissais plus !

— Eh bien donc ! quarante ! m'écriai-je. Donne-le-moi.

— Donne-moi d'abord l'argent, dit-il.

Je lui remis dans les mains les quinze sous de ma semaine, et il me fit écrire un billet de vingt-cinq sous pour le surplus. Oh ! le scélérat ! il était déjà homme d'affaires à treize ans ! Puis, tirant le cher objet de sa poche. "Tiens, me dit-il, la voilà !"...

Je me précipitai sur elle !... Au bout de quelques secondes, ainsi que je l'avais prévu, je connaissais le secret et je tirai le tendon qui servait de cordon de sonnette, aussi bien que Couture. Pendant deux minutes, cela m'amusait follement ; après deux minutes, cela m'amusa moins ; après trois, cela ne m'amusa presque plus ; après quatre, cela ne m'amusa plus du tout ! Je tirais toujours, parce que je voulais avoir les intérêts de mon argent ! Mais le désenchantement me gagnait.... Puis vint la tristesse, puis le regret, puis la perspective de trois semaines de pain sec ! puis le sentiment de ma bêtise... Et tout cela se changeant peu à peu en amertume, la colère s'en mêla... et au bout de dix minutes, saisissant avec une véritable haine l'objet de mon amour, je le lançai par-dessus la muraille, afin d'être bien sûr de ne jamais le revoir !

Ce souvenir m'est revenu bien souvent depuis que je n'ai plus dix ans, et bien souvent aussi j'ai retrouvé en moi l'enfant de la patte de dindon. Cette impétuosité de désir,

cette impatience de tous les obstacles qui me séparaient de la possession désirée, cette folle imprévoyance, cette puissance d'illusion égale seulement, hélas ! à ma puissance de désillusion ; tous ces traits de caractère se sont mille fois réveillés... que dis-je, se réveillent encore en moi dès qu'une passion m'envahit ! Oh ! on n'étudie pas assez les enfants ; on traite trop leurs sentiments de puérilités ! Rien n'est puéril dans l'âme humaine ! L'enfant ne meurt jamais tout entier dans l'homme, et ce qui est puéril aujourd'hui peut être terrible et coupable demain. Les passions sont différentes, mais le cœur où elles poussent est le même, et le moyen de bien diriger un jeune homme est d'avoir bien observé un enfant de dix ans. Ainsi cette patte m'a fort servi. Vingt fois dans ma vie, au beau milieu d'une sottise, ce souvenir m'est revenu. Encore une patte de dindon, me disais-je ; et je me mettais à rire, ce qui m'arrêtait court. Il n'y a rien de plus utile que de se rire au nez de temps en temps.

(LEGOUVÉ.)

Conversation littéraire.

1. Quelle somme était affectée, chaque semaine, aux déjeuners de l'auteur, lorsqu'il était encore au collège ?
2. Quelle rencontre fait-il un lundi, en rentrant ?
3. Lorsque l'auteur vit de près cette patte de dindon, qu'est-ce qui le surprit et l'émerveilla ?
4. Que fit Couture après avoir excité au plus haut point l'enthousiasme de son camarade ?
5. En agissant ainsi, n'avait-il pas un but secret ?
6. Parvint-il à ce but ?
7. Que fit l'enfant pour se procurer l'objet de sa convoitise ?
8. Quelle somme exigea Couture en échange de la fameuse patte ?
9. L'enfant conclut-il aussitôt le marché ? Consentit-il immédiatement à sacrifier les quarante sous ?
10. Cette somme était-elle bien forte pour lui ?
11. Comment effectua-t-il le paiement de ces quarante sous ?
12. Une fois en possession de l'objet tant désiré, notre jeune collégien s'en amusa-t-il pendant longtemps ?
13. Quel fut bientôt le sort de la patte de dindon ?

14. Quel rapprochement l'auteur fait-il de cette aventure de la patte de dindon avec les divers incidents qui, depuis cette époque, sont survenus dans sa vie ?

15. Quelle conséquence tire-t-il de cela ?

16. Quel a été le but de l'auteur en écrivant ce sujet ?

17. Que signifie ce mot (*paroxysme*) qui se lit au troisième alinéa du texte ? En approuvez-vous l'emploi ?

18. Pourquoi l'auteur décrit-il avec des couleurs si vives son étonnement et son enthousiasme en présence de cette patte de dindon ?

19. N'y a-t-il rien d'exagéré dans la conduite et dans le dialogue de ces enfants ?

20. Que trouvez-vous à blâmer dans la conduite de ces deux enfants ?

21. N'avons-nous pas tous quelque ressemblance avec le premier ?

II

L'agriculture est de toutes les professions la plus ancienne, la plus nécessaire, et dans un sens la plus honorable.—*Dire pourquoi ?*

On ne doit point être jaloux les uns des autres, parce que : (*Donnez quatre ou cinq raisons*).

III

LA CHAIRE CHRÉTIENNE.

SOMMAIRE.—La parole chrétienne n'est point liée ; elle est descendue de la croix et a conquis le monde, sans employer les ressources de l'art. De la chaire descendent les hauts enseignements ; ils produisent l'unité, la charité et l'harmonie dans la grande famille chrétienne ; ils combattent les enseignements pervers...

DEUXIÈME LEÇON.

I

Huit pensées sur ce mot : amitié.

II

Pourquoi le baromètre baisse-t-il à mesure qu'on s'élève soit sur une montagne, soit en ballon ?

Pourquoi les châtaignes et les marrons éclatent-ils avec force quand on n'a pas la précaution de les fendre avant de les exposer au feu ?

III

1. Depuis longtemps le myrte nain enviait la taille du chêne ; mais, le voyant un jour à la merci des bûcherons impitoyables, il s'applaudit de sa petitesse. **MORALE.**

2. Un villageois s'aperçoit qu'un fromage déposé dans une armoire est visité et rongé par un rat. Il y met un chat ; mais celui-ci, après avoir dévoré le rat, mange aussi le fromage. **MORALE :**

3. Lorsque, dans une société, quelqu'un vient à parler mal d'une personne absente, que doit-on faire ? **RÉPONSE :**

IV

LES SEMENCES.

SOMMAIRE.—Un homme était aux portes du tombeau. Il fait venir devant lui ses trois enfants ; il leur ordonne de se séparer aussitôt après sa mort et leur donne à chacun un petit sac plein de semences que chacun devra faire fructifier... —Le vieillard mort, ses trois enfants se séparent... —L'aîné se dirige au midi de l'île ; il prend ses graines ; mais ne voulant pas se donner la peine de préparer le terrain, il les sème en disant qu'elles pousseraient bien sans qu'il s'en mêlât ; mais la semence ne produisit rien.—Le second fils ne sema pas ses graines dans la bonne saison, et il ne récolta rien.—Le plus jeune fils, conformément aux conseils de son père, avait bien travaillé son champ, l'avait enclos, etc. ; sa semence fructifia, il eut une abondante moisson, et plus tard il devint très-riche ; ce que voyant, ses frères se repentirent d'avoir méprisé le don de leur père.

V

AMIENS.

CANEVAS.—La ville d'Amiens est composée de deux parties : ville basse et ville haute. Cette dernière est récente et bien percée... Ancienne capitale de la Picardie, Amiens était jadis place forte.—Parlez de sa cathédrale, chef-d'œuvre ; de la flèche, haute de 80 mètres. Hôtel-de-Ville, musée, etc... Ville estimée des commerçants et des gourmands. Patrie de Pierre l'Ermite, de Voiture, de Ducange, de Gresset et de l'astronome Delambre.—Singulier stratagème au moyen duquel les Espagnols s'emparèrent de cette ville, sous le règne de Henri IV... Les Français la reprirent bientôt.

TROISIÈME LEÇON.

I

FINESSE, RUSE.

La *finesse* est une façon d'agir adroite et secrète en même temps, c'est une légère dissimulation qui n'a rien de contraire à la loyauté. La *ruse*, au contraire, est une voie déguisée pour arriver à ses fins, c'est en un mot une fourberie qu'un homme d'honneur ne doit jamais se permettre. L'honnête homme peut être *fin*, mais jamais *rusé*.

La *ruse* est le propre de l'*espion* et est l'indice d'un cœur déjà corrompu. La *finesse* vient d'un esprit doué d'une grande pénétration.

APPLICATION.—Richelieu était un... politique.—Les méchants emploient la... pour parvenir à leurs fins.—Contentons-nous d'être..., ne soyons jamais... —La... est l'arme des lâches.—La... est le plus grand art d'un politique distingué.—La... est bien près de la fourberie.

INHUMER, ENTERRER.

Inhumér signifie enterrer avec des cérémonies religieuses, avec les honneurs funèbres. *Enterrer* signifie simplement cacher dans la terre. On enterre en tous lieux ; on inhume seulement dans les lieux consacrés à cet usage pieux. *Inhumér* conserve toujours sa signification propre. *Enterrer* a plusieurs significations figurées.

APPLICATION.—L'avare... ses trésors.—On a... ce matin un de mes amis.—Le riche est... avec pompe.—On dit d'un homme qui ne vit pas dans le monde et n'a de relations avec personne : "Il s'... tout vivant."

II

Pourquoi le lait sur le feu se *sauve-t-il si vite*, comme on dit, lorsqu'on ne le surveille pas ?

Pourquoi, lorsque les hirondelles volent très-bas, dit-on que c'est signe de pluie ?

Pourquoi est-on plus gai par une belle matinée ou une belle gelée que par un temps sombre et pluvieux ?

III

Réflexions critiques sur la lettre suivante, et, s'il y a lieu faire une lettre plus convenable.

Chère maman,

Déjà l'Aquilon, soufflant de tous côtés, fait tomber les feuilles jaunies des arbres et ramène le froid sur la terre ; déjà le soleil, avare de ses rayons, ne jette plus sur la nature que des regards mourants, signes précurseurs de l'hiver. Je commence aussi moi-même à sentir les atteintes de cette rude saison. Ainsi, chère maman, envoie-moi vite mon tricet et mon cache-nez,

Ton fils dévoué.

IV

Donnez votre appréciation sur les deux morceaux suivants, et dites celui que vous préférez.

1. Qui ne croirait que ceux que Dieu a éclairés par de si pures lumières, à qui il a découvert la double éternité de bonheur et de misère qui les attend, qui, ayant l'esprit rempli de ces grands et effrayants objets, ont préféré Dieu à toutes choses ; qui ne croirait, dis-je, qu'ils sont incapables d'être touchés des bagatelles de ce monde ?

2. S'il y a une occasion au monde où l'âme, pleine d'elle-même, soit en danger d'oublier Dieu, c'est dans ces postes éclatants où un homme par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par le nombre de ses soldats, devient comme le dieu des autres hommes et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'admiration, d'amour et de frayeur.

V

Qu'est-ce que le goût en littérature ? (Réponse développée en douze ou quinze lignes.)

VI

LE PONT DU DIABLE.

SOMMAIRE.—La Reuss qui coule entre des rochers coupés à pic, interceptait toute communication entre les habitants d'Uri et les Grisons. Tous les ponts qu'on essayait d'y établir, étaient emportés par le courant.—Le bailli de Goschenen, voyant cela, s'écria qu'il n'y avait que le diable qui pût bâtir un pont assez solide. Il

avait à peine achevé que le diable entra dans la chambre où se trouvait le bailli ; il offrit à celui-ci de lui bâtir à l'instant un pont qui durerait deux cents ans, pourvu qu'on lui abandonnât l'âme du premier individu qui passerait sur le pont. Le bailli y consent ; on signe de part et d'autre un acte en bonne forme. — Le lendemain le pont est bâti. — Le bailli vient le voir. — Le diable demande son salaire. — Alors notre homme ouvre un sac qu'il tenait ; un chien traînant une poêle à sa queue s'en échappe et se sauve sur le pont. — Le diable furieux allait anéantir son œuvre lorsqu'il aperçut le clergé de Goschenen qui venait à lui avec de l'eau bénite. — Il se sauve. — Le pont est béni.

REMARQUE.—On s'étendra un peu sur le dialogue qui s'établit entre le bailli et maître Satan.

VII

HISTOIRE DE LA CHEVALERIE.

SOMMAIRE.—Origine de la chevalerie.—Son but.—Cérémonies.—Punitions du chevalier félon.—Armes défensives et armes offensives.—Avantages et résultats de la chevalerie.—Décadence et extinction.

VIII

VOYAGE A JÉRUSALEM.

(Église du Saint-Sépulcre et vallée de Josaphat.)

CANEVAS.—L'Église du Saint-Sépulcre est bâtie sur le terrain où Jésus-Christ fut enseveli.—Elle a la forme d'une croix et est composée de plusieurs églises. Les prêtres chrétiens des différentes sectes y habitent... On entend à la fois l'orgue du religieux latin, les symboles du prêtre abyssin, la voix du caloyer grec, etc.

Vous sortîtes du Saint-Sépulcre pour suivre la *Voie douloureuse*, c'est-à-dire le chemin que parcourut le Sauveur en se rendant de la maison de Pilate au Calvaire... On voit encore la fenêtre d'où Pilate s'écria : *Ecce Homo*.

Une mosquée et un hôpital turcs sont à la place du Saint-Cénacle... Le Saint-Cénacle, premier temple chrétien.

La vallée de Josaphat est un cimetière.—Réflexions... On voit dans ce champ de destruction les tombeaux de Zacharie, de Josaphat et d'Absalon... Silence et désolation de ces lieux : on semble entendre la trompette du jugement dernier.

CHAPITRE X.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, n^{os} 11, 12, 92, 97.)

I

LETTRE.

Un jeune écolier fait des reproches à son frère, étudiant le droit à Paris.

Maman avait l'intention de t'écrire aujourd'hui, il lui est survenu des visites et des occupations, et, comme c'est jeudi, elle m'a chargé de prendre sa place ; je ne le fais pas trop volontiers, car il est bon de savoir que je te boude.

Comment, voilà trois lettres que tu écris, et pas un mot pour moi ! C'est un malheur vraiment d'être né cadet et de végéter en troisième, quand monsieur votre aîné fait son droit. Plaisanterie à part, l'air de Paris donne bien de la fierté, puisque tu dédaignes déjà de te souvenir de moi.

Je t'embrassai bien tendrement à ton départ, et je n'avais pas autant pleuré pour le plus gros pensum que j'aie eu de ma vie, tu paraissais en faire autant, et tu me disais si bien : " Adieu, mon cher Gustave, mon petit Gustave ne m'oublie pas, écris-moi souvent, je t'enverrai aussi de mes lettres, nous nous dirons les plus jolies choses du monde." Et puis, fouette cocher, voilà la diligence en route, les promesses à vau-l'eau, et le petit Gustave dans les oubliettes. M. Jules est dans la capitale, et il n'a que faire de la province ; M. Jules fait son droit, et il ne peut raisonnablement s'abaisser jusqu'à un pauvre petit troisième ; cependant, mon cher frère, on a souvent besoin d'un plus petit que soi, et Alexandre le Grand, qui me donne presque autant de tablature qu'il en donna jadis à Darius, l'a éprouvé lui-même. Il n'avait pas fait son droit, mais il était, comme tu sais, passablement fier, puisque, ayant à peine mon âge, il répondit à ceux qui l'engageaient à prendre part aux jeux olympiques : " J'y consentirai lorsque vous me donnerez des rois pour concurrents ; " et, dans la suite, il poussa l'orgueil jusqu'à vouloir se faire adorer comme une divinité.

" Et cependant il tomba malade ; la faculté l'abandonna.

Le demi-dieu allait mourir ; heureusement pour lui le médecin Philippe vint à son secours ; Alexandre prit la médecine que lui avait préparée le docteur, et ce grand conquérant, la terreur du monde, dut la vie et la santé à un modeste habitant de l'Acarnanie."

Tu vois, ce n'est pas peine perdue de me faire expliquer les auteurs. Profite comme moi des leçons de justice qu'on te donne, en rendant à chacun ce qui lui est dû, et en me restituant la part de tendresse que la capitale m'a dérobée.

Si je reçois une longue lettre de toi, la paix est faite ; mais si tu t'obstines dans ton silence, écoute la menace de ton cadet : Un jour viendra peut-être qu'il fera aussi son droit, alors six lettres arriveront sans qu'il soit question de Jules, et il se gardera bien de t'envoyer, comme il le fait encore aujourd'hui, malgré ton oubli coupable, mille tendres baisers, signant sans la moindre rancune :

Ton cher petit GUSTAVE.

Conversation littéraire.

1. Quel est l'auteur de cette lettre ? A qui écrit-il ?
2. Dites le nom de cet écolier ; dites aussi celui de son frère ?
3. Qu'est-ce qu'un étudiant en droit ?
4. Pourquoi est-ce Gustave et non sa mère qui écrit à Jules ?
5. Est-ce avec beaucoup d'empressement que Gustave s'est décidé à écrire à son frère ? et pourquoi ?
6. Pourquoi est-il fâché contre Jules ?
7. Qu'avait fait Gustave lors du départ de son frère pour Paris ?
8. Quelle promesse Jules lui avait-il faite avant de partir pour Paris ?
9. Cette promesse, Jules l'avait-il tenue ?
10. A quel sentiment Gustave attribue-t-il l'oubli de Jules ?
11. Quelle est l'origine de ce vers : " On a souvent besoin d'un plus petit que soi ? "
12. Quel trait historique lui rappelle-t-il pour lui prouver qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi ?
13. Avant de terminer sa lettre, à quoi engage-t-il son frère ?

14. De quoi le menace-t-il s'il persiste dans son silence ?
15. Malgré les torts de Jules, Gustave lui conserve-t-il rancune ?
16. Cette lettre était-elle écrite d'un ton grave et méprisant ?
17. Que signifie cette expression : les promesses *à vau-l'eau* ?
18. Les citations et les allusions historiques sont-elles déplacées dans une lettre ?
19. Les souvenirs historiques rappelés ici déparent-ils cette lettre ? Oui ou non... Pourquoi ?
20. Le texte est-il en style périodique ou en style coupé ?
21. Pourquoi ?
22. Citez une antithèse dans les sept ou huit premières lignes du troisième alinéa ?
23. Dans quelles parties du texte l'auteur emploie-t-il l'ironie ?
24. Qu'avez-vous à dire sur la façon dont finit cette lettre ?

II

Résumez cette lettre jusqu'à : On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

III

La meilleure école est celle du malheur, parce que :
On ne doit point traiter les animaux avec cruauté, parce que :

DEUXIÈME LEÇON.

I

INCLINATION, PENCHANT.

L'*inclination* dit quelque chose de moins fort que le *penchant*. La première nous porte vers un objet, et l'autre nous y entraîne. On a de l'*inclination* pour les objets honnêtes, pour les arts, les sciences, etc. L'objet du *penchant* est ordinairement sensuel, et quelquefois même honneux : on a du *penchant* à la débauche, à l'ivrognerie, au jeu.

APPLICATION.—Cet homme a d... à l'ivrognerie. Turenne manifesta dès son enfance son... pour la carrière des armes. Pour le choix d'une condition, c'est son... qu'il faut consulter. Les parents doivent s'appliquer à réprimer les mauvais... qui se manifestent chez leurs enfants. Dans sa jeunesse, cet homme a eu beaucoup d... pour la peinture ; mais il s'est laissé entraîner par ses mauvais... et, au lieu d'un artiste, il est devenu un misérable chevalier d'industrie.

ILLUSION, CHIMÈRE.

Une *chimère* est ce qui n'existe point, ce qui ne peut exister. Une *illusion* est la manière fausse dont nous voyons une chose qui existe ou qui peut exister. Une chose fausse est une chimère ; une chose mal vue fait *illusion*.

APPLICATION.—Le bonheur, ici-bas, n'est qu'une... La jeunesse se repaît facilement d'... On s'abandonne à une..., lorsqu'on juge du bonheur de quelqu'un d'après le luxe, le faste dont il s'environne. Le cerveau d'un fou est peuplé de... L'homme dont la conscience est troublée s'abandonne sans cesse à des craintes... Les plaisirs du monde sont...

II

Six pensées sur ce mot : avare.

III

Quelle construction préférez-vous, celle du n° 1 ou celle du n° 2 ? Observations critiques sur la phrase rejetée.

1. Ce monsieur R..., qui fut le fondateur et resta l'ami de cette maison, habitait X... Il venait souvent visiter ses chers enfants et amis. Un jour, retenu par une indisposition grave, il s'excusa de ne pouvoir assister à notre distribution de prix. Hélas ! quelques jours après, la mort le ravissait à l'estime et à l'affection de tous.

2. Ce monsieur R..., qui fut le fondateur et qui resta l'ami de cette maison, habitait X..., d'où il venait aussi souvent qu'il le pouvait visiter sa maison qu'il aimait tant, et s'excusait, un jour de distribution de prix, de ne pouvoir y venir, empêché qu'il était par une indisposition grave, qui malheureusement l'a ravi à l'estime et à l'affection de ceux qui l'ont connu.

IV

Nous devons réprimer les mouvements de la colère, parce que : (*Donner sept ou huit raisons.*)

TROISIÈME LEÇON.

I

Pourquoi les horloges retardent-elles par la grande chaleur ?

Pourquoi est-il dangereux de laisser sécher sur soi ses vêtements mouillés ?

Pourquoi notre santé est-elle compromise quand la température de notre corps s'abaisse au-dessous du degré normal ?

II

1. La châtaigne est un excellent fruit, mais elle est entourée d'épines ; il faut se blesser les doigts pour la cueillir.

De quoi la châtaigne est-elle l'emblème ?

2. Une personne vient vous dire : "Le clocher de l'église s'est écroulé." Devez-vous croire cette nouvelle ? Sur quels motifs appuierez-vous votre créance ? Quels motifs vous empêcheraient d'y croire ?

III

Développer en quatre ou cinq lignes cette pensée : Le rossignol commence son chant matinal.

Développer cette pensée en trois ou quatre lignes : C'est de Dieu que les rois doivent attendre la victoire.

IV

RÉPONSE A UN BILLET D'INVITATION.

CANEVAS.—P.-L. Courier dit à Madame X..., qu'il ne dînera pas avec elle, parce qu'il s'est enterré pour traduire un livre grec, belle entreprise qui ne sera terminée que dans huit ou dix jours.—Il a fait pis à Madame Clavier ; il a promis et manqué de parole. Il dit qu'il pense à elle, et qu'il ressuscitera avant le jour du jugement, et s'empressera d'aller lui présenter son respect.

V

LETTRE DE ROME.

CANEVAS.—Vous avez vu aujourd'hui l'église de Saint-Pierre et la place de ce nom, une des plus belles places de l'Europe. Vaste enceinte, colonne soutenant 400 statues, eaux jaillissantes, obélisque, etc. Cette église a la forme d'une croix latine... Les pontifes se sont plu à l'embellir... Le sentiment et le regard n'y trouvent pas de défauts : tout y respire la majesté divine... Cet édifice, chef-d'œuvre de l'art, est dû en partie à Michel-Ange...—Dites que vous voudriez voir un jour un nouveau Bossuet faisant entendre dans ce temple sa voix puissante, sur un auditoire composé uniquement de rois.

QUATRIÈME LEÇON.

I

Transcrire les phrases suivantes, et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse ou au bon goût.

Parmi les oiseaux dont le chant a de la grâce, le rossignol est le seul qui fasse entendre sa belle et sublime voix *ou* est le seul dont la voix se fasse entendre et le jour et la nuit. Quand toute la terre est pleine de ténèbres et qu'on n'entend rien dans la nature *ou* quand la terre est enveloppée de ténèbres et profondément silencieuse, Dieu, du sein de la voûte étoilée, dit au rossignol par une touche secrète : "Eveille-toi et entonne un hymne à mon honneur et à ma gloire *ou* éveille-toi et chante un hymne à ma gloire." Et l'oiseau docile, ôtant sa tête de dessous son aile et la secouant pour chasser le sommeil *ou* pour faire partir le sommeil, recommence la nuit ses harmonies du jour *ou* recommence la nuit les splendides harmonies qu'il avait exécutées pendant le jour. En ce moment, n'est-ce pas à Dieu seul qu'il les consacre puisque l'homme est endormi *ou* vu que l'homme dort ?

II

Signalez les deux expressions defectueuses qui se trouvent dans ce fragment.

Tout à coup, au sein même de la patrie, un cri prodigieux s'élève ; le descendant de Cyrus et de César, le maître

du monde, avait fui devant ses ennemis ; les aigles de l'Empire, ramenées à plein vol des bords sanglants du Dniéper et de la Vistule, se repliaient sur la terre natale pour la défendre, et s'étonnaient de ne plus ramasser dans leurs serres puissantes que des victoires blessées à mort. Dieu, mais Dieu seul, avait vaincu la France, commandée jusqu'à la fin par le génie, et triomphante au quart d'heure même qui signalait sa chute.

(LACORDAIRE.)

III

Faire l'analyse critique des deux lettres ci-dessous.

Un ami à son ami.

Mon cher ami,

1. J'ai besoin d'un manteau. Je ne trouve point ici d'étoffe qui me convienne. Vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez avoir la bonté de m'en acheter chez votre marchand.

Il est honnête homme et je sais que vous vous connaissez en acquisitions. Je vous remettrai l'argent à la prochaine occasion. Ce ne sera pas le premier service que vous m'aurez rendu, ni votre seul titre à ma reconnaissance et à mon amitié.

Un protégé à son bienfaiteur.

Monsieur,

2. Je ne sais vraiment dans quelle encre tremper ma plume, ni quel génie invoquer pour faire dire au papier tout ce qu'il y a de sublime dans ma reconnaissance.

Ce ne sont pas seulement, Monsieur, des services que vous me rendez ; ce sont encore des cadeaux que vous m'envoyez ; votre petit chien est charmant, seulement il aboie trop souvent ; il ne s'accorde pas non plus avec mon chat. Mais cela n'empêche pas, Monsieur, que je ne sois et pour la vie, votre très-reconnaissant serviteur.

IV

LETTRE DE M. F. A UN DE SES NEVEUX.

CANEVAS.—Il lui parle de son caractère raide et altier... Il lui dit que la modestie, vu ses petits talents, lui siérait mieux qu'un orgueil ridicule. Il l'exhorte à se montrer docile et prévenant à l'égard de son patron. Il s'est plaint à ses parents afin de rendre la réprimande plus efficace ; il cherche, avant tout, à lui être utile.

V

LETTRE DE M. F. A SON AMI G.

CANEVAS.—Il lui dit qu'il arrive à B., mais qu'il vient de bien loin... Il a failli être enlevé par une terrible maladie, il doit surtout sa guérison à l'habileté de son médecin et au dévouement de ses parents... Dieu a voulu lui donner par cette cruelle épreuve, une leçon dont il profitera... Il lui souhaite, en véritable ami, une toute petite maladie...

M. F. ajoute qu'il ira bientôt le voir et qu'il sera effrayé de sa maigreur ; il termine en disant que l'heure du courrier arrive et que cette heure, comme celle de la mort, ne saurait être retardée.

VI

LES TERREURS IMAGINAIRES, OU UNE NUIT D'ALARMES.

SOMMAIRE.—Un jour Courier voyageait en Calabre, accompagné d'un jeune homme. Montagnes, précipices, enfin la nuit arrive... Ils vont prendre un peu de nourriture et passer la nuit dans une famille de bûcherons... Aspect de la maison : fusils, sabres, coutelas... Imprudence du jeune homme qui rit et cause avec eux, dit d'où ils viennent, où ils vont et demande sa propre valise pour traversin... Le souper fini, on les fait coucher dans la chambre haute où ils avaient mangé, espèce de nid où l'on montait par une échelle. Courier veilla toute la nuit, près d'un bon feu, son camarade se coucha. Un peu avant le jour, Courier entend ces mots : "Eh bien ! voyons, faut-il *les tuer tous les deux* ? La femme répond : *Oui*." Puis Courier n'entend plus rien... Peignez sa frayeur... Au bout d'un quart d'heure, le père arrive une lampe à la main et de l'autre un de ses grands couteaux, sa femme le suit et dit : *doucement, doucement*. Puis, arrivé à la hauteur du lit du jeune homme, le charbonnier prend son couteau et de l'autre un jambon qui pendait au plancher et se retire. Dès que le jour parut, on les éveilla à grand bruit, on leur servit deux chapons, dont il fallait, leur dit l'hôtesse, emporter l'un et manger l'autre.

VII

EXCURSION EN SUISSE ET EN SAVOIE.

CANEVAS.—Vous partez de Martigny pour aller au *col du Bonhomme*. Air serein, vous montez joyeux et sans crainte malgré quelques traînées de vapeurs dans le haut des airs... Rencontre de deux crétins, conduisant une vache, ou plutôt conduits par une vache. Ils ont une allure étrange. La bête est accorte et bien prise. Plus loin, vous déjeunez dans une auberge, près d'une cascade à côté d'une scierie qui manquait à cette route longue, monotone, fatigante. Enfin la soupe arrive au milieu d'un grand vacarme de radicaux barbus, velus, etc. Il semble que plus les mœurs sont efféminées, plus on rencontre de moustaches scythes et tartares, etc.

Vous partez en longeant un ruisseau tari qui vous donne soif ; vous découvrez une cabane, où vous trouvez du cidre, du lait et même du

pain, mais inattaquable, vrai mortier plus dur que la pierre. Arrivés au prieuré, le pays est animé : touristes arrivants ou arrivés, mulets, chèvres, etc. On quitte ce vallon, pour suivre un petit sentier ombré et fleuri, ce qui n'empêche pas qu'on en sorte suant, ruisselant, vrai chemin des *Rhumatismeux*.

A Nant-Bourant, vous entrez dans une auberge où, vieux, vieilles, marmots, etc., s'empressent de vous servir. La salle à manger : images, crucifix, grande page de l'*Eternité* qu'on trouve dans tous les cabarets de la Savoie. Enfin le souper est exquis. Avant de vous engager dans le creux qui conduit au *col du Bonhomme*, vous voyez et admirez, en vous retournant, les contre-forts du Mont-Blanc. A mesure que vous cheminez, vous ne voyez plus que des sommités chenues. Vous voyez, à votre gauche, planer deux aigles tournoyant autour de leur aire. Pourquoi cet oiseau libre et indépendant, et au-dessus des atteintes, est-il l'emblème de l'impériale majesté, sans cesse garrottée d'ennuis et d'inquiétudes. Ainsi vous franchissez le pâturage et le col tout entier... Vue magnifique et célèbre.

CHAPITRE XI.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, nos 39, 98.)

I

LE LABOUREUR DE CASTILLE

Le plus aimé des rois est toujours le plus fort.

En vain la fortune l'accable ;

En vain mille ennemis ligüés avec le sort,

Semblent lui présager sa perte inévitable ;

L'amour de ses sujets, colonne inébranlable,

Rend inutile leur effort.

Le petit-fils d'un roi, grand par son malheur même,

Philippe, sans argent, sans troupes, sans crédit,

Chassé par l'Anglais de Madrid,

Croyait perdu son diadème.

Il fuyait presque seul, déplorant son malheur.

Tout à coup, à ses yeux, s'offre un vieux laboureur,

Homme franc, simple et droit, aimant plus que sa vie

Ses enfants et son roi, sa femme et sa patrie,

Parlant peu de vertu, la pratiquant beaucoup,

Riche et pourtant aimé, cité dans les Castilles

Comme l'exemple des familles.

Son habit, filé par ses filles,

Etait ceint d'une peau de loup.

Sous un large chapeau, sa tête bien à l'aise,
Faisait voir des yeux vifs et des traits basanés,

Et ses moustaches, de son nez

Descendaient jusque sur sa fraise.

Douze fils le suivaient, tous grands, beaux, vigoureux ;

Un mulet chargé d'or était au milieu d'eux.

Cet homme, dans cet équipage,

Devant le roi s'arrête, et lui dit : " Où vas-tu ?

Un revers t'a-t-il abattu ?

Vainement l'archiduc a sur toi l'avantage,

C'est toi qui règnera, car c'est toi qu'on chérit.

Qu'importe qu'on t'ait pris Madrid ?

Notre amour t'est resté, nos corps sont tes murailles ;

Nous périrons pour toi dans les champs de l'honneur.

Le hasard gagne les batailles ;

Mais il faut la vertu pour gagner notre cœur.

Tu l'as, tu règneras. Notre argent, notre vie,

Tout est à toi, prends tout. Grâce à quarante ans

De travail et d'économie,

Je peux t'offrir cet or. Voici mes douze enfants,

Voilà douze soldats ; malgré mes cheveux blancs,

Je ferai le treizième, et, la guerre finie,

Lorsque tes généraux, tes officiers, tes grands,

Viendront te demander, pour prix de leur service,

Des biens, des honneurs, des rubans,

Nous ne demanderons que repos et justice ;

C'est tout ce qu'il nous faut. Nous autres, pauvres gens,

Nous fournissons au roi du sang et des richesses ;

Mais loin de briguer ses largesses,

Moins il donne, et plus nous l'aimons.

Quand tu seras heureux, nous fuirons ta présence,

Nous te bénirons en silence.

On t'a vaincu, nous te cherchons."

Il dit, tombe à genoux. D'une main paternelle,

Philippe le relève en poussant des sanglots ;

Il presse dans ses bras ce sujet si fidèle,

Veut parler, et les pleurs interrompent ses mots.

Bientôt, selon la prophétie

Du bon vieillard, Philippe fut vainqueur.

Et sur le trône d'Ibérie,

N'oublia point le laboureur.

(FLORIAN.)

Conversation littéraire.

1. Quel est le but de cette fable ?
2. Qu'était Philippe ?
3. Quel malheur venait de lui arriver ?
4. Pourquoi était-ce un malheur pour Philippe d'avoir été chassé de Madrid ?
5. Qui rencontra-t-il dans sa fuite ?
6. Qu'est-il dit de ce dernier ?
7. Quelle description fait-on de ses vêtements ?
8. Qu'était-ce que cette *fraise* dont il est parlé dans le texte ?
9. De qui ce laboureur était-il accompagné ?
10. Qu'y avait-il au milieu d'eux ?
11. Récitez les paroles que le vieillard adresse au roi.
12. Quel effet produit ce discours sur le roi ?
13. La prophétie du vieillard s'accomplit-elle ?
14. Le roi conserva-t-il de la reconnaissance envers ce fidèle sujet ?
15. Quel pays désignait-on autrefois sous le nom d'I-bérie ?
16. Citez toutes les antithèses que vous trouverez dans le texte.
17. Comment a été rendue la pensée suivante du vieux laboureur : *Nous mourrons en combattant pour toi.*
18. Quel est, dans le vers suivant, le sens du premier hémistiche ?
19. Cette fable n'est-elle pas, en quelque sorte, l'imitation d'une certaine fable de La Fontaine ?
20. Quelles sont les qualités générales de style dominantes dans ces deux fables ?

II

Traduire en prose jusqu'à ce vers : Comme l'exemple des familles.

III

Nous devons avoir de l'ordre, parce que : (*Donner cinq raisons.*)

IV

Lire attentivement la lettre suivante, et, se mettant à la place du père, faire à cet enfant une réponse critique de sa lettre.

Mon bien cher père,

Je vous écris au sujet de François et de Joseph Rivière, dont vous me demandez des nouvelles. François, l'autre jour, est parti pour la Martinique, en Océanie, avec son oncle, négociant. Ils ont dû s'embarquer à Toulon le 28 de ce mois. Joseph n'ira pas, j'en suis sûr, rejoindre son frère ; il n'a ni assez de courage, ni assez d'esprit : l'esprit surtout fait défaut ; aussi est-il la risée de tous ses camarades, et la bête noire de la pension. Depuis ma dernière lettre, je n'ai rien de plus intéressant à t'annoncer ; ma santé se maintient, et je me plais à croire que tous à la maison vous vous portez également bien.

Le bonjour, s'il vous plaît, à mes camarades et voisins, ainsi qu'à ma mère et à mes sœurs.

Je t'embrasse bien tendrement.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Clore. Constant. Construire. Consentement. Contigu. Continuer. Cabale. Cacher. Calamité. Caresser. Carnassier. Casser. Caustique. Certain. Bout. Bref. Chanceler. Charge. Châtier. Choisir. Choquer. Circonspection.

II

CURE, GUÉRISON.

On fait une *cure* ; on procure ou on opère une guérison.

Il semble que la cure n'ait pour objet que les maux opiniâtres ; au lieu que la guérison regarde aussi les maladies légères et de peu de durée.

APPLICATION.—La... d'un phthisique est regardée comme une chose impossible. Ce médecin a opéré la... de plusieurs maladies, dont d'autres médecins n'avaient pu faire la... Aujourd'hui on opère très-facilement la... de la gale.

DEVANCER, PRÉCÉDER.

Devancer, exprime une idée de rivalité ; *précéder*, une idée de situation. Nous devançons une personne avec la-

quelle nous sommes en rivalité de capacité, etc. Nous *précédons* ceux qui marchent après nous.

APPLICATION.—Napoléon I^{er} a... Napoléon III sur le trône : il a... Charlemagne par son génie guerrier. Dans un orage, l'éclair... toujours le bruit du tonnerre. Les peintres anciens ont... les modernes. Tibère a... Néron à l'empire, mais Néron a... Tibère en cruauté.

HAMEAU, VILLAGE, BOURG.

Quelques maisons bâties à peu de distance les unes des autres constituent un *hameau*. Lorsqu'au milieu de ce groupe de maisons se trouvent une église et une mairie : c'est alors un *village* ; un *village* est souvent composé de plusieurs *hameaux*. Un *bourg* est un *village* considérable dont les maisons sont toutes rapprochées les unes des autres, de manière à former une ou des rues ; dans les *bourgs*, il se tient toujours un marché réglé.

APPLICATION.—Nous avons rencontré sur notre route des... qui égalaient certaines villes. C'est un spectacle édifiant que de voir chaque dimanche, ces pieux villageois partir de leur..., souvent situé à plusieurs kilomètres du... pour aller entendre la messe. Quel plaisir on éprouve, après vingt ans d'absence, à revoir le... qui nous a vus naître ! Nous avons reçu l'hospitalité dans un misérable... composé de trois ou quatre chaumières.

III

Développer en neuf ou dix lignes la pensée suivante : L'eau qui tombe goutte à goutte finit par creuser la pierre.

Développer la pensée suivante en cinq ou six lignes : L'établissement du christianisme est l'événement le plus digne d'admiration.

IV

Lire attentivement la lettre suivante, et, se mettant à la place de l'oncle, faire une réponse sévère, tout en redressant les erreurs et les bêtises du neveu.

Mon bien cher oncle,

Si, depuis mon retour à la pension, j'ai différé jusqu'à ce jour de vous écrire, attribuez ce long silence à mes sérieuses occupations. Je suis plongé surtout dans l'histoire et dans la géographie jusqu'aux deux oreilles. Vous n'aurez pas, j'en suis sûr, aux vacances prochaines, de reproches à me faire sur mon ignorance.

Maintenant je connais à fond les règnes de Clovis, de Charlemagne, de Charles V, sous qui ont été inventées les cartes à jouer ainsi que l'imprimerie. Je connais les décisives batailles de Tolbiac, sous Clovis ; de Tours, sous Charles-Martel, et de Bouvines, où le canon fit des prodiges. Je me familiarise aussi avec les noms des inventeurs célèbres et des bienfaiteurs de l'humanité, comme le nom de Toricelli, inventeur des aérostats, et celui de saint Vincent de Paul, fondateur de l'institution des sourds-muets.

Je me borne là, car je vous ennuierais, sans doute, si je faisais défiler devant vous toutes les connaissances que j'ai acquises depuis ma rentrée à la pension.

J'attends les 50 francs que vous m'avez promis.

Veuillez agréer, mon cher oncle, l'assurance de ma considération.

TROISIÈME LEÇON.

I

Pourquoi le vent du nord est-il froid, et quelquefois plus vieux ?

Pourquoi peut-on prévoir le mauvais temps lorsqu'on entend les cloches à une grande distance ?

II

(Voir aux préceptes, nos 102, 103, 105, 107 et 108.)

Exclamation, gradation, interrogation, apposition (1). *Distinguer ces quatre espèces de figures dans le devoir suivant.*

1. Une ombre, un souffle, un rien, tout lui donnait la fièvre.

2. La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?

3. O mânes d'un époux ! O Troyens ! O mon père !

O mon fils ! que tes jours coûtent cher à ta mère ?

4. César, le conquérant des Gaules, fut moins grand que Charlemagne.

(1) On appelle *apposition* un qualificatif composé d'un nom et de son complément, ou d'un nom et d'un adjectif, et qui n'est pas lié par un verbe au nom auquel il se rapporte.

5. Vous voulez qu'un roi meure, et pour son châtiment,
 Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un mo-
 [ment.

6. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout
 à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nou-
 velle : Madame se meurt ! Madame est morte !

7. Son roi même l'honore de ses regrets et de ses larmes ;
*grande et précieuse marque de tendresse et d'estime pour
 un sujet.*

8. C'est un crime de mettre aux fers un citoyen romain ;
 c'est un attentat de le battre de verges ; c'est presque un
 parricide de le faire mourir... Que sera-ce de l'attacher à
 une croix ?

9. C'est dans un faible objet, *imperceptible ouvrage.*
 Que l'art de l'ouvrier éclate davantage.

III

Huit pensées sur ce mot : vanité.

IV

L'ENFANT SOUS LA GARDE DE L'ÉDUCATION RELIGIEUSE.

SOMMAIRE.—L'enfant est naturellement léger, volage, etc. ; c'est à
 l'éducation de fixer son inconstance. J'ai assisté à ce triomphe,
 dit l'auteur, et j'en ai joui... J'ai vu des enfants sages, laborieux,
 simples, aimables et possédant tous les charmes de l'innocence...
 Cet âge est admirable lorsqu'il suit une direction religieuse : c'est
 l'âge des amitiés fidèles et des grands dévouements.

V

SULLY.

SOMMAIRE.—Titres et premiers soins de Sully.—Son opinion sur
 l'agriculture et sur l'industrie.—Impulsion que reçut le commerce.
 —Talents et vertus de Sully.

IV

NOS PÈRES.

CANEVAS.—L'auteur, fils et arrière petit-fils de paysans, parle,
 d'après le souvenir de sa mère, de sa maison, de son village, des ha-
 bitants... Il décrit le costume de son grand-père allant le dimanche
 à la messe ; culotte courte, bas blancs, chapeau tricorne, etc. ; puis
 il le fait voir la semaine dans son atelier de charron, travaillant pour
 nourrir six enfants de bon appétit ; enfin, après une vie de fatigue,
 le paysan de cette époque s'en allait dormir le bon sommeil, laissant
 une mémoire bénie. Ce paysan, d'après l'auteur, n'a pas disparu ;
 il produit de sa sève généreuse des soldats, des prêtres, etc. (*Em-
 ployer le style coupé.*)

CHAPITRE XII.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, n° 29 et suivants.)

I

L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE.

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère,
Pour le mal que l'on souffre, est un soulagement.
Confucius l'a dit, suivons tous sa doctrine.
Pour le persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant :
Dans une ville de l'Asie,
Il existait deux malheureux :
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au Ciel de terminer leur vie ;
Mais leurs cris étaient superflus :
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint ; il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour, il arriva
Que l'aveugle, à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva.
Il entendit ses cris ; son âme en fut émue :
Il n'est tel que les malheureux
Pour se plaindre les uns aux autres.
—J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres ;
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
—Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas ;
Vous-même, vous n'y voyez pas :
A quoi nous servirait d'unir notre misère ?

—A quoi ? répond l'aveugle. Ecoutez : à nous deux,
Nous possédons le bien à chacun nécessaire ;

J'ai des jambes, et vous des yeux,

Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide :

Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés ;

Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.

Ainsi, sans que jamais notre amitié décide

Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,

Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

(FLORIAN.)

Conversation littéraire.

1. Quelle est la moralité de cette fable ?
2. De qui est cette maxime ?
3. Donnez-nous quelques détails sur cet homme.
4. Quels sont les personnages de cette fable ?
5. Ces deux hommes étaient-ils bien malheureux ?
6. Qu'arriva-t-il un jour ?
7. Quelle fut son impression en entendant les cris du malheureux perclus ?
8. Quelle proposition fit-il au paralytique ?
9. Le paralytique comprit-il tout de suite quel était le dessein de l'aveugle ?
10. Quel était ce dessein ?
11. N'y a-t-il pas dans la première partie de cette fable un vers qui donne à entendre que *plaindre un malheureux*, c'est un peu le soulager ?
12. Divisez cette fable en trois parties, et dites ce qu'exprime chacune d'elles.
13. Quel est le caractère particulier de cette fable ; est-ce le sentiment, la grâce ou l'énergie ?
14. Indiquez, sous ce rapport, les meilleurs vers de cette fable.
15. N'avez-vous rien de particulier à dire sur les quatre premiers vers renfermant la morale de cette fable ?
16. Entre le dixième et le quinzième vers, ne trouvez-vous pas un hémistiche inutile, c'est-à-dire exprimant une idée énoncée plus haut ?
17. Cet apologue renferme une haute moralité. Dites laquelle.
18. Formulez votre opinion sur l'ensemble de cette fable.

II

Traduire cette fable en prose.

III

TRAIT D'AMOUR MATERNEL ARRIVÉ DANS LES VOSGES.

CANEVAS.—La femme d'un pauvre bûcheron avait coutume d'aller chaque jour couper du bois dans les forêts qui couvrent le sommet des Vosges ; pendant le temps que durait son travail, elle laissait son enfant seul derrière les buissons... —Dites ses alarmes au sujet de son enfant chéri...—Elle achève précipitamment sa besogne et se dirige vers l'endroit où se trouve son fils... ; elle pense avec joie aux baisers qu'elle va lui prodiguer...—Peignez son effroi et ses craintes en apercevant tout à coup un loup ; l'animal cruel et affamé va dévorer le pauvre innocent... ; sans hésiter, la courageuse mère s'élance entre le loup et l'enfant... ; l'animal se jette sur elle... ; elle va périr... ; soudain se souvenant qu'un couteau est caché sous sa robe..., elle en frappe son ennemi...—Malgré les soins que lui prodiguent les bûcherons accourus à son secours, la pauvre mère est déjà glacée par la mort...—On s'avise de placer le visage de l'enfant contre celui de la mère...—Retour progressif à la vie... Ses transports de tendresse à la vue de son enfant.

IV

LA PAUVRETÉ.

CANEVAS.—Jésus-Christ est venu dans la pauvreté... La pauvreté est la source des vertus, le lien de la charité, le chemin du ciel... Elle préserve des amollissements, etc. ; elle est un bienfait de Dieu. N'ayant rien qui les attache à la terre, les pauvres ne redoutent pas la mort.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Achever les phrases suivantes :

1. Si votre ennemi a faim,... ; s'il a soif,...
2. Si les hommes étaient sobres,...
3. Où est Dieu, demandait-on à un jeune garçon ? Je vous répondrai, repartit l'enfant, si...
4. Quand la vérité lutte contre le mensonge, elle...
5. Pardonnez à vos ennemis, si...
6. Si vous courez après l'esprit,...
7. Enfants, disait Henri IV avant l'action d'une bataille, si vous perdez vos enseignes,...

8. Si tu veux qu'une chose soit secrète,...
9. Heureux l'homme des champs, s'il...
10. On ne devrait pas détruire les taupes,...
11. Les chameaux supportent longtemps la soif,...

II

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Courage. Colère. Commandement. Blâmer. Commerce. Commis. Conclusion. Conduire. Se confier. Confrère. Consentement. Continuer. Contrevenir. Convaincre. Convier. Corriger. Coutume. Craindre. Critique. Croître. De bon gré.

III

LE VIEUX COURTISAN PRIS AU PIÈGE.

SOMMAIRE.—Le roi, dit M^{me} de Sévigné, se mêle depuis peu de faire des vers. Il en montre un jour au duc de Grammont, sans lui dire quel en était l'auteur. Le duc avoue naïvement que c'est le plus sot madrigal qu'il ait jamais vu. C'est moi qui l'ai fait, dit le roi, mais je suis content de votre franchise. Le vieux courtisan fit des excuses. Les premiers sentiments sont les meilleurs, ajouta le roi, et il en rit beaucoup et toute la cour avec lui. C'est une bien cruelle épreuve pour un vieux courtisan.

IV

SAINT GEORGES ET LA VEUVE.

SOMMAIRE.—Saint Georges venait de délivrer la fille du roi de Cappadoce d'un horrible dragon qui voulait la dévorer, et courait le monde pour combattre et convertir les infidèles ; il s'égare dans un désert.—Mourant de faim et de soif, il aperçoit une cabane près de laquelle est assise une femme.—C'est une veuve, elle vient de perdre son unique enfant.—Il lui demande un peu de pain et d'eau que la veuve s'empresse de lui aller chercher.—Pendant son absence, saint Georges attache sa monture devant la cabane, à un vieux poteau, qui se change aussitôt en un bel arbre touffu, dont les rameaux ombragent la cabane et sur lequel mille oiseaux viennent chanter ; ce que voyant la veuve, elle prie le saint de ressusciter son enfant. Il opère ce miracle à la grande joie de la mère. Dire ses remerciements.

TROISIÈME LEÇON.

I

OBÉISSANCE, SOUMISSION.

L'*obéissance* est dans les actes ; la *soumission* est dans la

volonté. La première peut être simplement une chose de devoir et de principe : l'autre tient davantage au caractère. L'obéissance peut conserver une sorte de fierté, et n'exclut pas les remontrances.

La soumission, plus humble, ne se permet pas même les murmures. On obéit quelquefois par force ; pour se *soumettre*, il faut le vouloir.

APPLICATION.—Les enfants doivent être très-... à leurs parents. Charlemagne contraignit les Saxons à l'..., mais ceux-ci ne lui furent jamais...

OISIF, OISEUX.

L'ouvrier, lorsqu'il manque d'ouvrage, est *oisif*. Lorsque, par fainéantise, il ne veut pas travailler, il est *oiseux*. L'homme laborieux est quelquefois *oisif*. Le paresseux seul est *oiseux*.

APPLICATION.—Pendant l'hiver le commerce se ralentit ; beaucoup de travaux sont suspendus ; et par conséquent un grand nombre d'ouvriers restent... Les Napolitains sont réputés comme très-... A la campagne, les gens... sont fort mal vus. Mes nombreuses occupations me laissent rarement...

MÊLER, MÉLANGER.

Mêler, c'est mettre ensemble plusieurs choses au hasard, sans ordre, avec une sorte de confusion. *Mélanger*, c'est assembler, assortir avec art ou symétrie et dans le but d'obtenir de ce mélange un tout qui soit agréable à la vue ou au goût.

APPLICATION.—Ce peintre... habilement ses couleurs. Il faut se garder de... des fruits gâtés avec des fruits sains. L'homme sobre ne boit le vin que fortement... d'eau. Pour faire de la poudre, il faut... ensemble du soufre, du salpêtre et du charbon.

II

Cinq pensées sur ce mot : orgueil.

III

1. Dans un champ de blé les épis vides sont ceux qui lèvent le plus la tête. De qui sont-ils l'image ? Pourquoi ?

2. Que compare-t-on à la rose ?... Pourquoi ?

3. Le reptile parvient en rampant au haut d'un rocher élevé. A qui peut-on le comparer ?... Pourquoi ?

IV

UNE SCÈNE AU TEMPLE.

SOMMAIRE.—Commencez ainsi : “ Il était dix heures, l'enfant royal était couché et dormait profondément... — Dites comment la famille royale, enfermée dans la Tour du Temple, occupait ses soirées... Parlez de M^{me} Elisabeth, de Marie-Antoinette et de sa fille, Marie-Thérèse... Tout à coup un bruit de pas nombreux retentit dans l'escalier... , six municipaux entrent brusquement et ordonnent à la reine, de la part du Comité, de leur remettre son fils. — Dépeindre le saisissement, le chagrin et les prières de Marie-Antoinette : elle essaye d'attendrir ces barbares, toute la famille en pleurs s'unit à elle, mais inutilement... — Le prince, éveillé par ce bruit, voit ce dont il s'agit, il se jette dans les bras de sa mère et la prie de ne pas le quitter. — Les municipaux menacent d'appeler la garde si on ne leur remet l'enfant immédiatement. — La malheureuse mère est obligée de consentir, après plusieurs protestations auxquelles on répond brusquement ; — la toilette de l'enfant achevée, — la reine bénit son fils et lui donne plusieurs conseils. — Le prince ne veut pas se séparer de sa mère ; les cruels délégués se saisissent de l'enfant, l'entraînent violemment et referment la porte. — Peindre la douleur de la malheureuse reine et des princesses.

V

Nommez les provinces qui ont été réunies à la couronne sous Philippe de Valois, Henri IV et Louis XV, et racontez sommairement leur annexion.

VI

NIMES ET MONTPELLIER.

CANEVAS. — La ville de Nîmes est bien située, mais assez mal bâtie ; trois faubourgs cependant ont des rues larges... Beaux restes de la grandeur romaine : *Maison-Carrée, Arènes, Tour Magne*... Cathédrale où sont les tombeaux de Fléchier et du cardinal de Bernis. Les Phocéens sont, dit-on, les fondateurs de cette ville... Quelques empereurs romains se plurent à l'embellir.

Nîmes est la patrie de Jean Nicot, de Samuel Petit, de Séguier, de Guizot, de Reboul, etc.

Montpellier, belle ville située sur une colline, d'où l'on jouit d'une vue magnifique... Esplanade, aqueduc, promenade du Pérou, où se trouve un bassin dont l'eau vient par un aqueduc tomber en cascade sur des rochers artificiels... Au milieu du Pérou, statue de Louis XIV. — Jardin des plantes, célèbre école de médecine. — Patrie de Barthès, de Broussonnet, de Roucher, de Daru, etc.

VII

L'ESCLAVE FUGITIVE.

SOMMAIRE. — Une jeune esclave avait un fils qui devait être vendu à un nouveau maître. La nuit même où l'enfant devait lui être enlevé, la pauvre mère, pâle et frissonnante, prend son fils, ouvre la porte et se glisse hors de sa chambre... Elle s'éloigne, troublée et rapide, se disposant à aller dans l'Ohio, où s'est réfugié aussi son mari.

Dites sa frayeur au moindre bruit qu'elle entend... Au lever du jour, après plusieurs lieues de marche, elle se trouve sur la grande route. Elle donne quelques gâteaux à l'enfant, et, pour ne pas éveiller des soupçons, elle le fait marcher à ses côtés.

Enfin elle atteint le bord de l'Ohio, ce Jourdain qui la séparait de la terre promise. La rivière charrie d'énormes glaçons ; le passage du bac est interrompu ; tout à coup elle entend des pas de chevaux... ; les chasseurs d'esclaves ont trouvé sa trace... Eperdue, elle s'élance sur une espèce de radeau de glaçons, trébuche, se relève, lutte avec toute l'énergie du désespoir, et, après avoir sauvé son fils, tombe évanouie entre les bras d'un fermier accouru à son secours...

CHAPITRE XIII.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, nos 80, 125.)

I

LE FIDÈLE SERVITEUR.

C'était par une froide journée d'hiver, et la nuit approchait, lorsque plusieurs voyageurs arrivèrent à une station de la Russie centrale.

Cette petite troupe se composait d'un Russe appartenant à la noblesse, de sa famille et d'un domestique. Ils s'arrêtèrent seulement pour changer de chevaux et, malgré les nuages de neige qui s'amoncelaient dans le ciel, malgré les représentations de leur hôte, leur assurant que la forêt était infestée par des bandes de loups, ils persistèrent dans leur dessein et voulurent gagner la station prochaine.

Ils partirent donc, mais au moment où ils venaient d'atteindre la forêt, un ouragan éclata avec une grande violence. Bientôt, au travers de la neige qui fouettait leur

visage et du vent qui sifflait à leurs oreilles, ils distinguèrent un autre bruit, qui glaça le sang dans leurs veines : c'était le hurlement des loups qui arrivaient au galop.

Le conducteur fouetta ses chevaux, mais les loups gagnaient du terrain. Alors on détacha un des chevaux qu'on laissa en arrière, en proie à la voracité des carnassiers pour gagner un peu de temps.

Les voyageurs fendaient l'espace autant que leur permettait l'obscurité qui les environnait. Mais bientôt les terribles hurlements se firent entendre de nouveau. Un autre cheval fut abandonné aux cruels ennemis et la marche continua. Mais qui dira leur cruelle angoisse quand ils entendirent pour la troisième fois le galop des loups ? Leur dernière chance de salut avait disparu. Sans les deux chevaux qui restaient, ils ne pouvaient atteindre la station, qui pourtant n'était plus très-éloignée.

Les loups approchaient de minute en minute. Alors le courageux serviteur se précipitant à terre, saisit un fusil et cria à son maître : " Je maintiendrai les loups quelque temps, forcez les chevaux, ne perdez pas un instant ! "

Le Russe hésita un moment ; mais toute sa famille était en danger ; il saisit les rênes, fouetta les chevaux et atteignit bientôt la station où il déposa les siens ; puis rassemblant rapidement quelques hommes armés, il retourna à l'endroit où il avait laissé son fidèle serviteur.

On ne retrouva rien de lui ; des traces de sang sur la neige indiquaient seules la place où s'était accompli ce grand sacrifice.

Le lendemain on fit une grande chasse dans la forêt et la troupe entière des loups fut exterminée.

Quand le seigneur russe fut de retour dans sa ville natale, il fit élever un beau monument à la mémoire de son serviteur. Il y fit inscrire son nom, son âge, la cause de sa mort et au dessous ces belles paroles du Sauveur :

" Personne n'a un plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ses amis."

Conversation littéraire.

1. Dans quelle contrée se passe le fait ci-dessus ?
2. De quelles personnes se composait la troupe de voyageurs dont il est question.

3. Pourquoi, lorsqu'ils arrivèrent à la station, les engagea-t-on à ne pas poursuivre leur route ?

4. Suivent-ils ce conseil ?

5. Arrivèrent-ils bientôt et sans encombre à la station ?

6. Que firent-ils pour échapper momentanément au danger qui les menaçait ?

7. Qu'espéraient-ils en sacrifiant ainsi ce cheval ?

8. Ces prévisions se réalisèrent-elles ? les voyageurs arrivèrent-ils à destination ?

9. Après le sacrifice de ce nouveau cheval, les voyageurs furent-ils hors de danger ?

10. Ce nouveau péril était-il bien grand ?

11. Que fit le domestique pour sauver ses maîtres ?

12. Que pensez-vous de sa conduite courageuse ? à quoi s'exposait-il ?

13. Que fit le Russe en arrivant à la station ?

14. Retrouva-t-on le domestique ?

15. Le seigneur oublia-t-il la noble conduite du courageux serviteur ?

16. Dans le cinquième alinéa, quelle expression est employée pour dire que *les voyageurs allaient très-vite* ?

17. Comment appelle-t-on la figure de style qui est l'expression abrégée d'une comparaison ?

18. Cette expression : "*...fendaient l'espace...*" comment l'appelleriez-vous ?

19. Que remarquez-vous de particulier dans cette narration au point de vue de l'élocution ou du style ?

20. Pourquoi dans le texte désigne-t-on ainsi les loups : "*les carnassiers, cruels ennemis* ? "

21. Alors pourquoi ne pas les désigner aussi sous cette dénomination : *mangeurs de moutons* ?

22. Dans le cinquième alinéa, on lit *cruels ennemis* et bientôt après *cruelles* angoisses ; doit-on éviter de rapprocher ainsi les mêmes mots ?

II

Résumer le texte en douze ou quinze lignes.

III

Pensée à amplifier :

Il est difficile d'être victorieux et humble tout ensemble.

DEUXIÈME LEÇON.

(Voir aux Préceptes, les nos 88, 89 et suivants)

I

Comparaison, allusion, antithèse. *Distinguer ces trois espèces de figure dans le devoir suivants.*

1 L'argent est rond pour rouler : maxime des prodigues. L'argent est plat pour s'entasser : maxime des avares.

2. Les jours de l'homme sont comme la fleur des champs ; un souffle a passé et la fleur est tombée, et la terre qui la portait ne la reconnaîtra plus.

3. L'Olympe foudroyait, le Calvaire pardonne.

4. Vous parlez en soldat, je dois agir en roi.

5. Qu'est-ce en effet pour toi, grand monarque des Gau-
[les,

Qu'un peu de sable et de gravier ?

Que faire de mon île ? il n'y croit que des saules,

Et tu n'aimes que le laurier (1)

6 Le conquérant passe comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance.

7 Sa main mystérieuse et sainte
Sait cacher le miel dans l'absinthe,
Et la cendre dans les fruits d'or.

8. O hommes ! vous ne connaissez pas les vérités que vous avez sous les yeux, et vous voulez voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi ; la nature est pour vous un mystère, et vous voudriez une religion qui n'en eût point ; vous ignorez les secrets de l'homme, et vous voudriez connaître les secrets de Dieu ?

II

BATAILLE, COMBAT.

La bataille est une action plus générale, et ordinairement précédée de quelque préparation. Le combat semble être une action plus particulière et souvent imprévue. Les ba-

(1) Allusion à la passion de Louis XIV pour la gloire.

tailles se donnent entre des armées entières ; les *combats* entre quelques hommes seulement.

APPLICATION. — César gagna sur Pompée la... de Pharsale. La... de l'Alma fut gagnée par l'armée franco-anglaise sur l'armée russe, en 1854. Trente gentilshommes français, et autant d'anglais, se livrèrent un... mémorable.

Les... sont toujours précédés de plusieurs... Souvent, dans notre âme, il se livre de violents...

BAISSER, ABAISSER.

Baisser se dit des choses qu'on veut placer plus bas, dont on veut diminuer la hauteur. *Abaiss*er se dit des choses faites pour en couvrir d'autres, mais, qui étant relevées, les laissent à découvert. *Abaiss*er s'emploie souvent au figuré pour signifier humilier.

APPLICATION. — La honte fait... les yeux. Dieu se plaît souvent à... les orgueilleux. On a... le couvercle de cette cassette. Le roseau... la tête. L'homme d'honneur ne s'... jamais au rôle de courtisan.

III

Sept pensées sur ce mot : bavard.

IV

Quels avantages la France retira-t-elle des Croisades ?

TROISIÈME LEÇON.

I

Pourquoi une bouteille pleine de liquide se vide-t-elle difficilement lorsqu'on la tient le goulot en bas et dans une position verticale ?

Pourquoi tout corps ne peut-il flotter sur l'eau ?

II

Lorsque j'admire les jolies fleurs des champs, dois-je me contenter de jouir de leurs charmes ?

L'oiseau qui secoue son plumage, en expulse les insectes et enfin se baigne ; à qui peut-il être un objet de confusion et d'exemple ?

Les montagnes s'abaissent de jour en jour, tandis que les vallons s'exhaussent ; qu'arriverait-il si, comme le croient ou le disent certaines gens, la terre était éternelle ?

III

Voici l'éloge de deux grands orateurs : l'un est celui de Massillon, l'autre est celui du P. Ventura. Faites-en la critique.

—Massillon s'empare sur-le-champ de l'esprit de l'auditeur ; il le frappe, comme d'un coup de massue, du bloc des sévères et irrésistibles doctrines qu'il va lui développer. Puis il marche, il s'avance d'un pas tranquille, mais impitoyable ; il monte comme les grandes eaux, couvrant dans toute son étendue l'espace qu'il s'est marqué, gagnant toutes les objections l'une après l'autre, allant des plus faibles aux plus élevées, et les submergeant toutes des flots puissants de sa logique, sans cesse alimentée par la puissance de la foi et par la science de la doctrine, qui est la vraie science de Dieu. Point de mouvements, point de fleurs ; il ne songe pas à entraîner, il dédaigne de séduire ; mais une clarté qui ne permet aucun subterfuge, une raison qui s'élève sans efforts à toutes les hauteurs, une certitude impassible qui repousse tout ce qu'on lui oppose dans la contradiction et dans la folie.

—L'éloquence du P. Ventura, c'est le mouvement, la vie, le travail, l'agglomération attractive vers un centre ; c'est le bouillonnement de l'idée se manifestant par la parole, se peignant par le geste, se dilatant dans l'action. C'est l'effort ascensionnel du progrès vers l'absolu, concentré dans un homme qui se fait transparent, de telle sorte que l'esprit étranger puisse voir la vie de tous ses rouages. L'orateur est philosophe par l'intelligence, poète par l'imagination, pieux par le cœur, ouvert par les sens qui sont le canal translatif de sa philosophie. On n'est pas orateur sans être volcan, et il y en a qui ne le sont pas parce qu'ils le sont trop. Or, le P. Ventura est un volcan, mais un volcan sous-marin ; il y a une mer glacée qui le couvre ; les feux qu'il jette en sont plus rares, moins ardents, quelquefois éteints.

IV

MARSEILLE.

CANEVAS.—Marseille fut fondée par une colonie de Phocéens... 6,000 navires entrent dans son port... Ville animée, entourée de manufactures... Bel aspect... A gauche, en venant de la mer, la

vieille ville où l'on voit l'hôtel-de-ville et des restes de remparts romains ; à droite, la ville nouvelle, où se trouve la canebière, etc. Le port peut contenir 1,200 navires. Un canal, qui prend sa source dans la Durance, pourvoit d'eau tous les quartiers... Banlieue semée de *bastides*... Le château d'If, ancienne prison d'Etat, se voit très-bien de la chapelle de Notre-Dame de la Garde, patronne des Marseillais et des marins... Beau climat, un peu gâté par le *mistral* et les cousins ou mouchérons... Grand commerce avec toutes les parties du monde... Dévouement de l'évêque Belzunce, pendant la peste de 1720, qui enleva plus de 40,000 personnes... Statue élevée à la mémoire de cet héroïque prélat... Patrie de Puget, Mascaron, Dumarsais, Thiers, L. Rambaud, etc.

V

UN GRAND MÉDECIN ET UN HUMBLE CURÉ DE CAMPAGNE.

SOMMAIRE.—Un homme célèbre dans la chirurgie et déjà vieux, vit un jour entrer chez lui un curé de campagne. “Monsieur le curé, avec cela on meurt, lui dit brusquement le docteur, après l'avoir entendu et examiné. Le curé, quoique surpris et peiné de cette réponse, le remercia de sa franchise. Puis, posant sur la table une pièce de cinq francs : “Je retourne, dit-il, mourir au milieu de mes paroissiens.” Cet accent parvint au cœur de Dupuytren ; il rappela le vieillard et lui offrit son secours. L'opération fut longue et douloureuse, mais le succès fut complet. “N'avez-vous rien senti ?” lui disait un jour l'opérateur. “J'ai souffert ; mais j'ai pensé à quelque chose qui m'a fait du bien.” Il ne voulait pas lui dire : j'ai pensé à Jésus-Christ. Dire pourquoi.

Le docteur Dupuytren, entouré de ses élèves, vit un jour venir à l'Hôtel-Dieu le vieux prêtre tenant à son bras un lourd panier plein de fruits, qu'il lui apportait en souvenir d'une cure merveilleuse... C'était la troisième fois que le même homme l'avait ému jusqu'aux entrailles.

Enfin Dupuytren se trouva sur son lit de mort. Le vieux curé était demeuré présent à son âme. Dupuytren touchait aux abîmes de la vérité, et pour y descendre vivant, il n'avait qu'à tomber dans les bras d'un ami. Il eut ce bonheur : il mourut réconcilié avec la vérité, la justice et la paix.

VI

PREMIÈRE EXPÉDITION DES CROISÉS SOUS LES ORDRES DE PIERRE L'ERMITE.

SOMMAIRE.—Pèlerins d'Occident se rendant à Jérusalem... Situation des chrétiens de la Palestine... L'Europe s'ébranle à la voix de Pierre l'Ermite... Guerre sacrée prêchée à Clermont par le pape Urbain II... On part au cri : *Dieu le veut !*... Mal disciplinés, les Croisés périrent presque tous en route.

CHAPITRE XIV.

PREMIÈRE LEÇON.

(Précipites, nos 12, 44.)

LE SENS COMMUN.

Il est une foule de raisonnements, de calculs admirables, de déductions sans réplique aux yeux de leurs auteurs qui n'ont jamais pu faire cependant ni la fortune de leur esprit, ni celle de leur doctrine. Ils étaient pour régénérer le monde, et le monde ne s'en est pas ému. Savez-vous pourquoi ? C'est parce que le premier chiffre de leurs calculs est faux, parce que la base de leurs prétendues trouvailles repose sur une erreur de principe, et que tout le reste est bâti sur l'impossible. Vous feriez la plus belle maison du monde sur le papier, si vous ne trouvez pas un terrain pour l'asseoir, vous n'y logerez jamais personne.

On ne construit rien en l'air, je suppose ; si donc, voulant édifier quelque chose, vous ne vous assurez pas avant de la solidité du sol, vous n'êtes qu'un ingénieur, qu'un inutile et peut-être dangereux utopiste ; vous êtes l'architecte insensé se plaignant de ne pas trouver de maçons pour réaliser dans l'espace des plans chimériques.

Vous voulez arriver à un but, prenez la bonne direction, assurez-vous du point de départ. Le choix du point de départ est important ; c'est de lui que dépend le point d'arriver. Que m'importe la beauté, la grandeur de votre but, si, croyant l'atteindre, vous lui tournez le dos ? Je vous saurai gré de vos bonnes intentions, si vous le voulez ; j'aurai pitié de vous, mais je ne partirai pas avec vous.

"Tout chemin mène à Rome, dites-vous." Ce proverbe, sujet à caution, comme beaucoup d'autres, n'est qu'une fadeur.

Soyez sûr qu'en dépit du proverbe, la plus sûre manière d'arriver à Rome, et partout où l'on veut arriver, c'est de prendre le chemin qui y conduit, et quand je dis le chemin qui y conduit, j'entends le plus direct. Il ne manque

pas d'empêchements inattendus sur les lignes les plus droites, sans qu'on aille en chercher dans ces chemins perdus qu'on a appelés les chemins des écoliers. Vous ne vous étonnez pas qu'il faille apprendre à un petit enfant qu'il a deux mains, la main droite et la main gauche.

Eh bien ! pour tout ce qu'on ignore, pour tout ce qu'on sait mal, eût-on cent ans, on est un petit enfant et l'on ignore, ou l'on sait mal tout au moins, toutes les choses qu'on a mal entamées, dans lesquelles on n'a pas eu soin d'entrer par le vrai point de départ. Voyager, aller devant soi au hasard, c'est remuer, c'est s'agiter, ce n'est pas arriver.

Que de retours difficiles on s'épargnerait si l'on partait toujours d'où il faut, et combien usent leur vie, épuisent leurs forces et de brillantes facultés à retrouver le bon chemin, pour s'être égarés étourdiment dans les traverses ! On rencontrerait moins de voyageurs arrêtés dans les broussailles, dans les hypothèses de la vie, s'ils avaient consulté au point de départ cette boussole que chacun a pourtant à sa disposition, dont beaucoup font si peu usage, et qui s'appelle le sens commun. Eh bien ! le sens commun, c'est le point de départ en tout, c'est la bonne gare ; si ce n'est pas de là que vous partez, eussiez-vous des bottes de sept lieues, vous passerez toujours à côté du but, et vous reviendrez de partout comme si vous ne reveniez que de Pontoise.

(P.-J. STAHL.)

Conversation littéraire.

1. Pourquoi une foule de raisonnements, de calculs admirables, etc., n'ont-ils pas le succès qu'en attendaient leurs auteurs ?

2. Que faut-il donc faire pour parvenir sûrement au but qu'on se propose d'atteindre ?

3. Ce proverbe : " Tout chemin mène à Rome, " est-il digne de foi ?

4. Quel est le meilleur moyen d'arriver à Rome ?

5. Quelle peine s'épargnerait-on si l'on partait toujours d'où il faut ?

6. Vers la fin du dernier alinéa, comment l'auteur définit-il le *sens commun* ?

7. Qu'arrive-t-il si, dans une entreprise quelconque, on ne prend pas le sens commun comme point de départ ?

8. Que signifie cette expression : *Revenir de Pontoise* ?
 9. Quel a été le but de l'auteur en écrivant sur ce sujet ?
 10. Que remarquez-vous de particulier dans le style du texte ?

11. Citez une comparaison dont il se sert pour démontrer que tous les systèmes, les doctrines, les inventions, etc., doivent reposer sur des principes solides, incontestables, si l'on ne veut point éprouver de déceptions lorsque vient le moment de les mettre à l'épreuve ?

12. Quel nom donne-t-on à ceux qui émettent des idées, forment des plans ou créent des systèmes chimériques ?

13. D'après l'auteur, comme aussi d'après la raison, quel doit être en toute chose le point de départ ?

14. A qui compare-t-il ceux qui dans leurs entreprises négligent de consulter le sens commun ?

15. Que pensez-vous de ces expressions : " On rencontrerait moins de voyageurs arrêtés dans les broussailles, dans les hypothèses de la vie ?

II

Résumez le texte en sept ou huit lignes.

III

Décrire en neuf ou dix lignes le rhumatisme volant.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Cinq pensées sur ce mot : temps.

II

ÉVEILLER, RÉVEILLER.

Eveiller est le plus souvent employé au sens propre ; *réveiller* est d'un fréquent usage au sens figuré. Le premier se fait quelquefois sans le vouloir, mais l'autre marque ordinairement du dessein.

APPLICATION.—Le moindre bruit suffit pour... le chien qui dort. Prenons garde de... les passions qui dorment au fond de notre cœur. Le bruit du tocsin nous a... en sursaut.

ÉTUDIER, APPRENDRE.

Etudier, c'est uniquement travailler à devenir savant. *Apprendre*, c'est étudier avec succès. On étudie pour apprendre, et l'on apprend à force d'étudier.

APPLICATION.—Les esprits médiocres... souvent sans rien..., les esprits vifs... sans... Les élèves doivent... leurs leçons jusqu'à ce qu'ils les aient...

III

Pourquoi s'élève-t-il quelquefois des brouillards très-épais au-dessus des rivières ?

Pourquoi les vers-luisants brillent-ils ?

IV

NÉCESSITÉ QU'IL Y AIT DES PAUVRES ET DES RICHES.

CANEVAS.—On énumère tous les inconvénients qui résulteraient :
1° si tous les hommes, sans exception, étaient dans l'abondance ;
2° s'ils étaient tous pauvres.

Dans le premier cas, tous les travaux seraient complètement arrêtés ;—les choses les plus nécessaires viendraient à manquer tout à coup ; —aux lois, à la justice, à la subordination, etc., succéderaient l'anarchie, le désordre, le crime, l'impunité, etc.

Dans le deuxième cas, tous les bienfaits que la Providence répand sur la terre seraient inutiles...

Mais si on établit que les uns soient riches, les autres pauvres, le désordre disparaît ; les bons rapports renaissent entre les hommes, les travaux reprennent leur cours, etc.

TROISIÈME LEÇON.

I

Litote, ironie, réticence. *Distinguer ces trois espèces de figures dans le devoir suivant.*

1. Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse ?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Fait insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié ?
2. Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance,
Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance !
3. O Ulysse, auteur de tous mes maux, que les dieux
puissent te... Mais les dieux ne m'écoutent pas.

4. Tu connais Arthur ; certes, ce n'est pas un poltron.
5. Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, je dirais : Le sucre serait trop cher si l'on ne faisait pas travailler par des esclaves la plante qui le produit ; ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête, et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre. On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.
6. Lisez cet auteur, ce n'est pas un sot.
7. J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée
Et ce même Sénèque et ce même Brutus
Qui, depuis... Rome alors estimait leurs vertus.
8. Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves !
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves...

II

Faites l'analyse critique de l'hymne suivant.

HYMNE A LA PAIX.

*Primé par la Commission d'examen au grand concours de 1867,
à Paris.*

PREMIÈRE STROPHE.

La paix sereine et radieuse
Fait resplendir l'or des moissons,
La nature est blonde et joyeuse,
Le ciel est plein de grands frissons ;
Hosanna dans la forge noire
Et dans le pré blanc des troupeaux ;
Salut, ô reine, ô mère, ô gloire
Du fort travail, du doux repos.

DEUXIÈME STROPHE.

Viens, nous t'offrons l'encens des meules,
Reste avec nous dans l'avenir,
Les bras tremblants de nos aïeules
Sont tous levés pour te bénir.
Le front tourné vers ton aurore,
Heureuse Paix ! nous t'implorons ;
Et nous rythmons l'hymne sonore
Sous les marteaux des forgerons.

TROISIÈME STROPHE.

Reste toujours, reste où nous sommes,
 Et tes bienfaits seront bénis
 Par la nature et par les hommes,
 Par les cités et par les nids.
 Tous les labeurs sauront te dire
 Leurs grands efforts jamais troublés,
 Le saint poète avec la lyre,
 Le vent du soir avec les blés.

QUATRIÈME STROPHE.

Le Christ a dit : Paix sur la terre
 Aux cœurs de bonne volonté !
 Accomplissons ce grand mystère :
 Le droit sous la paix abrité.
 Arrière la paix des esclaves,
 La paix qu'on subit à genoux !
 La nôtre est l'armure des braves,
 Dieu le veut ! Peuples, suivez-nous.

III

LES PROGRÈS DU GENRE HUMAIN PAR LE TRAVAIL.

SOMMAIRE.—C'est seulement par un rude travail que l'homme parvient à se procurer les choses qui lui sont nécessaires : des vêtements, une demeure, une nourriture quotidienne, des armes pour chasser et pour se défendre, etc.—Il faut qu'il cultive le terrain pour lui faire produire les céréales nécessaires à sa nourriture... Enfin, c'est grâce au travail que la face du monde se renouvelle peu à peu, que les peuples se mêlent entre eux, et qu'avec les produits de leur sol, ils échangent leurs idées et leurs inventions... C'est ainsi que l'espèce humaine est parvenue à s'entourer de tout le confortable possible.

IV

UNE EXCURSION EN SUISSE.

CANEVAS.—Après Andeer, défilé célèbre de la Via Mala. Gorges étroites et profondes ; au fond, le Rhin. Une petite vallée charmante sépare ces deux gorges : contraste. De grands arbres s'entre-croisent et forment comme une voûte sur ces deux gorges... Plus loin, bruit épouvantable d'eaux invisibles... Une société de touristes anglais jouissent de ce spectacle, à peine vous voient-ils passer, tant ils sont absorbés.

Plus loin, la vallée s'ouvre belle et fertile. A Reicheneau, lieu où Louis-Philippe fut maître d'école, les deux Rhins, supérieur et infé-

rieur, se joignent. La rencontre de ces deux fleuves est curieuse. On dirait deux personnages susceptibles composant leurs mouvements et dissimulant les exigences de l'amour-propre... Après Reichenau, Coire, où vous allez dîner.

Dîner excellent et copieux, hôtes charmants, empressés. Vous allez le lendemain coucher à Schwitz, près de la cathédrale : la voix pieuse des orgues vous réveille.

Vous ouvrez la croisée et vous voyez, avec les flèches du temple, les prairies et les bois visités par les premiers rayons du soleil. Beau spectacle qui semble trouver une expression de gratitude dans les chants religieux que vous entendez.

A Brunnen, vous attendez le bateau sur lequel on vous entasse, c'est l'affaire des administrations et non celle du voyageur. Deux petites barques, bien pleines, trop pleines, vous portent à la rencontre du bateau... Frayeur des passagers, lorsqu'a lieu le transbordement. Enfin vous arrivez à Lucerne, toilette, dîner et sommeil.

V

LE DIMANCHE ET LE LUNDI.

SOMMAIRE.—Le repos du dimanche est nécessaire à l'homme. Le lundi c'est le jour du cabaret, le jour de Satan. Le dimanche, c'est le jour où l'homme se rapproche de l'Ange, c'est la paix dans la famille ; le dimanche est le fondement de toutes les grandes choses ; l'ivresse est le repos du lundi, c'est la discorde dans la famille, le combat dans la rue ; c'est la cause de nos malheurs, de nos derniers désastres.—La dernière épreuve nous a-t-elle servi ? sommes-nous meilleurs ? serons-nous plus fidèles ? L'eau dans laquelle on jette une pierre s'ouvre et se referme soudain. Ainsi il en a été des hommes. Ils restent sourds aux menaces, comme ils semblent insensibles aux châtimens.

(Style élevé, mais sans enflure.)

CHAPITRE XV.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, nos 92, 105, 106.)

I

LES ÉVÊQUES MISSIONNAIRES.

Nous les voyons, ces héros, ces saints. De loin, dans leur sublime travail, ils nous apparaissent couronnés de toutes les auréoles vraiment augustes, que peut conquérir le labeur de la vie. De près comme de loin, ils peuvent soutenir le regard du monde, eux qui s'en sont éloignés

pour vivre et mourir sous le regard de Dieu. Nous les voyons, nous les vénérons, nous les admirons. Ils sont la poésie, l'enthousiasme et l'honneur de nos jours abaissés, ils sont la folie de la Croix dans l'humanité ; ils jettent vers le ciel le parfum de la prière choisie, ils purifient l'air par l'encens du sacrifice-suprême, et Dieu avance chez les nations à naître sur les traces de leurs pieds saignants. Je plains celui qui ne les a jamais rencontrés. Je plains surtout celui qui a passé près d'eux sans les voir, et sans être averti par les frémissements de son cœur. Leur droiture modeste, leur foi sereine, leur entier désintéressement de toute gloire humaine, ajoute à ce beau rayon que leur met au front le zèle des âmes.

Conversation littéraire.

1. Lisez ce sujet et dites quel a été le but de l'auteur en l'écrivant ?

2. Dans la première phrase du texte comment qualifie-t-il les missionnaires ?

3. Comment nous apparaissent-ils de loin ?

4. Et de près ?

5. Quels sont nos sentiments à l'égard de ces courageux apôtres ?

6. Dites ce que sont les missionnaires et les services qu'ils rendent ?

7. Quel est celui que plaint l'auteur ?

8. Qu'est-ce qui ajoute à ce beau rayon que le zèle des âmes met au front des missionnaires ?

9. Citez deux figures : une antithèse et une gradation, choisies dans la première partie du texte ?

10. Comment l'auteur a-t-il rendu les pensées suivantes : ils prient avec ferveur, ils offrent pour le monde le saint sacrifice de la messe, ils font connaître Dieu à ceux qui l'ignorent encore ?

11. Quel est le sens de cette phrase : Je plains celui qui a passé près d'eux sans les voir ?

12. Quel nom donne-t-on aux expressions suivantes : "Soutenir le regard, nos jours abaissés, le parfum de la prière, frémissements du cœur, foi sereine, les rayons de leur front ?

13. Caractérisez en deux ou trois mots le style employé dans le texte ?

II

Pourquoi, à l'aide de la boussole, les navigateurs peuvent-ils se diriger sur les mers pendant les nuits nébuleuses ?

Pourquoi les étoiles ne sont-elles pas visibles en plein jour, à l'œil nu ?

III

1. Le mois de novembre à la campagne et à la ville. (*Sept ou huit lignes.*)

2. La nature est toujours belle. (*Cinq ou six lignes.*)

DEUXIÈME LEÇON.

I

ZÉPHYR, ZÉPHIRE.

Le zéphyr est un vent doux et léger ; il souffle agréablement. Zéphire est le zéphyr personnifié par les poètes ; il voltige ; il folâtre ; on l'invoque ; il commande ; les zéphyr obéissent.

APPLICATION.—Un doux... faisait rider la surface de l'eau... folâtre, caresse les fleurs. Lorsque le vent est violent, on le nomme aquilon ; lorsqu'il est très-léger, on lui donne le nom de... Les... caressaient de leur douce haleine les fleurs de la prairie, et s'imprégnaient de leur parfum. Tout vous est aquilon, tout me semble...

MATINAL, MATINEUX, MATINIER.

Matinal et *matineux* se disent seulement des personnes ; *matinal* s'applique à celui qui s'est levé matin, et *matineux* à celui qui est dans l'habitude de se lever matin. *Matinier* signifie ce qui appartient au matin ; il ne se dit que des choses.

APPLICATION.—Le campagnard est... ; le citadin est quelquefois... Nous apercevons l'étoile...

II

(Voir aux Préceptes, le n° 99 et suivants.)

Concession, imprécation, apostrophe. *Distinguer ces trois espèces de figures dans le devoir suivant.*

1. Punissez l'assassin, dieux qui le connaissez !

Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire !

2. Eh bien ! je vous accorde que l'homme qui se venge en tuant son ennemi jouisse un instant de sa vengeance ; mais le meurtre volontaire qui pèsera sur son âme le reste de sa vie, qu'en dites-vous ? Sera-t-il pour lui une bien douce jouissance ?

3. Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?

4. Glaive du Seigneur, quel coup venez-vous de frapper ?
Toute la terre en est étonnée.

5. Je veux que la valeur de ses aïeux antiques
Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lis doté leur écusson.
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire.
Si, de tant de héros célèbres dans l'histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers,
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers !
(BOILEAU)

6. Grand Dieu ! si tu prévois qu'indigne de sa race,
Il doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa tige a séché ?

III

1. Vous étiez jadis dans un état voisin de la misère ; un homme riche vous tendit une main généreuse. Tombé lui-même aujourd'hui dans l'infortune pendant que vous jouissez d'une aisance modeste, que devez vous faire pour obéir à la loi de la reconnaissance ?

2. Une personne communique un secret à une autre personne avec la recommandation expresse de ne pas le révéler. Cette dernière lui répond : "Soyez tranquille, je serai aussi discrète que vous."

Cette réponse signifie-t-elle que le secret sera gardé ?

3. Pourquoi devons-nous étudier avec ardeur pendant que nous sommes jeunes ?

IV

Pensée à amplifier : Les ruines de la nature et celles du génie appellent presque toujours notre respect ou notre admiration ; les ruines de l'homme excitent le frémissement et la pitié.—Conclusion.

TROISIÈME LEÇON.

I

Faites une appréciation critique des vers suivants.

Votre raison, qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble et dans l'obscurité,
Et qui, rampant à peine sur la terre,
Veut s'élever au-dessus du tonnerre,
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas,
Bronche, trébuche et tombe à chaque pas.
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle.
(J.-B. ROUSSEAU.)

II

Observations critiques sur les vers suivants.

1. En vain contre le Temps je cherche une barrière ;
Son vol impétueux me presse et me poursuit.
(THOMAS.)
2. L'Eternel a brisé son tonnerre inutile,
Et d'ailes et de faulx dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.
(GILBERT.)
3. La troupe des anges l'escorte,
Et son char que le vent emporte,
A les chérubins pour appui. (RACINE fils.)

Portrait de saint Louis. (dix ou douze lignes.)

III

L'ÉVÊQUE DES MISSIONS.

SOMMAIRE.—On ne peut en quelques heures tracer de si grands caractères... Dans les hommes apostoliques, l'église revit pleine de jeunesse et d'éclat ; elle peut dire à plus juste titre que la Romaine Cornélie montrant ses enfants : voilà mes bijoux. Avec l'autorisation de Pierre, ils sont partis de l'Europe incrédule portant la lumière aux enfants de la nuit... Ils ont traversé les déserts, bravant la faim, la soif, etc. Ils vont réveiller des peuples entiers endormis. Combien sont morts à ce travail ? mais les fils qu'ils ont enfantés sont éclos sur leur tombe. Ce sont des conquérants

qui ont affranchi au lieu de détruire et d'opprimer, et par eux le nom de Jésus retentit dans toute la terre. Figurez-vous donc un homme épris de l'amour de Dieu et des âmes, et qui va les chercher dans les épines, dans les flammes, etc... Voilà le prêtre, le missionnaire. Il est le héros du Christ.

IV

MERVEILLES DE LA NATURE.

CANEVAS.—Vous faites en esprit un voyage rapide à travers les merveilles de la nature... Partout se révèle la sagesse divine, partout mille phénomènes excitent la curiosité et l'admiration... L'homme est la plus grande de toutes ces merveilles. Faible et privé de moyens de défense, il domine cependant le monde... La plupart des animaux sont ses esclaves... Il utilise les pierres, les plantes, etc.; enfin, par son industrie, il met la nature entière à ses ordres et à son service. Quelquefois sa faiblesse se trahit, mais elle le porte à être moins fier des dons de Dieu.

V

L'EMPIRE DE CHARLEMAGNE APRÈS LA MORT DE CE PRINCE.

SOMMAIRE.—Faiblesse ou cruauté des successeurs de Charlemagne.—Ambition et rivalités.—Barbares venus du Nord.—Favoris et usurpateurs étrangers également redoutables.

VI

NAPLES.

CANEVAS.—Un château qui s'avance au milieu de la mer, des palais, des coteaux, le Vésuve, des rivières, des vallons, des forêts, etc. : voilà Naples. En admirant cette belle situation, on ne peut s'empêcher de dire avec les Napolitains : *Voir Naples et mourir !*

Population nombreuse, agitée, courante et paresseuse... Grand bruit dans les rues, foire perpétuelle et peu d'industrie et de travail. —Mais comment peut subsister cette nombreuse population ? La mer lui fournit des poissons ; le climat réduit ses besoins... La mendicité y prend toutes les formes pour tromper les étrangers... Le souverain bonheur des Napolitains est de ne rien faire. Les lazaroni, c'est-à-dire la dernière classe du peuple, s'élevaient autrefois au nombre de quarante mille ; ils vivaient dans l'oisiveté et la misère... Aujourd'hui ils sont occupés et actifs, au moins ceux du port.

Près de Naples se trouve Pausilippe, montagne traversée par une grotte, non loin de laquelle s'élève une tour : c'est, dit-on, le tombeau de Virgile.

CHAPITRE XVI.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, n° 133.)

I

EUGÉNIE DE GUÉRIN A LOUISE^{...}, SON AMIE.

PRÉAMBULE. *Mlle de Guérin écrit ces lignes quelque temps après la mort de Maurice de Guérin, son frère.*

Que ne puis-je savoir où tu es, quel point tu touches, quel chemin tu fais, pour te joindre et t'embrasser ! Que n'ai-je les bras assez longs pour atteindre tous ceux que j'aime ! Je conçois que Dieu, qui est amour, soit partout. Ton souvenir me fait penser à Maurice, à mon pauvre Maurice ! Après la prière, cette élévation d'âme vers Dieu et vers lui, je n'ai fait que remuer ses papiers, ses lettres, ses poésies, chères et saintes reliques, que je n'osais pas toucher d'abord et dans lesquelles j'ai trouvé ensuite je ne sais quoi à ne pouvoir m'en détacher. D'abord des larmes et puis comme un enivrement de ce passé rouvert, goûté, bu à longs traits de cœur. Oh ! quel triste charme à cela ! et qu'ai-je rencontré dans ce carton funèbre en l'ouvrant ? Ces lignes, ces lignes frappantes de rapport et laissées là, il y a deux ans ! On dirait vraiment que notre âme entend de loin venir le malheur.

Je l'aimais beaucoup, ce bon frère. Sans jeunesse, à fin de vie, je m'en allais avec Maurice. A tout âge, il y a bonheur dans une grande affection ; l'âme s'y réfugie tout entière.

O doux repos, tu me manques aujourd'hui. Que vais-je chercher dans les créatures ?

Si je pouvais m'en aller en haut ; si je trouvais dans ma poitrine ce souffle qui vient le dernier, ce souffle des mourants, qui porte l'âme au ciel, oh ! je n'aurais pas beaucoup de regrets à la vie.

La mort est au fond de tout, et on creuse toujours comme qui cherche l'immortalité.

J'ai trouvé dans les paroles d'un prêtre (encore un ami de mon Maurice !) un secours inespéré, un apaisement, un calme, un baume religieux qui me fait sentir la foi dans ce qu'elle a de plus doux et de plus fort : la puissance de consolation. De moi-même souvent je ne puis pas y atteindre.

Je le vois, le véritable repos n'est qu'en Dieu, ce repos des âmes saintes qui, avant la mort, sont sorties de la vie. Heureux dégagement ! Je meurs d'envie de tout ce qui est céleste ; c'est qu'ici-bas tout est vil et porte un poids de terre.

(EUGÉNIE DE GUÉRIN.)

Conversation littéraire.

1. Qui écrit cette lettre ? à qui l'écrit-on ?
2. Quel souhait formule-t-elle au commencement de sa lettre ?
3. Que lui rappelle son amie ?
4. Qu'a fait M^{lle} de Guérin après la prière ?
5. Comment désigne-t-elle ces papiers ?
6. S'est-elle décidée de prime-abord à toucher les papiers de son frère ?
7. Qu'a-t-elle trouvé dans ces papiers ?
8. M^{lle} de Guérin aimait-elle beaucoup son frère ? qu'est-ce qui le prouve ?
9. Que manque-t-il à M^{lle} de Guérin ?
10. S'appuiera-t-elle désormais sur les créatures ?
11. L'alinéa commençant par : " Si je pouvais..... " et finissant à : " regrets à la vie, " ne pourrait-il pas se résumer en une seule ligne ?
12. M^{lle} de Guérin n'a-t-elle pas trouvé un secours inespéré contre sa douleur ?
13. Dans le dernier alinéa, qu'entend-elle par le *véritable repos* ?
14. En terminant, comment exprime-t-elle son envie des choses célestes et son mépris des choses terrestres ?
15. Que remarquez-vous dans cette lettre, au point de vue du style ?
16. Citez cinq ou six de ces belles pensées ?
17. Qu'est-ce qui donne surtout de la valeur à ces expressions ?
18. En quel endroit de la première partie M^{lle} Eugénie de Guérin fait-elle entendre qu'elle prie pour son frère ?

II

Six pensées sur ce mot : vieillard, vieillesse.

III

Où faut-il étudier la nature ?

DEUXIÈME LEÇON.

I

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Débris. Décision. Découverte. Déclarer. Décret. Défaite. Défendre. Défendu. Déguiser. Délicieux. Dénué. De plus. Désert. Déserteur. De tous côtés. Devancer. Devoir. Diaphane. Dictionnaire. Querelle. Difficulté. Diffus. Diligent.

II

HARDIESSE, AUDACE, EFFRONTERIE.

Il y a dans la *hardiesse* quelque chose de mâle ; dans l'*audace* quelque chose d'emprunté, et dans l'*effronterie* quelque chose d'incivil. La *hardiesse* marque du courage et de l'assurance. L'*audace* marque de la hauteur et de la témérité. L'*effronterie* marque de l'impudence.

APPLICATION.—Bossuet était un orateur d'une... peu commune. L'... fait qu'on déplaît à tout le monde, et qu'on passe chez les honnêtes gens pour être d'une vile naissance. Ce soldat a poussé l'... jusqu'à refuser d'obéir à son supérieur. La fortune favorise les... Un... n'est bon qu'à faire rougir ceux qui l'emploient. On n'est guère propre aux grands emplois si l'on a pas un peu...

GARDER, RETENIR.

On *garde* ce qu'on ne veut pas donner ; on *retient* ce qu'on ne veut pas rendre. Nous *gardons* notre bien ; nous *retenons* celui d'autrui.

APPLICATION.—L'enfant égoïste... ses bonbons et refuse d'en faire part à ses condisciples. Je... ce livre, parcequ'il m'appartient. Le débiteur... l'argent de son créancier. L'honnête homme à de la peine à... ce qu'il possède, lorsque le fripon est autorisé à... ce qu'il a pris.

NEUF, NOUVEAU, RÉCENT.

Ce qui n'a point servi est neuf. Ce qui n'avait pas encore paru est nouveau. Ce qui vient d'arriver est récent.

On dit d'un habit qu'il est *neuf* ; d'une mode qu'elle est *nouvelle* ; d'un fait qu'il est *récent*.

APPLICATION—La bataille de Sadowa est un événement tout... Je mettrai demain un chapeau... Une femme du monde recherche et adopte les modes... On est moins touché des histoires anciennes que des... On ne doit pas attacher une pièce... à un vieil habit.

III

Pourquoi, si l'on colle son oreille contre terre, peut-on entendre des coups de canon tirés à une grande distance, tandis qu'on ne les entend pas dans l'air ?

Pourquoi peut-on couper du verre dans l'eau avec des ciseaux ?

IV

N... A SES PARENTS.

Lettre d'adieux.

PRÉAMBULE : *Un jeune homme, sur le point de subir une opération chirurgicale, loin de ses parents et craignant que le résultat de cette opération ne soit funeste pour sa vie, leur écrit la lettre suivante pour leur faire ses adieux.*

CANEVAS.—Il dit l'opération qu'il va subir et le danger qu'il peut courir... ; ses parents ne recevront cette lettre que s'il arrive un funeste dénouement, qu'il est obligé de prévoir, afin de ne pas mourir sans avoir dit un suprême adieu à ses parents...—Il leur demande pardon des peines qu'il aurait pu leur causer... ; l'adieu qu'il leur fait n'est pas indéfini ; un jour, ils se retrouveront tous dans le ciel...—Il termine en suppliant ses parents de se consoler, et de ne pas trop s'affliger de sa mort.

TROISIÈME LEÇON.

(Voir aux Préceptes, les n^{os} 93, 94, 95.)

I

Périphrase, prosopopée, hyperbole.—*Distinguer ces trois espèces de figures dans le devoir suivant.*

1. Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière.

2. *Pareil au cèdre*, il cachait dans les cieux
Son front audacieux.

3. Cela dit, maître loup s'enfuit et *court encore*.
4. Qui n'admire la *bergère de Vaucouleurs* et l'héroïne de *Beauvais* ?
5. Du haut de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
6. O Fabricius ! qu'eût pensé votre grande âme, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras ?
7. Le Ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
 La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;
 Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
8. Tu te laisses trop souvent tromper par la *folle du logis*.
9. Cette fête a lieu entre la *saison des fleurs* et celle des *fruits*.
10. Voici tantôt *mille ans* que l'on ne vous a vu.
11. les eaux ensanglantées,
 Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.
12. *De la dépouille de nos bois*
 L'automne avait jonché la terre.
13. *La dame au nez pointu* répondit que la terre
 Était au premier occupant.
14. *Celui qui règne dans les cieux* est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois.

II

Comparez les vers n° 1 et les vers n° 2, et faites la critique de ceux qui vous paraissent défectueux.

1. Paris, Paris, Dieu t'abandonne :
 Contre toi, reine, il va sévir.
 Cache les fleurs de ta couronne
 Sous les cendres du repentir.
2. Navire, souviens-toi de Villaret-Joyeuse,
 Lorsqu'après quatre jours d'une bataille affreuse,
 Tu verras ces maudits face à face, tout près,
 Et te jetant déjà les fers de l'esclavage :
 Meurs en volcan pour les engloutir sous ta lave.

III

Désignez la meilleure lettre ; motivez votre choix, et faites la critique de la lettre défectueuse.

Cher père,

C'est à mon père, à mon meilleur ami, que j'adresse mes souhaits pour la nouvelle année. L'usage ne les dicte point à ma plume ; elle obéit à mon cœur, elle ne fait qu'exprimer au jour de l'an ce que tous les jours je demande au Seigneur. Oui, père bien respecté et encore plus chéri, vous êtes au matin l'objet de ma première pensée, et sur vous le soir se reposent toutes mes affections.

Puisse le ciel rendre vos années aussi nombreuses que l'ont été les soins infinis que vous avez pris de mon enfance ! Jouissez de la santé la plus parfaite et la plus constante ; que votre bonheur surtout soit inaltérable et durable comme le seront envers vous les sentiments de respect et d'attachement avec lesquels je suis, etc.

Cher père,

Eveillé par les roulements festoyants du tambour, par les notes vives et enjouées de la trompette, par d'harmonieuses symphonies, par la sonnerie guillerette des cloches, le petit enfant, novice dans la vie, bondit de joie. Ce bruit, ce va-et-vient l'enthousiasme. Il hume avec ravissement ces bouffées de gaité inaccoutumée qui s'exhalent dans les airs. Il respire avec délices.

Mais moi, qui compte déjà quatorze jours de l'an, je ne puis prendre part à ces faux-semblants d'ostentation, à ces mensonges éhontés qui usent le cœur. A tout ce fracas du dehors, à toutes ces simagrées, je préfère élever mon âme jusqu'au trône de l'Eternel, et déposer à ses pieds mes vœux et mes souhaits pour mon père chéri.

IV

M^{me} DE SÉVIGNÉ A M. DE COULANGES, SON COUSIN.

SOMMAIRE.—J'éprouve un plaisir inestimable à lire vos lettres ; mais néanmoins, lorsque vous tardez à m'écrire, je ne m'en fâche pas, tellement que je suis persuadée de l'inviolabilité de l'amitié que vous avez pour moi.—Il me semble que les années ne vous ont changé en rien ; vous paraissiez toujours jeune.—Pour moi, je suis quelquefois surprise de me voir si bien portante ; je croirait volontiers que je rajeunis de jour en jour... (*Style enjoué.*)

V

RICHELIEU.

SOMMAIRE.—Son entrée au conseil.—But de sa politique.—Qualités qu'il déploya à cet effet.—Réformes, améliorations, etc.—Reproche qu'on peut lui faire.

VI

UNE EXCURSION DANS LE TYROL.

CANEVAS.—Adieux à la Suisse et déjeuner à Tirano, dans une auberge très-bruyante, un vrai carrefour... Déjeuner bon et varié. Vous partez chargés de figues, de pêches, etc., sous une chaleur tropicale... Chemin poudreux et ombragé... Point d'eau et du vin en abondance dans toutes les auberges où vous entrez... Vallée fertile et riante... A Bormio, la vallée change d'aspect et de climat... Puis s'offre à vous le passage du Stelvio, faisant communiquer Vienne avec la Lombardie.—Route très-élevée, et dont le point culminant permet de contempler au-dessous de soi des montagnes où gronde la foudre, tandis que dans la vallée de l'Adige, le soleil luit avec éclat. Contraste admirable !... Que de pensées vous portent alors vers vos proches, vos amis ! Mais encore cet orage qui se prépare, il faudrait pourtant en jouir à l'aise, cachés sous une saillie de roche... Mais la prudence commande de fuir... Vous descendez. A l'extrémité du plateau, il y a une grande maison, espèce d'hospice où se trouvent à la fois une auberge et une douane. Pendant le repas, le douanier fait de la politique ; vous lui répondez en mangeant ferme... Vous quittez l'hospice ; le vent, et bientôt la pluie vous obligent de hâter le pas. Vous demandez l'hospitalité dans une maison située au pied de la montagne ; la maîtresse de la maison s'enfuit épouvantée... Vous vous chauffez ; la pluie cesse ; alors vous partez, et traversez le défilé de Drafoys... La nuit tombe, lorsque vous entrez dans l'auberge de Prad.

CHAPITRE XVII.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, n° 56).

I

L'OISEAU-MOUCHE.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ; elle l'a placé dans l'ordre des oi-

seaux au dernier degré de l'échelle de grandeur ; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent sur ses habits : il ne les souille jamais de la poussière de la terre ; et dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants ; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur, comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches ; elles sont assez nombreuses et paraissent confinées entre les deux tropiques ; car ceux qui s'avancent des zones tempérées n'y font qu'un court séjour ; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrus à la suite d'un printemps éternel... Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace.

On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats ; l'impatience paraît être leur âme ; s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes

(BUFFON.)

Conversation littéraire.

1. Qu'est-il dit de l'oiseau-mouche ?
2. Quelle est la phrase du premier alinéa qui fait le mieux comprendre combien est grande la beauté de l'oiseau-mouche ?
3. L'oiseau-mouche est-il comme les autres oiseaux, plus souvent sur terre que dans l'air ?
4. De quoi se nourrit-il ?

5. Dans quels climats les fleurs se renouvellent-elles le plus souvent ? et conséquemment quels sont les climats habités par l'oiseau-mouche ?

6. Quel pays appelle-t-on le *Nouveau-Monde* ?

7. Où se trouvent situés les pays les plus chauds de la terre ?

8. Par ce nom de *tropiques*, que désigne-t-on ?

9. Quel est le trait qui peint le mieux l'audace des oiseaux-mouches ?

10. Lorsqu'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, que font-ils ?

11. Les oiseaux-mouches sont-ils doués d'une belle voix ?

12. Ne remarquez-vous pas une *métaphore* dans le dernier alinéa ?

13. A la fin du premier alinéa, il est dit que l'oiseau-mouche vit du *nectar* des fleurs. Que signifie ce mot ?

14. Quelle est la qualité du style employé ici ?

II

Resumez le texte en sept ou huit lignes.

III

LE JOUEUR

SOMMAIRE.—Après, stoïque, toujours froid, qu'il gagne ou qu'il perde, il immole à chaque instant son honneur ; tour à tour riche comme un roi ou pauvre comme un mendiant, mais toujours robuste au jeu, excité par une soif inaltérable. Qu'il s'enrichisse ou qu'il se ruine, il reviendra quand même le lendemain perdre ou gagner encore. Le repos lui est impossible. Et pourtant ce n'est pas l'amour de l'or, puisque dès qu'il en a il lui tarde de le perdre, mais c'est l'émotion de la richesse et de la ruine qui fait sa vie. Il y a là de l'énergie, un déploiement de force que l'on admire en frissonnant, mais qu'il faut condamner, parce que le but est l'égoïsme seul.

Observations : On s'attachera surtout à dépeindre cette passion d'aller de la richesse à la ruine, et de la ruine à la richesse, cette haine du repos, et cette émotion terrible de l'incessant combat avec l'or.

DEUXIÈME LEÇON.

I

AGRANDIR, AUGMENTER.

On se sert d'*agrandir* lorsqu'il est question d'étendre. Lorsqu'il s'agit de nombre, d'élévation ou d'abondance, on se sert d'*augmenter*. On *agrandit* une ville, une cour, un jardin ; on *augmente* le nombre des citoyens, la dépense, les revenus.

APPLICATION.—Dans l'espace de cinq ans, la population de notre ville a... de deux mille habitants ; il est vrai qu'elle s'est... de deux villages qu'on lui a annexés. Nous avons... nos magasins et... le nombre de nos employés. L'effectif de l'armée a été... de deux cent mille hommes. Le camp de Belfort a été... et fortifié.

LUEUR, CLARTÉ, SPLENDEUR.

La *lueur* est un commencement de *clarté*, et la *splendeur* en est la perfection ; ce sont les trois différents degrés de la lumière.

APPLICATION.—Nous commençons à distinguer une faible... du côté du Levant. A midi, le soleil brille dans toute sa... Les becs de gaz répandent une vive... Le prisonnier écrivait à la... douteuse d'une lampe.

II

Pourquoi les ballons s'élèvent-ils ?

Pourquoi la fumée tend-elle à monter ?

III

LE FACTEUR

SOMMAIRE.—Le facteur est de sa nature un bonhomme dont la vie est réglée : il appartient tout entier à l'administration. Il est partout le bienvenu, et sa présence met un terme au plus cruel des maux, l'incertitude. Aveugle comme la Fortune, il distribue à chacun ce qui lui revient. Lorsqu'il frappe à la porte d'une maison, toute occupation domestique cesse... Le matin, à Paris, il est l'homme de la province, de toute l'Europe ; le soir, il n'a que les mille petits riens de la vie commune... Il lit par instinct toutes les lettres sans jamais en ouvrir aucune... Il sait à fond combien nous sommes petits, vains, médiocres... Il nous voit tour à tour pâlir et sourire, soupirer et trembler... Il se joue ainsi chaque jour un drame pour les facteurs, et ce drame se renouvelle dans les grandes villes à toutes les heures de la journée.

TROISIÈME LEÇON.

I

Six pensées sur ce mot : bonheur.

II

Développer cette pensée : le courtisan est un véritable mendiant de cour. (Huit ou neuf lignes.)

III

Faire une critique détaillée de la lettre suivante et modifier ou refondre complètement les passages les plus défectueux.

Mon cher oncle,

Vous désirez que je vous écrive souvent, et tous les sujets, me dites-vous, vous sont également agréables, pourvu que je les trace moi-même. Pour condescendre à votre désir qui m'honore et mérite toute ma reconnaissance, je vais aujourd'hui vous raconter de mon mieux les particularités de la dernière promenade que j'ai faite avec mes disciples.

Nous sortîmes mardi soir dans la campagne pour y prendre le frais, c'était l'heure où les derniers rayons du soleil mourant combattaient en désespérés contre les ailes des ombres de la nuit sombre qui s'avavançait à grands pas. L'astre du jour avait blanchi sous des cieux purs, et le ciel pesait encore sur nous comme un vaste manteau de plomb. Plongé dans une rêverie profonde, j'avancais peu à peu dans un lieu champêtre qui avait un caractère particulier de solennité, quand tout à coup, je ne sais quel quidam, d'une physionomie spéciale, se présente à nous : Quel est, nous dit-il en nous abordant, le nom de cette petite montagne ? Je dis le nom de cette petite montagne.

A peine le quidam l'eût-il entendu, qu'au lieu de faire entendre des chants allègres, il poussa un cri aigu ; son râle me fit frissonner le cœur, et, par une terreur panique, je fus presque renversé. L'étranger, pour me rassurer, me dit : N'ayez pas peur ; et il continua son chemin. Nous crûmes que c'était un soldat, vieil enfant de Mars, qui avait

déjà blanchi sous les couleurs de la patrie qu'il avait servie, et qui le renvoyait vers ses dieux lares qui, à ce qu'il me parut, étaient encore dans un lointain qui se perdait dans l'immensité de l'étendue.

IV

RODEZ.

CANEVAS.—Situation de Rodez, au penchant d'une colline et au pied l'Aveyron... Vue magnifique... Ville mal bâtie... Maisons neuves de bon goût... Bon air... Parlez de la cathédrale, principal édifice de Rodez ; du cloître des Cordeliers, ouvrage du ^{xiv}^e siècle... Célébrités...

V

LE TABAC.

CANEVAS.—Dites son origine ;... ses propriétés ;... son importation ;... les persécutions auxquelles furent en butte les premiers qui en firent usage, en Angleterre et dans d'autres pays... Exposez ce qu'il y a d'extraordinaire et d'impossible à prévoir dans les différents emplois du tabac, emplois tous plus ou moins nuisibles, mais néanmoins rendant tous à l'Etat de bons impôts... Expliquez pourquoi le tabac, qui est une plante vénéneuse, a obtenu un si grand succès.

VI

LA MACHINE A VAPEUR.

SOMMAIRE.—Puissance mécanique de la vapeur... Manière dont on emploie la vapeur provenant de l'ébullition de l'eau... Chaudières, piston, corps de pompe, robinet, manivelle, arbre moteur : Décrivez en peu de mots ces divers objets et dites comment ils fonctionnent.

CHAPITRE XVIII.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, nos 133, 138.)

I

LETTRE.

Chère Louise,

Une lettre écrite à mon fils par votre frère Gustave, lettre excellente, du reste, pleine de cœur et de bons sentiments, m'a inspiré les réflexions suivantes : Votre frère,

élevé au collège, a lu les œuvres de la littérature nouvelle ; aussi a-t-il revêtu son style d'une certaine couleur, qui n'est ni la bonne ni la vraie. On y trouve un mélange d'exaltation romantique et de termes de mauvais aloi. Ainsi, il dira : *Les perspectives dorées de l'avenir s'ouvrent radieuses devant nous...* Et plus loin : *L'examen ne préoccupe pas notre ami Fernand ; il espère faire poser ses professeurs, et, buvant à ses futurs succès, ce gamin-là nous a payé hier du champagne, etc., etc.*

Je n'ai pas besoin, je pense, d'étendre plus loin mes citations ; votre bon goût, votre tact féminin auront fait justice de cette bizarre mosaïque, où l'outré rencontre et côtoie le vulgaire, où le style de roman heurte le style d'estaminet. Gustave est tombé innocemment dans ce petit travers, dont l'habitude de la bonne compagnie le corrigera bientôt ; mais combien d'autres jeunes gens le poussent à l'excès ! Les mauvais livres, les méchants mélodrames ont introduit dans le langage de la jeunesse un argot qui jadis ne dépassait pas les murs du bague. Un ministre a dû intervenir, en France, pour interdire à ceux qui écrivent dans le théâtre le *latin des voleurs* : employé sur la scène, il se répandait trop souvent dans la société. Cette basse littérature nous a valu aussi ces jeux de mots, ces calembourgs puérils qui donnent à chaque mot un double sens, une entente burlesque ; singulier genre d'esprit que les gens de tact raffiné n'admettront jamais. Auriez-vous, en fait de calembourgs, toute la fécondité du petit maréchal de Bièvre, je vous les interdirlais néanmoins, ma fille ; c'est sottise pour les garçons, et manque de convenance pour les filles.

En fait de langage, on doit, sans faire état de pédante, s'observer cependant et observer les autres, afin de ne pas leur emprunter certaines expressions, certaines tournures que la bonne compagnie n'admettra jamais. Elle aussi, la bonne compagnie, a vu un singulier amphigouri mêlé à son langage. Vous avez peut-être entendu parler de la basse latinité ? Eh bien ! nous sommes à une époque où la langue française s'abaisse. Aussi, de nouveaux barbares sont venus et ont introduit dans notre langue si majestueuse et si vive, si correcte et si souple, une foule de mots empruntés, les uns à l'argot des ateliers, les autres au langage spécial des

arts et des métiers ; d'autres (ce sont les plus innocents), à la langue politique de l'Angleterre ; de ces substantifs, on a fait hardiment des verbes, et notre beau langage est émaillé de constructions baroques qui le rendraient à coup sûr intelligible à un seigneur ou à une dame de la cour de Louis XIV...

Un peu d'atticisme, sans prétention, ne messied pas à l'esprit, et si, à l'époque où nous vivons, on emploie tant d'art pour orner le corps et pour varier la parure, pourquoi serait-il défendu de donner à son langage de la correction et de l'élégance ? Le meilleur moyen d'y arriver, c'est de lire de bons livres, et d'éviter les publications nouvelles, les journaux et les recueils soi-disant *comiques*, que je trouve, pour ma part, d'une tristesse mortelle. Les malheureux rédacteurs, vieillis au dur service de la caricature et du bon mot, épuisés, hors d'haleine, ne trouvant plus, dans leur cervelle vide et dans leur encrier tari, de quoi faire rire le public, inventent, s'ingénient, et, à défaut d'idées neuves, ils récoltent à la foire et ailleurs le langage et les plaisanteries qui doivent déridier le lecteur. Je souffre, en rencontrant dans une maison amie une de ces petites feuilles qui ont aidé à corrompre le goût, le langage et les mœurs ; j'espère que mon Albertine ne les lira jamais, et ne permettra pas que ceux qui dépendent d'elle les lisent. "Le bon goût suppose toujours un grand sens," a dit la femme sensée par excellence, M^{me} de Maintenon. Rien n'est plus vrai, et, d'ordinaire, c'est le désir de faire de l'effet, c'est-à-dire un grand manque de sens, qui porte les femmes aux toilettes extraordinaires, aux manières affectées et bruyantes, aux discours hardis, aux expressions étranges. Une véritable modestie supprimerait cela ; elle suffit à donner à une femme tout ce charme qui résulte de la réserve, du tact et de la douceur. Mais je retombe dans mon péché mignon. Ma vieille amitié, fâcheuse, grondeuse, demande pardon à votre jeunesse, en faveur d'une affection aussi tendre que sincère.

Conversation littéraire.

1. A quel genre appartient cette lettre ?
2. Par qui et à qui est-elle écrite ?
3. Qui est-ce que Gustave ?

4. Quels défauts M^{me} Lucie M. a-t-elle remarqués dans une lettre écrite par Gustave au fils de M^{me} Lucie M. ?

5. Qu'est-ce qui a introduit l'argot dans le langage de la jeunesse ?

6. Doit-on cultiver les calembourgs ?

7. Pourquoi faut-il, dans son langage, s'observer et observer les autres ?

8. Quelle est la cause de cet abaissement de la langue française ?

9. Que signifie le mot *atticisme* ?

10. Quel est le meilleur moyen d'arriver à donner à son langage de la correction et de l'élégance ?

11. Lorsque les rédacteurs de ces journaux soi-disant *comiques* ont épuisé toutes leurs provisions de bons mots, que font-ils ?

12. Quel conseil Lucie M. donne-t-elle à Albertine à propos de ces petites feuilles qui ont aidé à corrompre le goût et les mœurs ?

13. Comment qualifie-t-elle M^{me} de Maintenon ?

14. Donnez quelques détails sur M^{me} de Maintenon.

15. Quelle vertu manque-t-il aux femmes qui aiment à porter des toilettes extraordinaires, à avoir des manières affectées et bruyantes, etc. ?

16. Comment termine M^{me} Lucie M. ?

17. En quoi consiste le *péché mignon* de Lucie M. ?

18. Distinguez les qualités et les défauts de cette lettre ?

19. Puisque le style des lettres doit être simple et naturel, n'est-ce point un défaut de les émailler de figures ?

II

Résumez les deux premiers alinéas.

III

M^{me} DE SÉVIGNÉ A SA FILLE, SUR LA MORT DU MARÉCHAL DE TURENNE.

CANEVAS. — La mémoire de M. de Turenne est consacrée à l'immortalité... Ce n'est pas seulement après la mort du maréchal que les grandes qualités qui le distinguaient ont été admirées, elles l'étaient déjà pendant sa vie. — Jamais on ne pleurera assez une telle perte. — Toutes les vertus chrétiennes étaient réunies dans cette belle âme. Il était aimé de tous. — Il était le père de ses soldats ; il veillait constamment à leur bien-être. — Tout le monde est certain que son âme a été reçue à bras ouverts par Dieu. — Tout le monde a confiance en son salut.

IV

UNE EXCURSION EN SUISSE.

CANEVAS.—Nous proposons aujourd'hui de faire le passage du Saint-Gothard, vous partez à pied et à jeun.

Le temps se met au beau ; bientôt vous ne voyez plus de pâturages, mais des rochers abruptes, etc... Après deux heures de marche, fatigue, découragement général... Enfin on atteint le haut du col. Voici l'hospice, et le déjeuner... En partant, à droite, vous laissez une petite chapelle robuste et grossière... Bientôt vous arrivez au plateau qui forme le sommet du col... Spectacle curieux : infinis contours de la route semblable à un immense reptile... Vous allez sur le revers d'un autre plateau. Nouvelle surprise : vallée d'Airolo, boisée, verdoyante... Au-delà d'Airolo, vous rencontrerez un brave homme qui rit toujours, parce que, dit-il, il est toujours gai, car il vient toujours de boire.

Arrivés à Faido, souper et lit. Le lendemain, départ avec une voiture de secours... La pluie commence à tomber. On s'abrite sous un châtaignier, qui bientôt distille et mouille... La pluie cesse, et vous voici à Lumino, un peu tard, et point d'auberge... Figures peu rassurantes qui vous entourent... Vous allez coucher à Misocco. Le lendemain, départ... Vous arrivez au plateau qui forme la base de Saint-Bernardin... Vous grimpez en compagnie de deux botanistes... On atteint la région des Ambresailles où plusieurs achèvent de déjeuner... Le ciel se découvre et vous voyez de belles et innombrables cimes, des rocs tapissés de lichen, etc.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Voici un passage très-ingénieux de Marmontel, où il réunit presque toutes les figures essentielles : il fait parler un homme du commun, en le supposant en colère contre sa femme. Distinguez chacune des figures qui s'y trouvent.

Si je dis oui, elle dit non ; soir et matin, nuit et jour elle gronde. Jamais, jamais de repos avec elle. C'est une furie, un démon. Mais, malheureuse, dis-moi donc ! Que t'ai-je fait ? O ciel ! quelle fut ma folie en t'épousant ! Que ne me suis-je plutôt noyé ! Elle pleure, ah ! la bonne âme ! Vous allez voir que c'est moi qui'ai tort. Eh bien ! je suppose que cela soit. Oui, je suis trop vif, trop sensible. Mais, de grâce, ramène-moi par la douceur. Les voisins t'ont vue, les yeux égarés, le visage en feu, la tête

échevelée, me poursuivre, me menacer. Ils croient que je suis un méchant, un brutal ; que je te laisse manquer de tout ; que je te bats, que je t'assomme. Hélas ! ta pauvre mère m'avait toujours promis que tu lui ressemblerais ! Que dirait-elle ? que dit-elle ? Car elle voit ce qui se passe. Oui, j'espère qu'elle m'écoute ; et je l'entends te reprocher de me rendre malheureux. Ah ! mon pauvre gendre, dit-elle ! tu méritais un meilleur sort !

II

Pourquoi les chats restent-ils endormis pendant la plus grande partie du jour ?

Pourquoi peut-on rallumer subitement, et à distance, une chandelle qui vient d'être éteinte ?

III

Cinq pensées sur ces deux mots : hypocrite, hypocrisie.

IV

X... A CIDEVILLE.

Conseils sur l'art de disposer un sujet.

CANEVAS.—Il l'engage à être simple et naturel dans ses écrits ; à ne pas trop montrer d'esprit... Il termine comme par un adieu. La maladie l'empêche d'en écrire davantage.

TROISIÈME LEÇON.

I

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Discours. Discretion. Dispute. Distinguer. Diviser. Donner. Durable. Ebahi. Ebauche. S'échapper. Eclipser. Economie. Effacé. Effaré. Efféminer. Effigie. S'efforcer. Elaguer. Elève. Elocution. Eloge. Eloigner. Emaner.

II

Donner l'explication des proverbes suivants.

1. Ne réveillez pas le chat qui dort.
2. A bon chat, bon rat.

3. Ventre affamé n'a point d'oreilles.
4. Ce n'est pas la mer à boire.
5. Il a plusieurs cordes à son arc.
6. Il faut toujours garder une poire pour la soif.
7. Ne savoir de quel bois faire flèche.

III

1. L'ouvrier des champs (*neuf ou dix lignes*).
2. Le vieillard (*dix ou douze lignes*).

IV

Jules a demandé à Adolphe son opinion sur Charlemagne et Napoléon. Adolphe lui répond la lettre suivante.— Faire à cette lettre une réponse critique.

Mon cher Jules,

Tu me demandes mon opinion au sujet de Charlemagne et de Napoléon. Je ne saurais établir un parallèle sérieux entre ces deux grands hommes : ils ont vécu en des siècles si différents ! Charlemagne ne fut pas heureux dans ses croisades contre les Musulmans ; Napoléon eut des succès merveilleux dans ses entreprises. Mais aussi fut-il favorisé par les inventions modernes : le canon, la vapeur et l'électricité.

Charlemagne menait une vie réglée et sobre : le bœuf et les pommes de terre lui tenaient lieu de faisans et de perdrix. En résumé, Charlemagne et Napoléon sont deux grands hommes, mais à des titres différents.

Ton ami,

ADOLPHE.

V

Il n'y a pas de joie plus douce que celle de faire du bien à ses semblables. (*Développer cette pensée en quinze ou vingt lignes*).

VI

CORRESPONDANCE COMMERCIALE.

DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS.—Un jeune homme demande une place vacante dans les bureaux de M. Leriche. Celui-ci écrit à M. J. L., chez qui ce jeune homme a été employé, le priant de lui transmettre quelques renseignements.

VII

TOULOUSE.

CANEVAS. Toulouse fut la capitale des Visigoths, puis celle des comtes de Toulouse... Ville grande et riche...—Parlez de sa situation au point de vue commercial... Parlez aussi du Capitole, des églises les plus remarquables : la cathédrale de Saint-Etienne, l'église de Saint-Sernin, la Dalbade, la Daurade et le Taur... Le Château-d'Eau, le pont qui joint la ville au faubourg Saint-Cyprien... Bibliothèque de soixante mille volumes... *Heures* de Charlemagne, livre conservé au Collège... Institutions particulières, au moyen âge... Capitouls... Jeux floraux ; leur origine, leur restauration, leur but... Poètes célèbres qui y ont été couronnés.

CHAPITRE XIX.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, nos 80, 106.)

I

LE CHRÉTIEN.

Je me demande s'il y a des hommes qui cherchent Dieu comme le terme de leur existence passagère, comme le principe certain de leur félicité et de leur perfection. Je me demande, par-dessus tout, s'il y a des hommes qui aiment Dieu, je ne dis pas comme nous aimons des hommes, mais comme nous aimons les plus viles créatures : un cheval, un chien, l'air, l'eau, la lumière et la chaleur. Je me demande ces choses à moi d'abord, à vous ensuite, et j'attends ma réponse et la vôtre avec une terreur qui doit décider de ma vie. J'entends des bouches hardies me dire que la vertu n'est qu'un nom. J'entends, d'un bout à l'autre de l'histoire, la protestation des sceptiques, le sarcasme des égoïstes, le rire des débauchés, la joie des fortunes injustement acquises, le cri plaintif des cœurs qui n'espèrent plus, et, seul, du haut de ces raisonnements qui m'ont conduit à l'idée du vrai, du saint, le regard sur ce que j'ai appelé mon âme et sur ce que j'appelle encore Dieu, j'attends une parole qui me précipite ou m'affermisse à jamais. Qui est-ce qui me la dira.

C'est moi qui vous la dirai. Vous cherchez l'homme juste, l'homme fort, l'homme saint, l'homme qui aime Dieu : je le connais, et je vous dirai son nom.

Il y a dix-huit siècles, Néron régnait sur le monde. Héritier des crimes qui l'avaient précédé sur le trône, il avait eu à cœur de les surpasser, et de se faire par eux, dans la mémoire de Rome, un nom qu'aucun de ses successeurs ne pourrait plus égaler. Il y avait réussi. Un jour, on lui amena dans son palais un homme qui portait des chaînes et qu'il avait désiré voir. Cet homme était étranger. Rome ne l'avait pas nourri, et la Grèce ignorait son berceau. Cependant, interrogé par l'empereur, il répondit comme un Romain d'une autre race que celle des Fabius et des Scipion, avec une liberté plus grave, une simplicité plus haute, je ne sais quoi d'ouvert et de profond qui étonna César. En l'entendant, les courtisans se parlèrent à voix basse, et les débris de la tribune aux harangues s'émurent dans le silence du forum. Depuis, les chaînes de cet homme se sont brisées : il a parcouru le monde.

Athènes l'a reçu et a convoqué pour s'entretenir avec lui les restes du portique et de l'Académie ; l'Egypte l'a vu passer au pied de ses temples, où il dédaignait de consulter la sagesse ; l'Orient l'a connu, et toutes les mers l'ont porté.

Il est venu s'asseoir sur les grèves de l'Armorique, après avoir erré dans les forêts de la Gaule, et les rivages de la Grande-Bretagne l'ont accueilli comme un hôte qu'ils attendaient. Quand les vaisseaux de l'Occident, las des barrières de l'Atlantique, s'ouvrirent de nouvelles routes vers des mondes nouveaux, il s'y élança aussi vite qu'eux, comme si nulle terre, nul fleuve, nulle montagne, nul désert n'eût dû échapper à l'ardeur de sa course et à l'empire de sa parole : car il parlait, et la même liberté qu'il avait déployée en face du Capitole asservi, il la déployait en face de l'univers.

Voyageur à mon tour au mystère de la vie, j'ai rencontré cet homme. Il portait à son front la cicatrice du martyre, mais ni le sang versé, ni le cours des siècles ne lui avaient ôté la jeunesse du corps et la virginité de l'âme. Je l'ai vu, je l'ai rimé. Il m'a parlé de la vertu, et j'ai cru à la sienne. Il m'a parlé de Dieu, et j'ai cru sa parole. Son souffle ver-

sait en moi la lumière, la paix, l'affection, l'honneur, je ne sais quelles prémices d'immortalité qui me détacheraient de moi-même ; et enfin je connus, en aimant cet homme, qu'on pouvait aimer Dieu, et qu'il était aimé en effet. Je tendis la main à mon bienfaiteur, et je lui demandai son nom. Il me répondit comme il l'avait fait à césar : " Je suis chrétien ! "

(LACORDAIRE.)

Conversation littéraire.

1. Dites quel est l'auteur de ce sujet ; donnez quelques détails sur cet auteur.

2. Par quoi débute-t-il ?

3. Qui répondra à cette question posée dans le premier alinéa ?

4. Qui était Néron ?

5. A quelle époque régnait-il ?

6. Quel homme amena-t-on un jour à Néron ?

7. Quel effet produisit sur l'empereur et sur son entourage les paroles de cet homme ?

8. Depuis ce jour, que devint *cet homme* ?

9. A quel événement est-il fait allusion dans cette phrase : " Quand les vaisseaux de l'Occident, las des barrières, etc... ?

10. A quelle contrée donnait-on autrefois le nom d'Armorique ?

11. Lorsque l'auteur rencontra *cet homme*, que remarquait-il sur sa physionomie ?

12. De quel sentiment l'auteur fut-il saisi envers *cet homme* aussitôt qu'il l'eût vu ?

13. Lorsqu'il lui demanda quel était son nom, quelle réponse obtint-il ?

14. Dans ce sujet, est-ce spécialement d'un seul homme, d'un seul chrétien qu'on a voulu parler ?

15. Comment appelle-t-on la figure de style qui consiste à employer le nom d'un objet pour un autre, en vertu d'un intime rapport de correspondance entre ces objets ?

16. D'après cela, comment appelleriez-vous la figure de style en vertu de laquelle on a employé *le chrétien*, nom de l'individu, pour celui de *les chrétiens*, *le christianisme*, noms du genre ?

17. Dans le cours du sujet, ne remarquez-vous pas d'autres *métonymies* ?

18. Ne remarquez-vous pas, spécialement dans le premier alinéa, un *son* trop souvent répété ?

19. Vers la fin du troisième alinéa, se trouve cette proposition : " Les débris de la tribune aux harangues s'épurent dans le silence du forum. " Dites le nom de cette figure de style.

20. Est-elle belle, médiocre ou défectueuse ?

21. Que pensez-vous aussi des expressions métaphoriques suivantes : voyageur à mon tour au mystère de la vie ; son souffle versait en moi la lumière, l'honneur, etc. ?

22. Quelles sont les qualités principales d'une bonne métaphore ?

23. Donnez quelques éclaircissements et observations sur la composition des métaphores.

24. Le style du texte est-il simple ou noble ?

25. Pourquoi l'auteur ne nomme-t-il qu'à la fin du récit le nom de cet homme dont il fait le portrait, et dont il suit les traces sublimes à travers les siècles ?

26. A quoi l'auteur fait-il allusion dans ce passage : " Athènes l'a reçu et a convoqué, etc. ? "

II

L'ÉGOTISME. (PORTRAIT.)

SOMMAIRE.—Gnathon (*personnification de l'égoïste*) ne vit que pour lui ; à table, il s'empare de la première place ; il mange gloutonnement et avec une malpropreté dégoûtante.—Partout où il se trouve : au sermon, au théâtre, en carrosse, dans les hôtelleries, etc., il s'installe le plus commodément possible, sans jamais se contraindre pour personne — Jamais il ne compatit aux maux d'autrui ; il ne connaît que les siens.—Enfin, pour conserver sa vie, il consentirait volontiers à l'extinction du genre humain.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Cinq pensées sur ce mot : tempérance.

II

Pourquoi, quand il doit pleuvoir, les chats se passent-ils, à différentes reprises, la patte derrière les oreilles ?

Pourquoi dans les grandes villes l'eau monte-t-elle par des conduits jusqu'aux étages les plus élevés des maisons ?

III

Donner l'explication des proverbes suivants.

1. Se faire tirer l'oreille.
2. Rogner les ongles à quelqu'un.
3. Faire la sourde oreille.
4. Charbonnier est maître chez soi.
5. Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois.
6. Gardez-vous de dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.
7. Comme on fait son lit, on se couche.
8. Toute médaille a son revers.

IV

Amplification : L'espoir de l'immortalité nous console de la perte de nos amis vertueux.

V

PASCAL.

SOMMAIRE.—Après avoir été le créateur des mathématiques, après avoir introduit de nombreux perfectionnements dans cette science et dans celle de la physique, enfin après avoir parcouru le cercle des sciences humaines, Pascal s'aperçut de leur néant et tourna ses regards vers la religion. Malgré ses infirmités et ses souffrances, il finit la langue française ; et, avant de mourir, il résolut, par la force de son effrayant génie, un problème de géométrie réputé insoluble.

TROISIÈME LEÇON.

I

1. L'aigle s'applaudissait en voyant tous les oiseaux lui accorder le prix de la beauté.

Un paon l'entendit et se dit en lui-même : "Ce n'est point ton plumage, ce sont tes serres et ton bec qui t'ont valu ce prix." MORALE :

2. Un jour d'orage, de jeunes perdrix murmuraient contre le Créateur.

Tout à coup un chasseur apparaît, voit les perdrix et tire... Mais le fusil rate, car la pluie avait humecté la poudre meurtrière. MORALE :

II

Observations critiques sur les défauts qui se trouvent dans les vers suivants.

UN PRESBYTÈRE DE CAMPAGNE (1).

Une cour le précède, enclose d'une haie
 Que ferme sans serrure une porte de claie ;
 Des poules, des pigeons, deux chèvres et mon chien,
 Portier d'un seuil ouvert et qui n'y garde rien,
 Qui jamais ne repousse et qui jamais n'aboie,
 Mais qui flaire le pauvre et l'accueille avec joie ;
 Des passereaux montant et descendant du toit.
 L'hirondelle rasant l'auge ou le cygne boit ;
 Tous ces hôtes, amis du seuil qui les rassemble,
 Famille de l'ermite, y sont en paix ensemble ;
 Les uns couchés à l'ombre en un coin du gazon,
 D'autres se réchauffant contre un mur au rayon,
 Ceux-ci léchant le sel le long de la muraille,
 Et ceux-là becquetant ailleurs l'herbe ou la paille...
 Marthe est là, pauvre fille aux murs enracinée,
 Partageant leur prospère ou triste destinée,
 Me servant sans salaire et pour l'honneur de Dieu,
 Surveillant à la fois la cure et le saint lieu,
 Et qui, voyant de Dieu l'image dans son maître,
 Croit s'approcher du ciel en vivant près du prêtre.
 Quelques vases de terre, ou de bois ou d'étain,
 Où de Marthe attentive on voit briller la main...
 De ce salon rustique on passe dans ma chambre :
 C'est celle dont le mur s'éclaire du couchant ;
 Tu sais que pour le soir j'eus toujours du penchant,
 Que mon âme un peu triste a besoin de lumière,
 Que le jour dans mon cœur entre par la paupière,
 Et que j'aimais tout jeune à boire avec les yeux
 Ces dernières lueurs qui s'éteignent aux cieux.
 La chaise où je m'assieds, la natte où je me couche,
 La table où je t'écris, l'âtre où fume une souche,
 Mon bréviaire vêtu de sa robe de peau,
 Mes gros souliers ferrés, mon bâton, mon chapeau,
 Mes livres pêle-mêle entassés sur leur planche,
 Et les fleurs dont l'autel se pare le dimanche.

(LAMARTINE.)

(1) C'est le curé qui parle.

III

Amplification : Ce n'est pas dans un herbier qu'on peut juger de la beauté du lis et de la rose. Il faut voir le lis sur le bord d'un ruisseau et la rose sortant des fentes d'un rocher humide.

IV

LE SOIN.

CANEVAS.—Dites que le soin est presque une vertu et qu'avec lui on fait des prodiges. . . Le soin amène l'aisance, ou la conserve. Avec le soin on a tout sous la main, etc.

V

UNE EXCURSION EN SUISSE.

CANEVAS.—Vous vous disposez à passer le grand Ferret. On vous assure que le temps est beau, malgré la noirceur du ciel, et les nuages qui courent de tous côtés. La partie que vous allez parcourir n'est point sauvage ; seul un glacier s'y déploie et de sa gueule d'azur vomit des flots bouillonnants. Dites que ce mot *gueule* est bien approprié à l'objet dont il s'agit. Ce glacier, en effet, rappelle quelque fabuleux dragon : parlez de ses écailles, de ses croupes hérissées, de ses replis onduleux qui atteignent jusqu'aux pelouses. . . Vous voudriez un poète, un vrai poète pour chanter ce monstre, et vous ne voudriez ni Delille ni Hugo ; dites pourquoi. . . Apostrophe à ce glacier, en lui souhaitant un chantre vraiment épris de sa majesté, etc., etc.

Vers deux heures, vous arrivez aux chalets de Bar. Des vachers presque sauvages les habitent. Ils coupent à coups de hache et vous donnent plusieurs quartiers de pain. Décrire leur misérable hutte : ni lit, ni table, des centaines de clochettes. En montant vous distinguez sur les hauteurs trois ou quatre personnes qui ne daignent pas répondre à vos hurras : ce sont des touristes barbus, espèces d'olympiens qui ne veulent pas des salutations familières ; ils veulent être contemplés. Sur le point d'arriver au grand Ferret, vous distinguez le Mont-Blanc, le Géant, le Jorasse et bien d'autres qui semblent braver le ciel.

VI

ABRAHAM LINCOLN, OU L'OUVRIER DEVENU UN GRAND HOMME.

SOMMAIRE.—Abraham Lincoln avait six pieds trois pouces : gauche dans sa tenue, large front, regard profond et mélancolique, etc. Il avait de grands bras, comme un batelier, et de très-grandes mains, comme un charpentier ; il était, en effet, l'un et l'autre. A vingt ans, il était simple ouvrier ; à vingt-cinq ans, il était avocat ; à trente ans, orateur populaire ; à quarante ans, représentant du peuple au congrès des Etats-Unis ; à cinquante ans, il

était président de cet illustre pays ; à cinquante-six ans, il mourait assassiné. Sorti de l'obscurité, il avait établi la paix dans son pays après avoir aboli l'esclavage... Cette vie semble légendaire... Il a vaincu tour à tour la pauvreté, l'ignorance, le préjugé, l'ambition personnelle, égoïste, qui lui conseillait de fonder sa famille ; il préféra fonder sa patrie. Je le contemple au milieu de ces gigantesques travaux comme au milieu d'un incendie où il se jette la tête la première pour arracher des esclaves à l'horreur de la servitude ; frappé lui-même quand l'incendie s'apaise, il peut jeter au moins ses derniers regards sur son pays libre et pacifié. En prononçant le nom d'Abraham Lincoln, j'éprouve un frémissement d'admiration comme on l'éprouve à la vue d'un grand homme. Mais un sentiment de respect et d'amour envahit l'âme, en pensant que ce grand homme fut avant tout un *brave homme*.

CHAPITRE XX.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, nos 38, 92.)

I

DERNIERS JOURS DE CHARLEMAGNE.

Les infirmités de la vieillesse faisaient de jour en jour sentir à l'invincible Charles que le temps, qui détruit tout, allait triompher de lui. Ce grand astre penchait vers son déclin, et bientôt il disparut. L'empire d'Occident, replongé dans les ténèbres, vit promptement sa puissance colossale tomber en débris, et ne conserva de sa gloire que de faibles rayons et de grands souvenirs.

En vain tout se réunit pour rappeler aux hommes leur néant et pour les avertir de la fragilité des grandeurs humaines : orgueilleux pygmées, ils oublient que le plus puissant et le plus célèbre d'entre eux n'occupe qu'un point imperceptible dans l'infini. Aussi on les a vus de tout temps croire et dire que la chute d'un grand homme, troublant l'ordre de l'univers, était annoncée par des prodiges : les contemporains de Charlemagne prétendaient qu'une foule de présages avait précédé sa mort.

Charles était âgé de soixante-et-onze ans, sa faiblesse s'augmentait chaque jour ; son infatigable activité, carac-

rière distinctif de tous les hommes célèbres, luttait seul encore contre les coups de la mort.

Le 13 novembre 813, la nature, plus forte que lui, dompta son courage, il ne sortit plus de son palais. Ses derniers jours furent consacrés à la prière, à la distribution des aumônes, et à un travail qu'il avait entrepris pour concilier les textes grec et syriaque de l'Evangile.

Il ne croyait point à la médecine et n'appela point ses secours. Au commencement de janvier 814, comme il sortait du bain, la fièvre le saisit ; pendant sa durée il ne prit aucune nourriture ; son aumônier Hildebald lui administra les sacrements ; le signe de la croix fut son dernier effort, il expira en prononçant ces mots : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.*

Ce grand homme qui donna son nom à son siècle, descendit dans la tombe avec la gloire de la France, le 28 janvier 814, il était dans sa soixante-douzième année. Ce prince avait régné quarante-sept ans sur les Francs, quatorze comme empereur d'Occident.

Il fut enterré à Aix-la-Chapelle, dans un couvent que l'on fit murer. Il y était représenté sur un trône d'or, revêtu de ses habits impériaux et du cilice qu'il portait habituellement ; son manteau était attaché sur ses épaules ; on avait suspendu son glaive à son baudrier ; la couronne impériale était placée sur sa tête ; le livre des Evangiles sur ses genoux ; son sceptre et son bouclier à ses pieds.

Le règne de ce prince, à jamais célèbre, est devenu une ère nouvelle pour l'Europe moderne. L'Eglise lui doit son indépendance, l'empire d'Occident sa renaissance, les sciences et les arts leur réveil, la Germanie sa civilisation, la France son repos et sa grandeur.

(Le comte DE SÉGUR.)

Conversation littéraire.

1. Qu'est-ce qui annonçait à Charlemagne sa fin prochaine ?
2. Comment employa-t-il ses derniers jours ?
3. Quand est-ce que la fièvre le prit ?
4. Comment mourut-il ?
5. Ce grand homme descendit-il seul dans la tombe ?
6. Quel âge avait-il ?

7. Combien d'années avait-il régné ?
8. Où fut-il enterré ?
9. Que lui doivent l'Eglise, l'empire d'Occident, les sciences et les arts, la Germanie et la France ?
10. Citez une métaphore et trois expressions métaphoriques prises dans le premier alinéa du texte.
11. Qu'est-ce qu'un pygmée ?
12. Que signifie cette phrase : "L'Empire d'Occident vit promptement sa puissance tomber en débris ?"
13. Sous qui et comment périt, pour ainsi dire, le vaste empire de Charlemagne ?
14. Les hommes se souviennent-ils toujours de leur néant et se rappellent-ils la fragilité des grandeurs humaines ?
15. Quel est le caractère distinctif de tous les hommes célèbres ?
16. Que pensez-vous du style de ce morceau ?
17. Trouvez deux antithèses dans le premier alinéa.
18. Dans quel alinéa est-il parlé de l'orgueil et du néant des hommes ?
19. Qu'est-ce donc qu'un baudrier ?
20. Est-il vrai que les sciences et les arts durent leur réveil à Charlemagne ?
21. Qu'est-ce qui éleva Charlemagne à un si haut degré de puissance et de gloire ?
22. Le respect, l'amour et la pratique de la religion sont-ils nécessaires à un prince ?

II

Résumez le texte en dix ou douze lignes.

III

1. Un rosier s'adressant à la ronce lui reprochait d'accrocher et de déchirer les passants.

Le rosier avait-il raison ? ne mérite-t-il pas plus de reproches que la ronce ?

2. Admirez l'azur de mes ailes,

Disait au lis majestueux

Un papillon présomptueux ;

Vit-on jamais couleurs plus vives et plus belles ?

Le lis lui répondit : " Insecte vil et fier,

D'où te vient cet orgueil étrange ?
 As-tu donc oublié qu'hier,
 Reptile encore obscur, tu rampais dans la fange ?
Quelles gens ressemblent à ce papillon ?

DEUXIÈME LEÇON.

I

CHARGE, FARDEAU, FAIX.

La *charge* est ce que l'on peut porter ; le *fardeau* est ce que l'on porte ; le *faix* est une charge qui dépasse nos forces. On dit de la *charge* qu'elle est forte ; du *fardeau*, qu'il est lourd ; du *faix*, qu'il accable.

APPLICATION.—La royauté est un pesant... Le malheur est un... sous lequel beaucoup d'hommes succombent. Chacun de ces ouvriers portait sa... de pierres. Pour le roseau, un roitelet est un pesant... L'éléphant est, de tous les animaux, celui qui peut porter la plus forte...

LACHE, POLTRON.

Le *lâche* recule ; le *poltron* n'ose avancer. Le premier ne se défend point, il manque de valeur ; le second n'attaque point, il pêche par le courage. Il ne faut pas compter sur la résistance d'un lâche, ni sur le secours d'un poltron.

APPLICATION.—L'homme qui se suicide est un..., parce qu'il déserte son poste. Celui qui craint d'affronter le péril est un... Il n'y a que les... qui tremblent au moment du danger. "Vous êtes des..." disait un général à ses soldats en fuite.

II

Donner l'explication des proverbes suivants.

1. Bâtir des châteaux en Espagne.
2. Faire des économies de bouts de chandelles.
3. Chat échaudé craint l'eau froide.
4. Tirer le diable par la queue.
5. Qui trop embrasse, mal étreint.
6. C'est Gros-Jean qui remontre à son curé.
7. Mettre les points sur les i.

III

Pourquoi souffle-t-on sur ses doigts pour les réchauffer, et sur les aliments pour les refroidir ?

Pourquoi le baromètre baisse-t-il quand le temps devient humide ?

IV

SAINT LOUIS.

SOMMAIRE.—Ange couronné sur la terre, saint Louis doit faire l'admiration de tout cœur chrétien. A un sentiment si pur et si scrupuleux du devoir et de la justice, à un amour immense du prochain qui débordait sur sa famille et sur le dernier de ses sujets, saint Louis joignait la plus téméraire bravoure : Taillebourg d'abord, la Massoure ensuite prouvent qu'il était le meilleur chevalier et le meilleur chrétien de France. Toujours juste, ce dernier des rois croisés ne pouvait craindre la mort. Captif parmi les infidèles, ceux-ci le prennent pour juge, comme il le fut autrefois entre le pape et l'empereur, entre les savants de l'Angleterre et leur roi. Saint Louis, mourant, dicte à son fils ses instructions mémorables, et il expire après avoir murmuré à voix basse le nom de Jérusalem. Ce mot était un regret ou une espérance. Et si l'on cherche de précieux monuments de sa mémoire, on trouve la Sainte-Chapelle et Saint-Denis, l'une, son oratoire, l'autre, son tombeau. Le peuple se rappellera toujours le chêne de Vincennes.

OBSERVATIONS.

S'appliquer à exposer avec netteté chacun des traits de caractère que l'on trouve réunis et comme massés dans le canevas. Leur donner à chacun sa place propre, mais sans long développement.

TROISIÈME LEÇON.

I

Transcrire les phrases suivantes, et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse et au bon goût.

Heureux l'esprit sobre, qui, dans la poésie comme dans la prose, ménage avec délicatesse *ou* sait faire arriver à propos les épisodes et les situations. Les violettes gagnent beaucoup à ne se faire voir qu'à moitié *ou* les violettes gagnent infiniment à ne paraître qu'à demi, sous un épais feuillage. Une fleur qui se dérobe *ou* qui se cache à la vue, excite davantage la curiosité. Il n'y a de beautés que par comparaison. Si tout était magnifique *ou* splendide, les yeux se lasseraient bientôt de contempler *ou* d'admirer.

II

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Emblème. Emissaire. Emplette. Emplir. Emportement. Emulation. Ennemi. Enoncer. S'enquérir. Entendre. Entêter. Entourer. Epithète. Espérer. Espérance. Etonnement. Etourdi. Événement. Exigu. Exhiber. Expédient. Extérieur. Extirper. Fabrique. Facétieux. Facile.

III

Dix pensées sur ce mot : conscience.

IV

Indiquer la meilleure des deux définitions suivantes, et motivez votre préférence.

Diderot définit ainsi la naïveté :

“ On est naïvement héros, naïvement scélérat, naïvement beau, naïvement orateur ; on est un arbre, une plante, un animal naïvement. La naïveté est une grande ressemblance de l'imitation avec la chose. C'est de l'eau prise dans le ruisseau et jetée sur la toile.”

Un autre écrivain la définit ainsi :

“ La naïveté consiste dans une extrême simplicité d'esprit ou de cœur qui se trahit à notre insu ; c'est un sentiment qui a l'air de nous échapper, une pensée qui semble née d'elle-même, sans effort ni réflexion.

V

Analyse critique des vers suivants.

La tombe dit à la rose :

Des pleurs dont l'aube t'arrose,
Que fais-tu, fleur des beaux jours ?

La rose dit à la tombe :

Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours ?

La rose dit : Tombeau sombre,
De ces fleurs, je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel.

La tombe dit : Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive,
Je fais un ange du ciel.

VI

Pensée à amplifier : Grâce au courage des martyrs, la vérité a triomphé sur la tombe des tyrans.

VII

LOUIS XI.

SOMMAIRE.—Sa conduite comme fils.—Sa conduite comme roi.—Ligue dite *du bien public*.—Ministres et favoris de Louis XI.—Sa superstition, sa politique.—Services qu'il rendit au pays, et provinces qu'il réunit à la couronne.—Dernières années de sa vie.

VIII

ARRAS.

CANEVAS.—La ville d'Arras est située dans une plaine et divisée en trois parties : la Cité, la Ville et la Basse-Ville... Ancienne capitale de l'Artois ; jolies maisons, grandes places, belle cathédrale... Industrie importante... Hommes célèbres, à des titres bien différents : Baudouin, Léluse, Palissot, Damiens, Joseph Lebon et les deux Robespierre.

Prise par trahison, en 1492, elle rentra sous la domination française en 1640.

IX

La souffrance est le lot de la vie, et particulièrement celui du chrétien. (*Amplification.*)

X

UNE EXCURSION EN SUISSE.

CANEVAS.—Le val Ferret aboutit à Orsières, bourg considérable et en voie de progrès, puisqu'on y trace une route cantonale... A la place des tranquilles hameaux, on va construire des auberges, établir des relais, etc. Des travaux mercenaires et industriels vont désarmer la nature et peut-être remplacer le couvent, ces Pères, ces chiens, etc. La flamme de la charité sera étouffée par l'industrie... Avec la nuit et la pluie, vous arrivez en toute hâte à Martigny.

Le matin, beau temps. L'orage a tout purifié et tout rafraîchi. Le soleil déjà vous réjouit de ses rayons. Qu'il est beau, ce contraste de la veille courroucée et du lendemain souriant et rempli de charme...

Vous gravissez la vallée entre des masures désertes... Au sommet, une église, un vieil arbre, une terrasse, d'où l'on voit le fleuve... Comme hier, l'orage se prépare, et bientôt le ciel est en courroux et la nature est ébranlée...

A Zermatt, où vous arrivez le soir, les paysans vous regardent d'un air curieux et silencieusement. Vous entrez dans une auberge, où l'on vous donne des pâtes, puis des pâtes, toujours des pâtes.

CHAPITRE XXI.—
PREMIÈRE LEÇON.(Préceptes, nos 9, 23 et suivants.)

I

L'ÉVANGILE.

Quel livre répond mieux à tous les instincts religieux de l'âme humaine ? Un enfant le comprend, et jamais la science et le génie des plus pénétrants n'en épuiseront la profondeur. Entrez le dimanche dans une paroisse de village, au moment où le prêtre lit à son auditoire l'Évangile du jour en français. Quelle attention ! Quel recueillement ! Hommes et femmes, jeunes et vieux, grands et petits, tous ont les regards tournés vers le prêtre. Je ne sais quelle lumière nouvelle brille dans les yeux les moins intelligents. Ces fronts habituellement courbés sur la bêche ou sur la charrue, se relèvent pour entendre la sainte parole. Ce ne sont plus de pauvres laboureurs, épuisés par le travail de chaque jour et n'ayant une âme que pour penser aux besoins matériels de leurs corps. On dirait qu'alors seulement ils se souviennent de leur origine céleste, et qu'ils se sentent enfants de Dieu ; ce sont des hommes ! Le récit des plus grands miracles les ravit sans les étonner. Les œuvres de Dieu les plus merveilleuses semblent n'avoir rien que de familier pour eux. Ne sont-ce pas, en effet, les pasteurs de Bethléem qui ont été les premiers saluer l'Enfant divin dans la crèche, et auxquels il a été donné d'entendre le céleste cantique : " Gloire à Dieu aux plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ? "

N'est-ce pas le long des campagnes, au bord des grands lacs, dans le désert où le suivait une multitude affamée de l'entendre, que Jésus-Christ répandait avec le plus de complaisance sa doctrine et ses miracles ? Ces paraboles, pleines de mystères, n'en ont pas pour ces pauvres gens. Ils en pénétrèrent le sens avec une satisfaction naïve. Tout y est

emprunté à leur vie rustique, aux images que leur offrent leurs travaux de tous les jours.

C'est le semeur qui sort pour semer la parole, ce qui tombe sur un terrain aride se sèche et se flétrit ; les ronces et les épines, les soins et les soucis de la vie étouffent la semence et l'empêchent de monter en épis ; la bonne terre, le cœur doux et sincère, s'ouvre à la semence céleste, la reçoit et l'embrasse avec joie, et la reproduit au centuple. La moisson est mûre : le père de famille ordonne à ses serviteurs de recueillir le bon grain et de le serrer dans ses greniers. Quant aux mauvaises herbes que le père de famille a laissées croître jusqu'au temps de la moisson pour ne pas arracher le blé avec elles : "Coupez-les, liez-les en bottes, et qu'elles soient jetées dans un feu qui ne s'éteindra jamais !" Quelle consolation et quelle épouvante ! Rien de trop élevé pour ces hommes simples dans la doctrine évangélique. Ils comprennent avec leur cœur.

Cette morale, si rigoureuse en apparence, si rude aux riches, si fâcheuse aux puissants et aux heureux de ce monde, comment ne l'aimeraient-ils pas ? Elle n'a que des bénédictions pour eux.

Lisez donc l'Évangile en villageois et en enfant, si vous voulez n'y pas rencontrer de pierre de scandale. Tout s'y éclairera d'une incomparable lumière. La simplicité du cœur, la droiture de l'esprit ne sont pas attachées à la condition ; et la bénédiction de Jésus-Christ sera aussi pour vous : "Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux savants et que vous les avez révélées aux simples !"

(S.-U. Silvestre DE SACY.)

Conversation littéraire.

1. Pourquoi l'enfant lui-même comprend-il l'Évangile ?
2. Dans quelle attitude les villageois écoutent-ils, le dimanche, à l'église, la lecture de l'Évangile du jour ?
3. Que dirait-on en voyant ces pauvres laboureurs dans cette attitude ?
4. Quel effet produit sur eux le récit des plus grands miracles ?
5. Quelles furent les premières personnes à qui Jésus-Christ révéla sa doctrine, et qu'il rendit témoins de ses miracles ?

6. Qu'est-ce qui prouve que Jésus-Christ s'adressait spécialement aux habitants des campagnes ?

7. La morale évangélique est-elle aussi rigoureuse pour les pauvres villageois que pour les puissants, les heureux de ce monde ?

8. Si l'on ne veut pas rencontrer dans l'Evangile de pierre de scandale, comment faut-il le lire ?

9. Qu'entend-on par cette expression : *lire en villageois et en enfant* ?

10. Quelles paroles de Jésus-Christ nous témoignent de sa sollicitude pour les esprits simples et ignorants ?

11. Le texte est-il écrit en style périodique ou en style coupé ?

12. Citez une proposition synthétique, c'est-à-dire une proposition dont celles qui suivent sont le développement.

13. Quelles sont les qualités et les défauts du style employé ici ?

14. Quel est le principe fondamental d'un bon style ?

II

LA SOCIÉTÉ DOMESTIQUE.

SOMMAIRE.—Ce qu'est la société domestique par rapport à la vie sociale.—Perfection qui résulte pour celle-ci de son rapprochement avec la première.—Cachet particulier que la vie de famille, telle qu'elle doit être, imprime aux enfants du foyer devenus les enfants de la patrie ;—salutaire et précieuse influence qu'elle exerce sur le caractère des races qu'elle a formées, races destinées à devenir la force et la défense de la société.

L'homme de la famille tient à la société par des chaînes puissantes : par ses vivants, par ses morts, par sa religion et par le toit qui l'abrite. Près de tout cela, il combat vaillamment, s'il le faut, toute barbarie qui tendrait à envahir la civilisation.—S'il succombe dans la lutte, sa mort prouve une fois de plus quels grands services la famille rend à la société.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Donner l'explication des proverbes suivants.

1. Mettre des bâtons dans les roues.
2. Tourner à tous les vents.
3. Pas de roses sans épines.

4. Les grands coups de vent sont pour les hauteurs.
5. Le coup de pied de l'âne.
6. Les mules ont été demander des cornes, et elles sont revenues sans oreilles.
7. Ménager la chèvre et le chou.

II

Huit pensées sur ce mot : bienveillance.

III

Dieu a accordé la liberté à l'homme, afin :
L'ignorance de l'avenir est un bien, car :

TROISIÈME LEÇON.

I

AIMER, CHÉRIR.

Chérir, c'est *aimer* profondément, de toute son âme.

APPLICATION.—Nous devons... ceux qui nous haïssent. Cet enfant est... de sa mère. L'orgueilleux... point qu'on lui montre ses défauts. Nous devons non-seulement... nos parents, mais encore les...

RIDICULE, RISIBLE.

Ce qui est *ridicule* excite la risée, c'est-à-dire le rire éclatant, long, méprisant et moqueur. Ce qui est *risible* excite le rire franc et joyeux.

Risible se prend en bonne et mauvaise part. *Ridicule* ne se prend qu'en mauvaise part.

APPLICATION.—Un travers d'esprit rend... ; une singularité comique rend... Un homme sage est souvent celui qu'on trouve fort... On jouera ce soir une comédie fort..., dans laquelle on tourne en... certains petits personnages du grand monde. Un discours sensé sera souvent celui que les sots trouveront...

II

Pourquoi un vase quelconque rempli d'eau se casse-t-il si cette eau vient à se congeler ?

Pourquoi trouve-t-on dans certaines rivières de petites parcelles d'or ou d'argent ?

III

Donnez votre appréciation sur les deux lettres suivantes et faites la critique de celle qui vous paraîtra défectueuse.

1. Monsieur, on peut se délasser quelquefois l'esprit et je le fais aujourd'hui en vous écrivant sur la mort de notre petit jardinier qui a été transplanté lui-même dans une meilleure terre. Le pauvre enfant est mort comme un religieux, au milieu d'une troupe de religieuses qui l'assistaient ; il a été enterré avec elles et par elles. La mort qui n'a rien d'affreux qu'à cause du péché, ne lui avait point changé le visage ; c'était un petit ange que des anges, en chantant, mettaient en terre ; il était couronné de son innocence. Vous étiez son parrain et, en répondant pour lui, vous aviez promis qu'il ne se laisserait point gagner par le monde, et il l'a vaincu. Le voilà en sûreté dans le ciel, où il priera pour vous.

2. Monsieur, on peut quelquefois détendre son esprit fatigué et je le fais aujourd'hui en vous écrivant sur la mort à jamais mémorable de notre petit jardinier, qui s'est envolé comme un chérubin dans le séjour céleste. Arraché de la terre au milieu d'une troupe bénie et attristée de religieuses charitables, il a été inhumé avec une grande pompe relative et par ces mêmes pieuses et douces servantes du Seigneur. La mort que le péché seulement rend horrible et effrayante n'avait pas terni de son souffle impur cette humble petite créature. On aurait dit un ange que d'autres anges mettaient en chantant dans la tombe. La couronne de l'innocence brillait sur son front de l'éclat le plus vif. Vous êtes son parrain, et en répondant pour lui sur les fonts sacrés du baptême, vous aviez promis qu'il foulerait à ses pieds le monde avec ses vanités, et il a tenu parole. Le voilà maintenant triomphant dans la céleste patrie, où il priera le Seigneur pour vous.

IV

1. Qu'est-ce qu'un riche aux yeux du monde ? (*Quatre ou cinq lignes.*)

2. Qu'est-ce qu'un riche dans l'ordre de la Providence ? (*Quatre ou cinq lignes.*)

V

GRENOBLE.

CANEVAS.—Grenoble est entourée de remparts et de montagnes.. L'Isère divise la ville en deux parties : le faubourg Saint-Laurent et la rive gauche... Edifices : cathédrale romane, palais de justice, etc. Dans les environs on doit visiter le pont jeté sur la Drac, la Grande Chartreuse, etc. Patrie de Mably, Vaucanson, Condillac, Mounier, Casimir Périer, etc. Commerce et industrie remarquables. Antique cité des Allobroges, ruinée par les Romains. Grenoble fut rebâti par l'empereur Gratien, d'où lui vient son nom.

Grenoble fut la première grande ville qui ouvrit ses portes à Napoléon 1^{er}, à son retour de l'île d'Elbe... Ne trouvant pas les clés de la ville, des hommes du peuple lui apportèrent les portes.

VI

Un jeune homme élevé au grade de capitaine fait part de cette nouvelle 1^o à sa mère ; 2^o à son oncle ; 3^o à un ami.
(Ecrire ces trois lettres avec tact et convenance, en donnant à chacune le ton et le caractère qui lui conviennent.)

III

LE GÉNÉRAL D'ARMÉE.

SOMMAIRE.—Connaissances que doit posséder un général d'armée... ; géographiques, historiques, administratives, etc ; connaissances des hommes et des choses... Esprit d'ordre, de détail, penser à tout et penser vite, etc.

CHAPITRE XXII.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, n^{os} 14, 15 et suivants.)

I

ROLE DE LA PROVIDENCE.

Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants ? il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire, à eux et à leurs soldats, une hardiesse invincible. Veut-il faire des

législateurs ? il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait prévenir les maux qui menacent les Etats, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances ; il l'aveugle, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infailible. Lui seul prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. Quand il veut renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Egypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, car le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils ; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré ; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, et il ne lui faut souvent autre chose, pour lui renverser le sens, que ses longues prospérités.

Ainsi Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains, est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel renfermant toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte, tout concourt à la même fin ; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

(BOSSUET.)

Conversation littéraire.

1. Quel est celui qui tient les rênes de tous les royaumes ?
2. Comment s'y prend-il pour faire des conquérants ?
3. Et pour faire des législateurs ?
4. Que fait la sagesse humaine lorsque Dieu l'abandonne à elle-même ?
5. Comment Dieu prépare-t-il la chute des empires ?
6. Qu'arrive-t-il souvent à celui qui insulte à l'aveuglement des autres ?

7. Le hasard existe-t-il réellement ?
8. Dans quelle partie du texte le style figuré est-il le plus souvent employé ?
9. Sous quel nom désignez-vous ces figures ?
10. Caractériser le style du texte.
11. Quel a été le but de l'auteur ?
12. En quoi, généralement, le style d'un grand écrivain se distingue-t-il de celui d'un écrivain médiocre ?
13. Écrit-on, en général, aujourd'hui avec justesse et précision ?

II

Résumez le texte en sept ou huit lignes.

III

Dieu existe. Preuves :

DEUXIÈME LEÇON.

I

Cinq pensées sur ce mot : remords.

II

Pourquoi ne peut-on pas tenir une lampe, une chandelle allumée dans une cave remplie de vin en fermentation ?

Pourquoi ne doit-on pas suspendre les noyés la tête en bas ?

III

Transcrire les phrases suivantes, et rejeter les expressions contraires à la justesse, à l'élégance ou au bon goût.

Un guerrier superbe se promenant à travers les débris sacrés d'un temple, ou un guerrier visitant les restes d'un temple, disait à un solitaire : " Mon père, tout cela se détruira-t-il ? ou tout cela tombera-t-il sous la faux du temps ? " Mais " du sein du silence qui règne dans ces ruines, une pierre se détache, tombe et lui répond, ou du sein du silence lugubre qui règne en souverain dans ces magnifiques et immenses ruines, une pierre se détache, tombe et lui répond."

IV

Développez la pensée suivante : La société qui ne donne pas au peuple une éducation chrétienne, abdique logiquement le droit de punir.

V

LE DUEL

SOMMAIRE.—Le duel, c'est l'état sauvage ; ce n'est pas le droit ni la raison, c'est le succès de la force brutale ou du hasard... Il est très-inférieur, sous le rapport de la justice, au combat qu'on appelait autrefois *jugement de Dieu*...—Mais à mesure que la civilisation faisait des progrès, le duel était de plus en plus blâmé et même interdit, comme un attentat contre le particulier, contre le public, contre l'Etat, l'ordre social, etc....—Le duel ne doit pas plus être toléré que ne le sont les simples rixes que l'on juge en police correctionnelle...—Loin d'honorer le duel et de l'applaudir, on devrait le mépriser et l'empêcher comme une violation criante des lois divines et humaines...

TROISIÈME LEÇON.

I

CHATIER, PUNIR.

On *châtie* celui qui a fait une faute, afin de l'empêcher d'y retomber ; on veut le rendre meilleur. On *punit* celui qui a fait un crime pour le lui faire expier ; on veut qu'il serve d'exemple.

APPLICATION.—Qui aime bien.... bien.—La loi... sévèrement les faussaires.

Que de malheureux sont... par la loi pour n'avoir pas assez été... par leurs parents.

Dieu nous... en père pour n'avoir pas à nous... en juge.

DANGER, PÉRIL, RISQUE.

Danger regarde le mal qui peut arriver.

Péril et *risque* regardent le bien qu'on peut perdre, avec cette différence, que *péril* dit quelque chose de plus prochain, et que *risque* indique d'une façon plus éloignée la possibilité de l'événement.

APPLICATION.—Le soldat réellement brave ne craint pas le..., il s'expose au... et court tranquillement les... du métier.

VOIR, REGARDER, APERCEVOIR.

On *voit* ce qui frappe la vue, ce qui se présente devant nos yeux. On *regarde* ce qu'on a l'intention de voir, en y jetant un coup d'œil. On *aperçoit* ce qui est loin de soi, ce qui fuit ou qui se cache.

APPLICATION.—Lorsque Christophe Colomb... l'Amérique, il se mit à genoux et rendit grâces à Dieu. J'ai... un serpent ramper à côté de moi, puis disparaître sous une touffe d'herbe ; j'ai... attentivement, et l'ai... qui cherchait à pénétrer dans un trou. Aussitôt j'ai... autour de moi, afin d'y chercher quelque arme ; j'ai... un bâton avec lequel j'ai frappé le reptile.

II

Comparaison, allusion, antithèse. *Distinguer ces trois espèces de figures dans le devoir suivant.*

1. Il a renversé les grands de leurs trônes, et il a élevé les humbles ; il a rempli de biens ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé pauvres ceux qui étaient riches.

2. J'ai beau frapper du pied, rien ne sort qu'une vie triste et monotone. (M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

3. Mérovée, rassasié de meurtres, contemplait immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. Ainsi se repose un lion de Numidie après avoir déchiré un troupeau de brebis ; sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage ; il ouvre et ferme tour à tour sa gueule fatiguée qu'embarrassent des flocons de laine ; enfin il se couche au milieu des agneaux égorgés ; sa crinière humectée d'une rosée de sang retombe des deux côtés de son cou ; il croise ses griffes puissantes, il allonge sa tête sur ses ongles, et les yeux à demi-fermés, il lèche encore les molles toisons répandues autour de lui.

(CHATEAUBRIAND.)

4. Laissez-moi dîner en paix, à demain les affaires sérieuses.

5. Tu dors, Joseph, et c'est le moment de partir.

6.Monsieur, ici présent.

M'a d'un fort grand soufflet fait un petit présent

7. Et monté sur le faite, il aspire à descendre.

8. Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

III

Appréciation critique des vers suivants :

1. La Voulzie ! est-ce un fleuve aux grandes îles ? Nor
 Mais avec un murmure aussi doux que son nom,
 Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
 Un géant altéré le boirait d'une haleine.

(Hégésippe MOREAU.)

2. Ayez pitié ! voyez des âmes dans les choses,
 Les fleurs souffrent sous le ciseau.
 C'est une âme que l'eau scie en ses froides lames...
 C'est une âme que tait ruisseler le ruisseau.
 Arbre, bête, pavé, poids que rien ne soulève,
 Dans cette profondeur terrible une âme rêve.

(V. HUGO.)

3. Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort.
 Moi je pleure et j'espère : au noir souffle du nord,
 Je plie et relève ma tête.

S'il est des jours amers, il en est de si doux !
 Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
 Quelle mer n'a point de tempête ?

(André CHÉNIER.)

IV

1. Le sommeil d'un enfant. (*Cinq ou six lignes.*)

2. La nature révèle l'existence de Dieu. (*Six ou sept lignes*)¹

V

ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

L'ANEVAS — Personifiez le christianisme, et représentez-le armé d'une croix de bois et marchant à la conquête du monde. Établissez le contraste entre le paganisme et le christianisme... Parlez des passions s'élançant contre l'ennemi qui vient leur disputer l'empire : guerre à outrance, bûchers, chevalots, tortures de toute espèce inventées par les bourreaux... Enfin la hache tombe de leurs mains, et le christianisme s'assied sur le trône des Césars.

VI

HUGUES CAPET.

SOMMAIRE. — Hugues Capet proclamé roi à l'exclusion de Charles de Lorraine, dernier carlovingien... Etat de la France à son avènement au trône... Comment Hugues Capet se concilia les grands et le clergé. Sa sagesse, son habileté... Son surnom de *Capet*...

VII

UNE LUTTE.

CANEVAS. — Le curé d'un petit village, situé sur les bords de la Loire, était chéri de tous ses paroissiens, à l'exception d'un seul qui lui avait voué une haine implacable... Tentatives inutiles du curé pour gagner cet homme.

Sur ces entrefaites, survint la grande inondation de 1846... C'était à la tombée de la nuit ;... épouvante générale... Les habitants du village s'étaient à la hâte réfugiés sur l'esplanade de l'église... Tout à coup on apprend qu'une famille est en danger ;... c'est celle de l'ennemi du curé... Personne n'ose exposer sa vie pour aller au secours de ces malheureux... Le curé s'écrie qu'il ira lui-même, pourvu que deux hommes l'accompagnent pour diriger l'embarcation... Trois jeunes hommes se présentent ;... tous les quatre montent dans une barque ; départ... Après deux kilomètres d'une périlleuse traversée, on arrive devant la maison en danger... A l'appel qui leur est fait, les malheureux descendent dans la barque, à l'exception du père qui refuse de descendre, en disant qu'il ne veut pas devoir la vie à son ennemi ;... alors le curé monte dans la chambre et fait signe à la barque de s'éloigner, car il veut mourir avec son paroissien... Déjà la maison tremble ;... le curé invite son ami à se préparer à la mort... Enfin la bonté et le courage du pasteur attendrissent le père de famille ; il consent à descendre dans la barque, qui ne s'était pas retirée... On était à peine éloigné, que la maison s'écroule dans les flots... Nouveaux dangers qu'on éprouve en effectuant le retour ;... prières ferventes qui s'élèvent vers le ciel... Arrivé en vue du rivage ;... anxiété générale ;... enfin, heureux débarquement et félicitations prodiguées au bon curé.

CHAPITRE XXIII.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, n^{os} 80, 93, 106)

I

L'APPUI DE L'ÂME.

Un soir, je revenais du travail, le sac sur l'épaule, et je montais le faubourg en sifflant, sans prendre garde à une neige fine qui tombait comme à travers un tamis et poudrait le verglas dont la chaussée était couverte. Près d'arriver au haut du faubourg, j'aperçus une vieille femme qui se penchait à pousser devant elle une de ces petites charrettes de *coureurs*, qui sont les boutiques ambulantes du peuple

de Paris. Le verglas rendait la tâche doublement laborieuse. Une neige épaisse rayait le gros châle de laine dans lequel elle était enveloppée, et chargeait les plis du madras qui la coiffait. Elle haletait bruyamment, s'arrêtait de minute en minute, comme à bout de forces, puis redoublait de courage.

Je fus pris involontairement de pitié. Le souvenir de ma mère me revint à l'esprit, et, joignant la marchande qui venait de s'arrêter :

—Eh ! la vieille, lui dis-je en souriant, il y a trop forte charge pour vous.

—C'est la vérité, mon fils, répondit-elle, en essuyant son front où la sueur se mêlait au givre ; les forces s'en vont avec l'âge, tandis que les noix pèsent toujours leur poids. Mais le bon Dieu fait bien ce qu'il fait, il n'abandonne pas les pauvres gens.

Je lui demandai où elle allait ainsi ; elle me montra la barrière et voulut se remettre en marche ; je posai la main sur un des brancards.

—Laissez, lui dis-je, c'est mon chemin ; il ne me coûtera pas plus de faire route avec votre brouette.

Et sans attendre de réponse, je la poussai devant moi.

La vieille ne fit aucune résistance : elle me remercia simplement et se mit à marcher à mes côtés.

J'appris alors qu'elle venait d'acheter aux halles une provision qu'elle devait revendre. Quels que fussent la saison et le temps, elle continuait à parcourir Paris jusqu'à ce qu'elle eût tout placé. Depuis trente années, elle vivait de ce commerce, qui lui avait fourni le moyen d'élever trois fils.

—Mais quand je les ai eus grands et forts, on me les a pris, me dit la pauvre femme ; deux sont morts à l'armée, et le dernier est prisonnier sur les pontons.

—De sorte, m'écriai-je, que vous voilà seule, sans autre ressource que votre courage !

—Et le protecteur de ceux qui n'en ont pas d'autre, ajouta-t-elle. Allez, allez, on a beau être vieille et misérable, l'idée que le roi de tout vous regarde, qu'il vous juge et qu'il vous tient compte, ça vous soutient. Quand j'ai trop de fatigues, que mes pieds ne peuvent plus me porter, eh bien ! je me mets à genoux, je lui dis tout bas ce qui

me chagrine, et quand je me relève, j'ai toujours le cœur plus léger. Vous êtes encore trop jeune pour sentir cela ; mais un jour viendra où vous comprendrez pourquoi on apprend à dire aux petits enfants : " Notre Père qui êtes aux cieux."

Ce fut pour moi toute une révélation au milieu des ténèbres où le tourbillon de la vie du monde m'avait jeté.

Je ne répondis pas, mais je sentis que la lumière était venue. La vieille marchande continua de même jusqu'au haut du faubourg. Pour toutes ses grandes épreuves, elle avait cherché une consolation plus haut que la terre, dans un monde où rien ne pouvait changer.

En l'écoutant parler, mon cœur battait. Je regardais cette vieille femme boitant, la tête branlante, déjà courbée comme pour ramasser son linceul, et je m'étonnais de la trouver plus forte que moi. C'est donc vrai que l'homme a besoin d'un autre point d'appui que les hommes, et que, pour le tenir solidement sur cet échafaudage qui compose la vie, il faut une corde nouée dans le ciel.

Quand je quittai la marchande, près de la barrière, elle me remercia ; mais, à vrai dire, c'était moi qui lui devais de la reconnaissance, car elle avait réveillé des idées qui dormaient au fond de mon esprit. Pauvre vieille femme ! tandis qu'elle me racontait sa vie, elle ne se doutait pas du bien qu'elle allait me faire. Depuis, je ne l'ai jamais vu ; mais plus d'une fois j'ai béni son souvenir.

(Emile SOUVESTRE.)

Conversation littéraire.

1. D'où venait l'auteur ? où passait-il ?
2. Quel temps faisait-il ce soir-là ?
3. Près d'arriver au haut du faubourg, n'aperçut-il personne ?
4. Cette femme avançait-elle avec facilité ?
5. Dites les principales causes qui rendaient pénible la marche de cette femme
6. En apercevant cette pauvre femme, de quel sentiment l'auteur fut-il saisi ?
7. Que lui dit-il ?
8. Quelle réponse reçut-il ?
9. Lorsque la marchande, après ces paroles, voulut se

remettre en marche, son interlocuteur la laissa-t-il partir seule ?

10. Pendant le trajet, qu'apprit-il sur le compte de cette femme ?

11. Qu'étaient devenus ses trois fils ?

12. Dans son infortune, se décourageait-elle ? En qui mettait-elle sa confiance ?

13. Quelle impression produisirent sur ce jeune homme les pieuses paroles de cette femme ?

14. Que comprit-il en regardant cette vieille femme boitant, la tête branlante..., et qui était moralement plus forte que lui ?

15. Pourquoi cette rencontre de l'auteur avec la vieille marchande fut-elle un bien pour lui ?

16. Comment, dans le texte, désigne-t-on les petites charrettes des petits marchands de Paris ?

17. Quel nom est-il donné, en littérature, à cette figure de style qui consiste à dire en plusieurs mots ce qui pourrait être dit en un seul ou plus brièvement ?

18. Citez quelques périphrases prises en dehors du texte.

19. Dites 1^o à quoi sert la périphrase ; 2^o quel abus on peut en faire.

20. Citez deux périphrases que la bonne vieille a employées pour désigner Dieu.

21. Que signifie cette métaphore : *déjà courbée pour ramasser un linceul* ?

22. Trouvez une métaphore dans l'avant-dernier alinéa.

23. Cette image n'est-elle pas une imitation fort banale de celle-ci d'Homère : *la religion est une chaîne d'or qui lie la terre au ciel* ?

24. Traduisez en style ordinaire le style figuré de cette phrase : " Pour tenir l'homme solidement sur cet échafaudage qui compose la vie, etc. "

25. Traduisez également celle-ci : " La religion est une chaîne d'or qui lie la terre au ciel. "

26. Quelles réflexions vous inspirent les sentiments de la bonne vieille et les paroles du jeune homme ?

II

UN SOUVENIR DE LA TERREUR.

SOMMAIRE.—Tous les habitants de Nantes conservent le souvenir de quatre jeunes sœurs, M^{lles} Mello de la Métairie. Privées de leur

père et de leur mère, elles vivaient dans leur pays natal où elles faisaient beaucoup de bien ; c'était assez pour être *suspectes*. Elles furent amenées devant le tribunal et condamnées à mort. N'ayant plus que quelques heures à vivre, elles furent enfermées dans la tour de l'Horloge, où elles pouvaient voir passer une à une les minutes qui leur restaient. Elles tombent à genoux et prient en songeant à leur mère, qui les a précédées dans le ciel... Le moment de l'exécution arrive... Une foule avide et cruelle couvrait la place... Dès qu'elles parurent sur le perron du Bouffay, un murmure sourd se fit entendre parmi le peuple. C'était un long murmure de pitié qui fut étouffé par les cris : " A bas les Aristocrates ! " L'aînée monte sur l'échafaud : elle est délivrée de la vie. La seconde et la troisième lui succèdent. La plus jeune, restée seule, monte aussi les marches de l'échafaud. Touché de sa jeunesse et de sa beauté, le bourreau laisse retomber le bras qu'il étendait sur elle, et la montre en s'écriant : " Elle est trop jeune, elle n'a pas quinze ans ! — Grâce ! répond la foule, elle n'a pas l'âge de mourir. — Je veux mourir, dit l'innocente créature, je hais la république, je la déteste. — Eh bien ! qu'elle meure, " s'écrièrent quelques voix. L'exécuteur se saisit de sa victime, quoique avec peine et regret... Le lendemain il ne reparut pas, et peu de jours après il mourut.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Pourquoi les nuages produisent-ils de la pluie ?
Pourquoi la pluie tombe-t-elle par gouttelettes ?

II

Réflexions critiques sur la réponse suivante, et, s'il y a lieu, en faire une plus convenable.

Monsieur,

Je viens de recevoir avec surprise et indignation votre lettre du 2 courant. Donnez-vous la peine d'examiner plus attentivement vos factures, et vous ne suspecterez plus ma probité, me donnant ainsi le droit de suspecter la vôtre.

Mon honneur et ma réputation sont intacts dans ce pays ; je puis, la tête haute et fière, traverser notre petite ville. Je ne sais si vous pouvez vous-même parler de la sorte sans mentir. Monsieur, lorsqu'on se sent le courage de m'insulter comme vous le faites, et surtout en des termes si violents et si grossiers, on est capable de bien des choses.

J'ai l'honneur de vous saluer.

(BRISÉTOU.)

III

Notre âme est immortelle. *Preuves :*

TROISIÈME LEÇON.

I

Comparaison, allusion, antithèse. *Distinguer ces trois espèces de figures dans le devoir suivant.*

1. Aux yeux d'un ennemi superbe,
Le lis a repris ses couleurs ;
Ses longs rameaux courbés sous l'herbe
Se relèvent couverts de fleurs.

(C. DELAVIGNE.)

2. L'ange exterminateur bénit ton étendard ;
Il mit dans tes accents un son mâle et terrible,
La force dans tes bras, la mort dans ton regard,
Et dit à la brebis paisible :

Va déchirer le léopard. (C. DELAVIGNE.)

3. Les uns, comme des fleurs que son souffle caresse,
Lèvent un front riant de grâce et de jeunesse.

4. Cet homme est universel : non-seulement il n'y a plus de Pyrénées pour lui, mais il n'y a ni Alpes, ni Rhin, ni Océan.

5. Vois-tu, passant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinent ?
Ainsi fuit la gloire du monde :
L'Eternel seul est permanent.

(MALHERBE.)

II

1. Un enfant aimait beaucoup les fleurs ; aussi les entourait-il de tous les soins imaginables : eau, fumier, etc., leur étaient prodigués. Ces soins continuels et excessifs eurent une influence contraire à celle qu'attendait l'enfant : au lieu de prospérer, les fleurs dépérèrent et se fanèrent avant d'avoir atteint leur complet développement. MORALE.

2. Tous les oiseaux assemblés devaient décerner un prix au rossignol ou au serin, deux chanteurs rivaux. Les juges

ailés restent un instant indécis ; tout à coup un geai s'écrie : " Victoire au serin ! " Les paroles de l'ignorant oiseau achèvent de persuader l'assemblée, et l'on se décide pour le rossignol. MORALE.

III

La prescience de Dieu ne détruit pas la liberté de l'homme. *Preuves :*

Nous devons être sobres et tempérants, car... (*Donner cinq ou six raisons.*)

IV

Développer en dix ou douze lignes la pensée suivante : Les soutiens de la vie humaine, ce sont les principes.

V

MAZARIN.

SOMMAIRE.—Cause de l'élévation de Mazarin.—Son ascendant sur l'esprit d'Anne d'Autriche.—Ses qualités et ses défauts.—Sa politique ; différence avec celle de Richelieu.—Conséquence des victoires de Condé.—La Fronde.—Il termine heureusement deux guerres terribles.—Finances.—Encouragea-t-il le commerce, l'industrie, etc. ?

VI

Développez la pensée suivante : Les instruments de la justice divine dans le gouvernement des choses humaines.

VII

UNE EXCURSION EN SUISSE.

CANEVAS.—Vous cheminez sur Trons, après avoir quitté Hanz, où l'hôte vous a un peu plumés. Vous entrez dans l'unique auberge de Trons. L'hôte et l'hôtesse vous font l'effet d'un ogre et d'une ogresse... Ils répondent à toutes vos questions par un *oui* propre à faire trembler de la chair fraîche. Ils vous apportent un fromage puant et des omelettes ; vous payez cher, et vous partez sains et saufs. Vous entrez dans les deux vallons d'Enlibuch, et de là dans les prairies de l'Emmenthal : contrée verdoyante, semée de beaux villages, etc. ; bonheur, paix, travail, etc., tout se trouve en ce pays. Vous allez coucher à Schumpfen. Là, abondance ; en allant vous coucher, après avoir soupé, vous rencontrez de nouveaux soupers qui arrivent.

Le lendemain, vous partez pour Montauvert, sous la conduite d'un guide. Vous voilà à la mer de glace, et bientôt comme perdus au milieu d'un chaos de montagnes, d'où l'on entrevoit des profondeurs

effrayantes... L'eau filtre à travers les crevasses et entretient un murmure sourd... Impressions de terreur et d'admiration à la vue de cette colossale nature... Vous quittez la mer de glace. Près de Valorsine, vous traversez les bois en compagnie d'un petit ruisseau... A Lauterbrunnen, un pâtre vous donne de l'excellent thé... Cette boisson est bien préférable aux eaux glacées qui coupent les jambes... Près du sommet, vous vous mettez à l'ombre d'un grand sapin. Cet arbre ressemble au géant des forêts, qui s'avance pour défier l'ennemi.

A l'île Saint-Pierre, rien n'est changé depuis J.-J. Rousseau. On y entretient un livre où les voyageurs inscrivent leurs pensées, lesquelles n'ont de commun qu'un petit grain de vanité.

CHAPITRE XXIV.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, n^{os} 90, 92, 118 et suivants.)

I

LES FORÊTS DRUIDIQUES.

Les forêts dont les druides faisaient leurs temples n'étaient éclairées que par des rayons vacillants et presque éteints, par des reflets aussi pâles que les lueurs d'une lampe sépulcrale ; les chênes, les sapins, les ormes, que n'avaient jamais atteints la foudre ni la cognée, étendaient leurs branches touffues sur le sanctuaire que remplissaient les simulacres des dieux, représentés par des pierres brutes et des troncs grossièrement façonnés. L'eau du ciel, filtrée à travers cent étages de rameaux, traçait d'humides couleurs sur ces images livides, que la mousse et les lichens rongeaient comme une lèpre affreuse.

C'est là que les druides, vêtus de la robe blanche des Platon et des Pythagore, armés de faucilles d'or, et portant un sceptre surmonté du croissant des prêtres de l'antique Héliopolis, viennent chercher avec des cérémonies mystérieuses le gui sacré, longtemps appelé par nos ancêtres le rameau des spectres, l'épouvante de la mort et le vainqueur des poisons. C'est là qu'attentif à leur signal, le sacrificeur immole les captifs en l'honneur d'Esus et de Teutatès ; c'est là qu'il brûle, au milieu de la nuit, les figures d'osier renfermant des victimes humaines ; le sang rougit tous les

autels et arrose le sol sur lequel les racines tortueuses des vieux arbres représentent d'énormes serpents.

Le Gaulois, soumis par la terreur à ce culte formidable, craint de rencontrer les dieux qu'il vient adorer dans ces vastes solitudes ; il y pénètre les bras chargés de chaînes comme un esclave, afin de s'humilier encore plus devant ces divinités ; il s'avance en tremblant, il frémit au seul bruit de ses pas. Effrayé de ce silence menaçant, son cœur bat avec force, sa vue se trouble, une sueur froide coule de tous ses membres ; s'il tombe, ses dieux lui défendent de se relever ; il se traîne hors de l'enceinte, il rampe comme un reptile parmi les bruyères sanglantes et les ossements des victimes. Souvent du milieu de ces forêts lugubres, où l'on entendait jamais ni le vol des oiseaux, ni le souffle des vents ; de ces forêts muettes et dévorantes, où coulait sans murmure une onde infecte, sortaient tout à coup des hurlements affreux, des cris perçants, des voix inconnues, et soudain à l'horreur du tumulte succédait l'horreur du silence.

D'autres fois, de ces solitudes impénétrables, la nuit fuyait tout à coup, et, sans se consumer, les arbres devenaient autant de flambeaux dont les lueurs laissaient apercevoir des dragons ailés, de hideux scorpions, des céraptes impurs s'entrelaçant, se suspendant aux rameaux éblouissants ; des larves, des fantômes montraient leurs ombres sur un fond de lumière, comme des taches sur le soleil ; mais bientôt tout s'éteignait, et une obscurité plus terrible ressaisissait la forêt mystérieuse. (DE MARCHANCY.)

Conversation littéraire.

1. Qu'étaient ces forêts druidiques ?
2. Par quoi étaient éclairées les forêts druidiques ?
3. Par quoi étaient représentés les dieux ?
4. La mousse et les lichens ne gâtaient-ils pas ces images des dieux ?
5. D'après les détails contenus dans le premier alinéa quel devait être l'aspect des forêts druidiques ?
6. Comment étaient vêtus les druides lorsqu'ils allaient à la recherche du gui sacré, de quoi étaient-ils armés ?
7. Comment nos ancêtres appelaient-ils le gui sacré ?
8. Quels étaient leurs deux principaux dieux ?

9. Quels sacrifices barbares faisait-on en l'honneur de ces dieux ?

10. Par quel sentiment le Gaulois était-il soumis à ce culte formidable ?

11. Comment devait-il pénétrer dans la forêt sacrée, pour y venir adorer ses dieux ?

12. S'il lui arrivait de tomber avant qu'il fut sorti de la forêt, que devait-il faire ?

13. Qu'entendait-on quelquefois au milieu de ces forêts lugubres ?...

14. Qu'arrivait-il encore d'extraordinaire dans ces solitudes impénétrables ?

15. Qu'étaient ces deux hommes, Platon et Pythagore dont il est parlé dans le texte ?

16. Quelle différence trouvez-vous entre l'antique religion de nos pères et la religion chrétienne ?

17. De quelle nature est ce sujet ?

18. "Il rampe comme un reptile parmi les bruyères sanglantes." Quel nom donnez-vous à cette figure de style ?

19. Quel nom donnez-vous à celle-ci : "Soudain l'horreur du tumulte succédait à l'horreur du silence ?"

20. Le style de cette description est-il simple, coulant et naturel ?

21. Est-il périodique ou coupé ?

22. D'où provient cette absence d'harmonie qu'on remarque dans le texte ?

23. Rendez les phrases suivantes moins dures à l'oreille :
Le pain dont *nous nous nourrissons*.—On ne doit se fier *qu'à quelqu'un qu'on connaît*.—Brutus, j'ai souvent remarqué *que quand Caton, ton oncle, opinait*...

24. Quels sont, dans notre langue, les plus parfaits modèles de style ?

II

GUILLAUME TELL.

CANEVAS.—Albert, empereur d'Allemagne, avait asservi la Suisse ; il y avait fait bâtir des forteresses et placé des gouverneurs qui avaient ordre de traiter le peuple avec une extrême sévérité ;... Parlez du méchant caractère de Gessler, gouverneur du canton de Schwitz et d'Uri, ... des nombreuses humiliations dont il accablait le peuple, ... de l'ordre qu'il avait donné à tous les Suisses qui passeraient sur la place publique de la ville, de se prosterner devant son bonnet qu'il

avait fait placer sur une pique plantée au milieu de cette place... Guillaume Tell, homme fort et courageux, refusa de satisfaire à cet ordre, il fut dénoncé, arrêté et amené devant Gessler qui, après l'avoir vainement interrogé, condamne Tell à abattre, avec une flèche, une pomme placée sur la tête de son fils Gemmi... Le pauvre père, après une courte prière, place la pomme sur la tête de son fils, se retire à la distance marquée, tire et enlève la pomme...

DEUXIÈME LEÇON.

I

Pourquoi portons-nous sans nous en apercevoir l'énorme poids de 18,000 kilog. qui est celui de la colonne d'air qui pèse sur chacun de nous ?

Pourquoi le vent du midi est-il chaud et très-souvent pluvieux ?

II

Huit pensées sur ce mot : mort.

III

DE LA CULTURE DES JARDINS ET DES CHARMES DE L'HORTICULTURE.

SOMMAIRE.—Mieux que l'astronome découvrant de nouvelles planètes, le semeur peut dire : ces fleurs sont mon ouvrage. Il orne l'univers et l'embaume de parfums... Les fleurs sont le symbole de nos sentiments : elles ont une langue pour nos joies comme pour nos douleurs ; elles consolent le prisonnier et rendent la captivité moins amère. Comment expliquer ce charme mystérieux des fleurs?... La littérature se sert des fleurs ; les auteurs sacrés y ont trouvé les plus belles comparaisons. Leur présence a fait pénétrer dans la nature un principe de simplicité, de délicatesse et de grâce qui l'embellit et l'honore... On ne saurait comparer les expositions de peinture, ces riches tableaux de fleurs, à ces fleurs naturelles peintes par Dieu même ! Jamais l'art n'atteindra à la hauteur de la nature. Bons jardiniers, vous sortirez toujours vainqueurs de la lutte. Et si à cela on ajoute les massifs, les pelouses, les eaux jaillissantes, etc., alors votre art prend place dans l'histoire des peuples, et l'on compare au Louvre le parc de Versailles. Courage ! nos bons amis, vous honorez Dieu en honorant votre pays. Soyez vous-mêmes des fleurs brillantes dans l'Eglise, la famille et la patrie.

TROISIÈME LEÇON.

I

Quel jugement portez-vous sur la *Chute des feuilles* (1) de Millevoye, touchante élogie couronnée aux Jeux-Floraux et citée partout comme un chef-d'œuvre ? (*Jugez-la au vint de vue des pensées.*)

II

Traduire sans employer des mots au figuré.

1. La femme est une fleur qui n'exhale de parfum qu'à l'ombre.

2. N'accordons ni repos ni trêve
Aux vices de l'âme et du corps ;

Ayons pour les percer toujours la main au glaive.

3. L'Eglise est le phare qui, sur les flots du monde, nous dirige vers le port de l'éternité bienheureuse.

4. Aristot a dit : Les vents que les hommes craignent le plus, ce sont ceux qui les découvrent.

5. Semez les bienfaits, il en naîtra d'heureux souvenirs.

III

Un jeune homme ayant obtenu son diplôme annonce cette nouvelle 1° à son frère, 2° à son protecteur haut placé ; 3° à un ami (*Ecrire ces trois lettres à ec tact et convenance en donnant à chacune le ton et le caractère qui lui conviennent.*)

IV

1. Eruption d'un volcan. (*Sept ou huit lignes.*)

2. Le méchant ne peut échapper à Dieu. (*Trois ou quatre lignes*)

V

L'HOMME HEUREUX PAR LA SAGESSE ET L'INDUSTRIE.

SOMMAIRE.—Quand il vous arrive de fermer les yeux pour rêver un monde idéal, dites que vous ne voyez pas des allées encombrées de calèches ou des châlets factices, ou, etc., etc. . . Mais une véritable

(1) Comme cette élogie se trouve partout, nous avons cru inutile de la reproduire. Le professeur voudra bien la faire lire ou la lire lui-même à ses élèves.

campagne : belle rivière, habitations commodés, propres, saines... Familles laborieuses... Prairies fertiles, culture perfectionnée... Nombreux troupeaux... Routes bien entretenues... Ville bien pavée, éclairée... Partout travail, honnêteté, religion.

VI

UNE EXCURSION SUISSE.

CANEVAS.—Il est très-bon en voyage de ne compter que sur soi, pour trouver partout des voitures, des spectacles et des bonnes gens : en voyage on doit conquérir la gaieté et le plaisir. La Suisse est pour les voyages *touristiques* un pays privilégié. Tout se trouve là : monuments, sites, climats, etc.

Vous partez huit, le 15 août de Genève, sur le bateau à vapeur *l'Aigle*, qui vous confie bientôt à deux bateliers chargés de vous conduire jusqu'au rivage. Une voiture vous mène à Sion (portrait du conducteur : homme âgé, larges épaules, causeur, etc.) Vous arrivez à Sion, et avant de souper, vous visitez l'esplanade du vieux château. Le lendemain, à midi, vous êtes à Tourtemagne. La pluie tombe abondamment, chacun s'abrite comme il peut, et tous se trouvent enfin avant la nuit à Brigg, mouillés et affamés. Vous partez le lendemain, malgré un temps menaçant et sinistre.

Au-dessus de Lax, sapins, air pur, habitants propres et de bonne mine ; cabanes construites en bois. Au-dessus du village on voit l'église. Scène éminemment poétique, sur laquelle se reposent avec bonheur l'esprit et les yeux... La pluie vous accompagne jusqu'à Lax.

Vous déjeunez dans une salle dont le style est pur Valaisan : plafond en bois orné de moulures, portraits des ancêtres, table antique, etc. Images et crucifix, etc.

La fenêtre est un des articles de confort du paysan suisse : ordinairement vitrée, elle est propre et ouverte sur la vallée ; souvent une petite galerie supporte quelques caisses d'œillelets... C'est de là que, le dimanche, le montagnard regarde ses bois, ses champs, le ciel, etc. Là le jour du dimanche est véritablement le jour du Seigneur... Vêtements de fête, messe le matin, et, le soir, causerie... Le dimanche n'est pas le jour des buveurs.

En approchant d'Obergesteln, l'hôte sort de la prairie, et vous conduit dans son auberge, vrai petite boîte. Vous soupez à la lueur des deux cierges funéraires et vous allez dormir.

VII

L'ÉGLISE.

SOMMAIRE.—L'Eglise résiste à la main du temps et à la haine des impies ; elle sort toujours victorieuse des plus rudes épreuves. Rien ne prouve mieux la divinité de sa mission. La barque de saint Pierre est comme l'arche de Noé, toujours ballottée, mais toujours triomphante au-dessus des flots. C'est son destin d'être ainsi agitée.

CHAPITRE XXV.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, n° 112 et suivants).

I

LE SIÈGE DE JÉRUSALEM.

Titus resserra la ville de Jérusalem, et l'entoura d'une grande muraille garnie de tours pour la priver de vivres et de tout secours : ce nouveau péril ne fit pas cesser la discorde civile. Eléazar occupant la partie supérieure du temple, Simon, la ville haute, et Jean de Giscala, la ville basse, combattaient entre eux, et cependant, au milieu de leurs fureurs, leurs troupes réunies sur les murailles résistaient vaillamment aux Romains, faisaient de fréquentes sorties, détruisaient les travaux des assiégeants, et, après les avoir repoussés, reparaissaient dans la ville pour se battre de nouveau entre elles.

Jamais aucune cité de l'univers ne fut en proie à plus de malheurs. La haine, la vengeance, l'avarice, l'ambition, le fanatisme et le désespoir se joignaient aux désordres de la guerre pour déchirer Jérusalem. Le fléau de la famine vint mettre le comble à ces calamités, et les morts y servirent bientôt de pâture aux vivants. On vit une mère égorger son propre enfant pour en faire un affreux repas. Rien ne pouvait calmer ni fléchir ces cœurs barbares. Leur ennemi, Titus, plus humain qu'eux, s'attendrit sur leur sort et leur envoya Josèphe pour les engager à se rendre et à sauver ainsi le peuple, leur temple, leur culte, leur capitale et leurs lois. On ne lui répondit que par des cris de fureur et par des menaces. Les chrétiens, avertis par les prédications du Sauveur de la destruction de Jérusalem, avaient tous quitté cette ville avant le siège. Beaucoup de Juifs, distingués par leur fortune et leur sagesse, s'étaient sauvés de la ville et étaient venus demander des fers aux Romains pour échapper au poignard des zéloteurs. Tout le reste des habitants, égaré par le fanatisme et le désespoir, ne pensait qu'à donner et à recevoir la mort.

Titus, maître de la première et de la seconde muraille de Jérusalem, assiégea le temple, où les factieux, malgré leurs discordes, se défendirent longtemps. Le prince romain s'empara de la forteresse Antonia, et, après avoir échoué dans un assaut contre la maison du Seigneur, il tenta avec plus de succès un dernier effort, et pénétra enfin dans cette enceinte sacrée. Il fit tout ce qu'un homme pouvait faire pour sauver le temple ; mais Dieu en avait résolu la ruine. Un soldat, sans avoir reçu aucun ordre, comme poussé par une inspiration, se fit soulever par un de ses compagnons et jeta une poudre enflammée à travers la fenêtre d'or, dans l'intérieur du saint asile. Titus, victorieux, était alors dans le sanctuaire, dont il admirait avec respect la magnificence. Ses ordres et ses efforts pour arrêter le feu furent inutiles : la foule des légions qui se pressaient, la rage du peuple qui voulait les repousser, la fureur des combattants, le bruit des armes, les cris des mourants portaient au comble le désordre et ne laissaient entendre aucun commandement. La flamme dévorante, s'étendant avec rapidité, augmenta l'horreur de cette scène de carnage par la chute des murs et des poutres enflammées, de sorte qu'en peu d'heures la destruction de cet illustre et saint monument fut entièrement consommée. Il périt le même jour du mois où Nabuchodonosor l'avait autrefois détruit.

Les historiens assurent que de grands prodiges précédèrent ce désastre. Une comète effrayante avait paru l'annoncer ; les assiégés avaient aperçu dans le ciel une grande quantité de chariots armés, quatre ans avant le siège, un paysan nommé Jésus, fils d'Ananus, qui se trouvait à la fête des tabernacles, s'écriait : " Voix du côté de l'orient, voix du côté de l'occident, voix du côté des quatre vents, voix contre Jérusalem et contre le peuple ! " Pendant l'espace de quatre années, cet homme répéta nuit et jour les mêmes paroles. Enfin, pendant le siège, faisant le tour des murailles, il dit : " Malheur sur la ville ! malheur sur le peuple ! " A quoi ayant ajouté : " Malheur sur moi ! " une pierre, poussée par une machine des assiégeants, le renversa par terre, et il expira en répétant ces mêmes mots.

Titus fut proclamé empereur par son armée sur les ruines du temple ; il fit mourir les sacrificateurs dont la folle

résistance avait causé la ruine de ce lieu saint. Les zélateurs, retirés dans la ville haute et dans le palais, tentèrent encore de s'y défendre ; mais les Romains s'étant emparés de leurs tours, les exterminèrent et livrèrent toute la ville aux flammes et au pillage. (Le comte DE SÉGUR.)

Conversation littéraire.

1. Que fit Titus pour réduire à la famine les habitants de Jérusalem ?
2. Le danger commun mit-il fin à la discorde civile ?
3. Quelles cruautés horribles fit naître la famine ?
4. Comment agit Titus, attendri sur leur sort, pour les engager à se rendre et à se sauver ?
5. Les chrétiens étaient-ils restés dans la ville ?
6. Avaient-ils eu des imitateurs ?
7. A quoi songeait tout le reste des habitants ?
8. Que fit le prince romain pour conserver le temple ?
9. Comment le feu s'y mit-il ?
10. Où était alors Titus ?
11. Réussit-il à arrêter les progrès du feu ?
12. Quand la destruction du temple fut-elle consommée ?
13. Quels sont les trois grands prodiges qui avaient paru annoncer la destruction prochaine de Jérusalem ?
14. Comment se comporta Titus une fois maître de Jérusalem ?
15. Quel dernier coup tentèrent encore les zélateurs ?
16. Que firent les Romains ?
17. Qu'étaient-ce que les zélateurs ?
18. Que savez-vous sur Titus ?
19. Quel doit être le style de l'histoire ?
20. Combien mourut-il de Juifs à Jérusalem pendant le siège ?
21. Combien de fois Jérusalem a-t-elle été prise ?
22. Quelles sont les qualités essentielles à toute narration ?
23. Cette narration possède-t-elle ces qualités ?
24. Est-elle écrite en style coupé ou en style périodique ?
25. Où est-il dit que les assiégés, après avoir fait des sorties heureuses, rentraient dans la ville pour se battre entre eux ?

26. Quels faits témoignent le plus des horreurs de ce siège ?

27. Qui avait commencé ce siège ?

II

Résumez les deux premiers alinéas.

III

Pensée à amplifier : Un prince que l'ambition porte à faire la guerre est un fléau pour l'humanité, et il ne laisse après lui que la honte et l'opprobre.

IV

COMBAT NAVAL DE DUGUAY-TROUIN.

SOMMAIRE.—Grâce à son habileté et à son audace, Duguay-Trouin se rend maître du vaisseau-commandant. On lutte de tous côtés ; lui, tantôt d'un œil tranquille observe les combattants, tantôt il se porte aux endroits faibles ou dangereux.

Le *Devonshire*, vaisseau anglais, consumé au dedans, vomit au dehors des feux terribles. Duguay-Trouin voyait avec horreur et pitié ce vaisseau immense, chargé d'infortunés, brûlé en pleine mer, au milieu des hurlements des mourants, des cris de rage ou de désespoir. C'en est fait, il disparaît au sein des flots. La flotte ennemie s'enfuit épouvantée ; Duguay-Trouin la poursuit, la disperse, et charge nos ports de ses dépouilles. Ainsi les fruits de la bataille d'Almanza furent assurés, et Philippe V put croire un instant que son trône serait un jour affermi.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Transcrire les phrases suivantes et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse et au bon goût.

1. Voyez ce pauvre et savant X., c'est un ange à qui Dieu a replié *ou* a refermé les ailes et qui voyage maintenant *ou* et qui erre maintenant perdu dans l'espace.

2. Ne manquez pas de punir le plus sévèrement possible *ou* punissez avec sévérité l'enfant coupable *ou* qui est coupable d'avoir tué *ou* du meurtre d'un insecte : c'est comme cela *ou* c'est par là que commence l'homicide.

3. Une jeune fille disait : " A douze mois *ou* lorsque j'avais douze mois, je ne savais rien de plus que *maman* ; maintenant que j'ai quatorze ans *ou* à quatorze ans, je ne sais rien de mieux."

4. Informés de votre arrivée *ou* ayant su votre arrivée, nous sommes vite venus *ou* nous sommes accourus pour vous présenter nos hommages.

II

Faire l'analyse critique de la lettre suivante et souligner les plus beaux passages.

Je fus hier à un service de M. le chancelier, à l'Oratoire ; ce sont les peintres, les sculpteurs, les musiciens et les orateurs qui en ont fait la dépense, en un mot les quatre arts libéraux. C'était la plus belle décoration qu'on pût imaginer. Le Brun avait fait le dessin ; le mausolée touchait à la voûte ornée de mille lumières et de plusieurs figures convenables à celui qu'on voulait louer. Toute l'église était parée de tableaux, de devises et d'emblèmes qui avaient rapport aux armes et à la vie du chancelier.

L'assemblée était belle et grande, mais sans confusion. Il est venu un père de l'Oratoire pour faire l'oraison funèbre. Ce jeune homme a commencé en tremblant ; tout le monde tremblait aussi ; mais en sortant de son trouble, il est entré dans un chemin si lumineux, il a si bien établi son discours, il a donné au défunt des louanges si mesurées, il a passé par les endroits délicats avec tant d'adresse, il a si bien mis dans tout son jour tout ce qui pouvait être admiré, il a fait des traits d'éloquence et des coups de maître si à propos et de si bonne grâce, que tout le monde, je dis tout le monde, s'en est écrié, et chacun était charmé d'une œuvre aussi parfaite et aussi achevée.

(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

III

JAENNE D'ARC SUR LE BUCHER ET SES BOURREAUX.

CANEVAS.—Elle leur reproche leur lâcheté et leur cruauté... Elle leur demande si par leur tyrannie ils pensent détourner les desseins de la Providence, et s'ils veulent faire mourir, par un aussi cruel supplice, une prisonnière de guerre sans défense... Dieu, qui lui a donné la force de repousser les Anglais, ne lui refusera pas le courage de mépriser leurs supplices... Elle les menace de la justice de Dieu,

et leur annonce la vengeance divine et les victoires que remporteront, sur les armées, les Français qui les chasseront bientôt entièrement de France ;... elle termine en prédisant les malheurs futurs des rois d'Angleterre...

TROISIÈME LEÇON.

I

Inconséquences à relever.

1. On lisait dans un journal :

“ Un incendie qui pouvait avoir les suites les plus funestes vient d'être heureusement comprimé avant que le feu se soit déclaré.”

2. Un jeune garçon, voyant son frère revenir triste du tirage au sort, et regardant le n° 1 fixé très-ostensiblement sur son chapeau enrubanné, le regarde tout étonné et s'écrie : *C'est drôle ! il est le premier et il pleure.*

3. Un employé du chemin de fer mandait à son supérieur :

“ Dans le dernier accident arrivé à notre station, un seul voyageur a été gravement blessé à la tête. Le médecin espère cependant que l'amputation ne sera pas nécessaire.”

4. Le fait suivant est extrait d'un journal de province : “ Pierre Dumoulin, cultivateur de la commune de X..., s'est pendu le 7 de ce mois. On attribue généralement sa mort à un suicide.”

II

1. Dans le dessein d'humilier le cygne dont il était jaloux, le corbeau s'approche un jour de lui et étale d'un air fastueux son plumage d'ébène ; mais ce parallèle n'aboutit qu'à faire ressortir davantage l'éclatante blancheur du cygne. MORALE :

2. La grenouille se plaignait de n'avoir pas de queue et l'âne de n'avoir pas de cornes. “ Taisez-vous, leur dit la taupe, vous voyez que je suis aveugle et vous osez vous plaindre. MORALE :

III

Appréciation critique.

Vous connaissez tous et vous savez par cœur, sans doute, la délicieuse élégie de *l'Ange et l'Enfant*, chef-d'œuvre de Reboul ; cette pièce, où se trouvent les vers suivants, est-elle absolument irréprochable ?

“ La crainte est de toutes les fêtes ;
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.”

IV

DÉMENCE DE CHARLES VI.

CANEVAS.—Charles VI part du Mans dans un état de grande faiblesse... Entrée dans une grande et sombre forêt... Tristesse et mélancolie du roi qui marchait seul en avant... Tout à coup, apparition d'un fantôme qui, saisissant la bride du cheval du roi, lui dit : “...” Impression produite sur Charles par cette apparition subite... *Dites* ce que devint le fantôme... Arrivée hors de la forêt et dans un champ de sable. *Peignez* la chaleur excessive qu'il faisait... Le roi chevauchait seul en avant suivi seulement de deux pages... Tout à coup, endormi par la chaleur du jour, l'un des pages laisse tomber sa lance sur le casque d'acier de l'autre page... Effroi subit du roi : il se précipite l'épée à la main sur les gens de sa suite... *Dites* ce qui arriva... Cependant Guillaume Marcel parvient à se rendre maître du prince qui frappa encore jusqu'à ce que son arme lui tombât des mains... *Dites* son état délirant après cette scène... Retour au Mans du cortège ramenant le roi couché et lié dans une litière.

V

TURENNE ET CONDÉ.

(Parallèle.)

SOMMAIRE.—Turenne agit avec art et prévoyance, évite les sièges et les grands combats, il épargne le sang. Condé a plus d'élan et d'inspiration, il est avide de batailles rangées, etc. L'un arriva lentement, mais sûrement à la gloire ; l'autre s'égalait aux maîtres dès sa première bataille, etc.

VI

UNE EXCURSION EN SUISSE.

CANEVAS.—A Tuns, l'un de la troupe va prévenir un aubergiste... Cet aubergiste est une espèce d'ogre gracieux qui fait une drôle de figure, étant obligé de songer plus à votre cuisine qu'à la sienne...

Maigre souper. Le lendemain, vous vous hâtez de sortir pour vous diriger vers Ilanz, où vous comptez déjeuner. Peu d'habitants sur la route, mais un grand nombre de petits cochons... La vallée d'Ilanz paraît belle, populeuse, fertile... Profonds abîmes, au fond desquels roule le Rhin... Voici Ilanz, joli bourg sur le Rhin. A l'entrée, une bonne vous sert sur la pelouse un vin détestable... De Ilanz, vous vous rendez à Coire, jolie petite ville, très-intéressante par son histoire, sa cathédrale... Les habitants ne sont point encore *gazettisés* : ils laissent le gouvernement en paix... Vous gravissez le point culminant de la montagne ; vue magnifique... Au-dessous de vous, abîmes et torrents ; au-dessus, des forêts, des rochers dentelés, etc. En vous rendant à Ilanz, rencontre d'un vieillard, que vous réjouissez en lui donnant quelques pièces d'argent... Réflexions sur le plaisir qu'on éprouve à faire l'aumône... Vous gravissez le mont Julier ; des pâturages bordent la route ; près du sommet, sont des moraines de rocs. Dans un coin de ces solitudes, vous apercevez cinq ou six hommes jouant au palet.. Quelles figures !... Réflexions... Vous vous dirigez hâtivement vers les fameuses colonnes Juliennes qui se trouvent au sommet du col. Déception : deux simples tronçons de granit. La pluie vous surprend en ce lieu, mais le soleil reparait bientôt.

VII

LES LETTRES ET LES SCIENCES.

CANEVAS.—Eloge des sciences... ; différences et rapports entre les sciences et les lettres... ; services que les lettres ont toujours rendus aux sciences dans les grands siècles...—Parlez de quelle utilité les lettres ont été de tout temps pour la conservation des idées religieuses...

VIII

L'INDUSTRIE ET SON EFFET MORAL SUR L'OUVRIER.

CANEVAS.—Restez aux champs... Influence fâcheuse de l'industrie sur les populations ouvrières... Isolement, séductions, égoïsme, vices, misère... Population nomade, sans famille, sans foyer.

DE LA LOGIQUE.

La logique enseigne à raisonner juste et fait discerner le vrai du faux.

Les raisonnements justes, comme les grandes pensées, viennent du cœur. “ L'honnête homme éclairé, dit Cicéron, fut toujours le logicien le plus exact et le plus sûr.” En effet, ôtez de l'homme les causes principales de ses erreurs, vous ôterez presque toutes celles de ses faux raisonnements. Jamais cette vérité n'a été plus sensible qu'aujourd'hui. Plus nos mœurs se dépravent, plus les faux raisonnements se multiplient, en morale, en religion, en politique, etc. (1).

On appelle *argument* un raisonnement composé d'une ou deux propositions, dont on tire une conséquence.

Le *syllogisme* est un argument composé de trois propositions, dont la dernière est déduite des deux premières.

Les deux premières propositions appelées, l'une *majeure*, l'autre *mineure*, prennent le nom générique de *prémises*. La troisième se nomme *conclusion* ou *conséquence*. Exemple :

Majeure : Tout vice est odieux ;

Mineure : Or, le mensonge est un vice ;

Conclusion : Donc, le mensonge est odieux.

Pour que le syllogisme soit juste, *l'un des deux premiers jugements doit renfermer la conclusion, et l'autre montrer qu'elle y est contenue*, c'est-à-dire que la proposition énoncée doit être vraie, sans ambiguïté de termes, et la conclusion bien déduite.

La majeure et la mineure étant données, tirer la conclusion.

1. Si Dieu est juste, il punit les méchants ;
Or, Dieu est juste :...
2. Un fleuve est un cours d'eau qui se jette dans la mer ;
Or, le Rhône se jette dans la mer :...
3. Il faut aimer ce qui nous rend heureux ;
Or, la vertu nous rend heureux :...

(1) Dans l'éducation du Dauphin, Bossuet faisait marcher de front la logique et la rhétorique. La force et la grâce réunies : voilà l'image sous laquelle il présentait ces deux sciences.

4. Le vrai mérite est modeste ;
Or, ceux qui parlent continuellement d'eux-mêmes ne sont pas modestes :...
5. Les hirondelles annoncent le retour du printemps ;
Or, elles sont arrivées :...
6. Celui qui ne veut pas connaître ses défauts ne peut pas s'en corriger ;
Or, l'orgueilleux ne veut pas connaître ses défauts :...
7. Toutes les planètes tournent autour du soleil ;
Or, la terre est une planète :...
8. Nous devons éviter le mal ;
Or, la paresse est un mal :...
9. Celui qui a été pauvre et orphelin doit avoir pitié des pauvres ;
Or, vous avez été pauvre et orphelin :...
10. La mort est la dissolution des parties qui composent un être ;
Or, l'âme n'est pas composée de parties :...
11. On doit prendre conseil dans les choses importantes ;
Or, le choix d'un état est de la plus haute importance :...
12. Ceux-là seulement sont heureux qui sont consolés dans leurs peines ;
Or, les seuls justes sont consolés dans leurs peines :...
13. Tous les méchants doivent être punis en ce monde ou en l'autre ;
Or, il y a des méchants qui ne sont pas punis en ce monde :...
14. On se rend ridicule par la vanité ;
Or, je n'en suis pas exempt :...
15. L'homme qui ne travaille pas ne mérite pas de manger ;
Or, le fainéant ne travaille pas :...
16. Tout ce qui amollit le cœur est dangereux ;
Or, les spectacles amollissent le cœur :...
17. Celui qui nous comble de bienfaits mérite notre reconnaissance ;
Or, Dieu nous comble de bienfaits :...
18. Les connaissances s'acquièrent par l'étude ;
Or, vous voulez acquérir des connaissances :...

Syllogismes vrais et syllogismes faux.

L'imagination joue un rôle trop exclusif dans l'enseignement ; une plus large place devrait être accordée à l'exercice du jugement : l'art d'écrire doit marcher au moins de front avec l'art de penser. Les égarements du cœur dérivent des égarements de la pensée ; aussi nous sommes-nous appliqué, dans les leçons de la *Méthode pratique et raisonnée de style*, à prévenir ces fâcheuses illusions. Les phrases à compléter et surtout les synonymes ont été multipliés dans ce but. Le petit nombre d'exercices de *raisonnement* placés ici viennent enfin clore cette partie si importante de l'art d'écrire. Nous le disons avec regret, la littérature ro-

mantique a relégué bien loin, dans les profondeurs du passé, la puissante gymnastique intellectuelle qui avait formé les générations précédentes. De là ces égarements d'imagination, cette absence de principes et de sentiments qui caractérisent le fond et la forme de notre littérature, expression malheureusement vrai de la société.

Distinguer les syllogismes faux et redresser les erreurs qui s'y trouvent.

1. Nous devons aimer ce qui est utile ;
Or, les sciences sont utiles : donc nous devons aimer les sciences.
2. Celui qui met sa confiance en Dieu ne doit pas craindre les méchants ;
Or, je mets ma confiance en Dieu : donc je ne dois pas craindre les méchants (1).
3. Les chrétiens doivent être plus parfaits que les païens ;
Or, les païens ont pardonné les injures : donc, à plus forte raison, les chrétiens doivent les pardonner.
4. Tuer un homme est un crime ;
Or, un meurtrier est un homme : donc c'est un crime de tuer un meurtrier.
5. Celui qui est insatiable dans ses désirs n'est jamais satisfait ;
Or, l'ambitieux est insatiable dans ses désirs : donc l'ambitieux n'est jamais satisfait.
6. Toute habitude est vicieuse ;
Or, la discrétion est une habitude : donc la discrétion est vicieuse.
7. On ne peut être heureux qu'en faisant la volonté de Dieu ;
Or, les pécheurs ne font pas sa volonté : donc il n'y a pas de bonheur pour eux.
8. Chacun a le droit de prendre ce qui lui appartient ;
Or, le superflu des riches appartient aux pauvres : donc les pauvres ont le droit de le prendre.
9. La médisance ne ment pas, mais elle dit la vérité ;
Or, il est permis de dire la vérité : donc il est permis de médire.
10. Il n'y aurait pas de malheureux si la Providence gouvernait elle-même les affaires humaines ; or, il faut bien qu'elle ne s'en mêle pas, puisqu'il y a des malheureux sans nombre.
11. Dieu se servirait de son pouvoir souverain pour empêcher le mal, s'il le désapprouvait ;
Or, il le laisse faire : donc il ne le désapprouve pas.

(1) Ce syllogisme est renfermé dans ces beaux vers de Racine :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots ;
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte.

12. Nous pourrions jeter la première pierre sur les coupables, si nous étions sans défauts ;
Or, nous ne le sommes pas : donc nous devons avoir de l'indulgence pour les coupables.
13. Il est permis de venger une injure ;
Or, mon condisciple m'a offensé : donc j'ai le droit de l'en punir.
14. Nous devons imiter Jésus-Christ ;
Or, il a aimé tous les hommes, puisqu'il est mort pour eux : donc nous devons aussi les aimer tous.
15. Je dois faire comme tout le monde ;
Or, tout le monde ne pense qu'à se divertir : donc je ne dois penser qu'à me divertir.
16. Nous devons éviter l'occasion de péché ;
Or, les mauvaises compagnies sont une occasion de péché : donc nous devons les éviter.
17. Nous devons souvent consulter les personnes expérimentées ;
Or, les vieillards ont ordinairement une grande expérience de la vie : donc les jeunes gens doivent souvent leur demander conseil.
18. Je ne suis pas tenu à ce qui m'est impossible ;
Or, il m'est impossible de penser toujours à la mort : donc je ne suis pas tenu d'y penser.
19. L'homme pense ;
Or, l'homme est composé de corps et d'âme : donc le corps et l'âme pensent.
20. Celui qui dépense peu a peu de besoins ;
Or, le pauvre dépense peu : donc le pauvre a peu de besoins.
21. L'air vital est un principe vivifiant ;
Or, l'azote fait partie de l'air vital : donc l'azote est un principe vivifiant.
22. Tous les hommes sont enfants de Dieu ;
Or, les nègres sont des hommes : donc les nègres sont enfants de Dieu.
23. Un être instruit possède la lumière ;
Or, un phare possède la lumière : donc un phare est un être instruit.
24. Il faut s'attacher à ce qui est bien ;
Or, la religion est un bien : donc il faut s'attacher à la religion.

La forme syllogistique ne saurait être admise dans un discours, il lui donnerait une raideur et un air pédantesque qu réprouverait le bon goût. On emploie cependant quelquefois l'*enthymène*. On nomme *anthymène* un raisonnement composé de deux propositions, dont l'une est

la conséquence de l'autre : c'est un syllogisme privé d'une prémisses qu'il est facile de suppléer. Ainsi cet enthymème :

La vertu nous rend heureux :

Donc il faut aimer la vertu.

Ici on voit clairement qu'on a sous-entendu la majeure : *il faut aimer ce qui nous rend heureux.*

Autre exemple :

Les connaissances ne s'acquièrent que par l'étude :

Donc vous devez vous livrer à l'étude.

La proposition sous-entendue est la mineure : *or, vous voulez acquérir des connaissances.*

La première proposition d'un enthymème se nomme *antécédent*, et la seconde *conséquent*.

L'enthymème rend le discours plus vif et plus animé que le syllogisme, mais l'un et l'autre y paraissent rarement. En logique, on dit : *la colère est un grand vice : donc il faut la fuir.* Dans un ouvrage de goût, on dira : *il faut éviter la colère ; elle est un grand vice.* Il n'est presque pas de pensée et de discours qu'on ne puisse ramener au syllogisme. Ces sortes d'exercices sont très-utiles ; en s'exerçant à trouver les défauts des raisonnements captieux, on s'accoutume soi-même à raisonner juste.

Un argument captieux qui pèche dans le fond ou dans la forme prend le nom de *sophisme*. En conséquence, les Nos 4, 6, 8, 9, etc., des syllogismes précédents, sont des sophismes. La logique est l'art de raisonner juste, le sophisme est l'abus de la logique.

CAUSES DE NOS ERREURS.

Il n'y a qu'une voie pour arriver à la vérité par le raisonnement, il y en a une infinité pour arriver à l'erreur. Voici les principales causes de nos erreurs :

1^o Parler avec assurance de ce que l'on ne connaît qu'imparfaitement.

2^o Employer ou accepter des termes ambigus, des mots dont le sens n'est pas bien déterminé.

3^o Prendre comme absolu et général ce qui arrive quelquefois.

4^o Confondre un individu avec son espèce, appliquer à

une famille entière, à une société le fait d'un ou de plusieurs de ses membres.

5° Prendre un fait accidentel pour une loi constante, pour une conséquence essentielle.

6° Prendre pour cause ce qui n'est pas cause.

7° Supposer pour vrai ce qui est en question, c'est-à-dire donner comme preuve la chose même qui a besoin d'être prouvée.

8° Juger de la prudence, de l'habileté par le succès.

9° Accepter la première assertion venue ou le premier conseil donné pour une preuve sans réplique.

10° Juger les choses selon l'impression qu'elles nous font au moment : nos passions sont comme des verres colorés à travers lesquels nous voyons les choses.

Nous donnons des raisonnements faux ; redresser les erreurs qu'à s'y trouvent, en se servant autant que possible des indications ci-dessus.

1. Un enfant paresseux réprimandé par ses parents, leur répond avec vivacité : *Je ne puis pas toujours travailler.*
2. Mon voisin B. me disait l'autre jour : "M. X. n'a pas de défaut." Un différend est survenu entre eux, et depuis M. X. n'a point de qualités.—Que pensez-vous de cette conduite si variable ?
3. Un jeune homme, possédant quelques connaissances superficielles en fait de religion, se donne comme un incrédule et tranche avec importance les plus hautes questions religieuses.
4. La Fontaine a dit :
La raison d'or plus fort est toujours la meilleure..
Cette pensée est-elle vraie ?
5. *Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette,* a dit La Fontaine. Que pensez-vous de ce vers ?
6. Tout me déplaît dans cette personne ; donc, rien ne m'oblige à l'aimer.
7. Un avaricieux disait : J'économise, car il faut penser à l'avenir.
8. Il ne faut pas instruire les peuples, si l'instruction produit plus de bien que de mal dans la vie ; or, l'expérience nous dit qu'il en est ainsi ; il faut donc laisser les peuples dans l'ignorance.
9. Monsieur R. s'est enrichi dans telle industrie ; donc, en suivant la même carrière, je vais faire une brillante fortune.
10. Une comète parut en 1811 ; le vin qu'on fit cette année-là était excellent ; donc les comètes influent sur la vendange.
11. Un criminel a été condamné dans telle corporation, dans telle société, etc. ; donc tous les membres sont criminels et vicieux.

12. Alphonse a réussi dans cette affaire ; donc il avait sagement combiné son plan ; François a échoué dans la sienne ; donc c'est un imprudent et un maladroit.
13. Les pauvres sont malheureux par leur faute ; donc je ne suis pas obligé de les secourir.
14. Le philosophe part de la raison, le croyant part de la foi.
(HAVET.)
15. Je ne saurais pardonner cette cruelle injure, car ce serait fort plus que moi, et Dieu n'exige pas l'impossible.
16. Je serai toujours assez instruit, disait un élève, pour occuper la position à laquelle on me destine.
17. Comment pouvions-nous gagner la bataille, disait un soldat ? nous avons été vendus, trahis par les généraux, cela est certain : les journaux l'insinuent et tout le monde le dit.
18. Notre Seigneur disait aux apôtres : " Vous aurez toujours des pauvres parmi vous."
Nos philanthropes modernes prétendent abolir la pauvreté, qu'ils appellent la misère. *Quelles réflexions vous inspirent les prétentions de ces derniers.*
19. *Pourquoi se reposer le dimanche ? On mange tous les jours ; donc on doit travailler tous les jours.* (Répondre en donnant trois raisons que l'on développera le plus possible.)

Dilemme.

Le *dilemme* est un argument très-pressant qui oblige l'adversaire de choisir entre deux alternatives qui, l'une comme l'autre, assurent sa défaite.

Dans le moyen âge, on l'appelait argument *cornu*, à cause de la double atteinte dont il menace celui contre lequel on le dirige.

Un élève interrogé par son professeur refuse de réciter ; on le punit, il se récrie ; le professeur lui dit :

Ou vous savez votre leçon, ou vous ne la savez pas ;

Si vous la savez, vous êtes coupable de désobéissance en ne la récitant pas ;

Si vous ne la savez pas, vous êtes coupable de paresse pour ne l'avoir pas apprise :

Donc vous êtes puni avec justice.

Un général disait à une sentinelle avancée :

Ou tu étais à ton poste, ou tu n'y étais pas ;

Si tu étais à ton poste, tu as agi en traître ;

Si tu n'y étais pas, tu as enfreint la discipline ;

Donc tu mérites la mort.

La conscience est mon ouvrage, ou c'en elle m'a été donnée par mon Créateur ; or, ce n'est pas moi qui me la suis donnée, car elle m'ordonne en souveraine ; par conséquent, elle vient du Créateur.

Les promesses et les menaces que nous fait la conscience sont vaines, ou bien elles auront un jour leur exécution ; or, elles ne sont pas un leurre, puisqu'elles viennent du Créateur qui ne trompe pas ; ainsi elles seront exécutées

DE LA VERSIFICATION.

Il y a deux espèces de langages : l'un ordinaire, qui ressemble à celui de la conversation, c'est la prose ; l'autre qui est assujéti à des règles spéciales et qui a une allure plus élevée, c'est la poésie. Il ne faut pas confondre la poésie avec la versification : celle-ci est un art, celle-là est une création. La poésie consiste dans la hardiesse et l'élévation des pensées, l'éclat des images, etc. ; la versification consiste toute entière dans la forme du langage, de sorte qu'on peut être habile versificateur et médiocre poète. Ainsi le vers ne constitue pas la poésie : Delille est un habile versificateur et non un grand poète ; il y a moins de poésie dans ses vers que dans le *Télémaque* de Fénelon et dans les *Oraisons funèbres* de Bossuet.

La *versification* est l'art de faire des vers.

Le vers est un assemblage de mots mesurés suivant des règles déterminées. Les différentes règles de la versification française se trouvent désignées dans ces deux vers :

Observez dans les vers mesure, élision,
Repos, rime, licence et disposition.

Nous diviserons donc ce que nous avons à dire sur la versification française en six parties : la *mesure*, l'*élision* et l'*hiatus*, la *césure* et l'*hémistiche*, la *rime*, la *disposition des rimes*, et la *licence*.

De la mesure.

La *mesure* est le nombre de syllabes dont un vers se compose. Le *vers français* est donc syllabique, c'est-à-dire se composant de syllabes. On les appelle aussi quelquefois *pièdes*.

Il y a des vers de douze, de dix, de huit, de sept, de six, de cinq, de quatre, de trois, de deux et même d'une syllabe. Les vers de neuf et surtout ceux de onze syllabes sont musités.

Le vers de douze syllabes, appelé aussi *vers alexandrin*, *vers héroïque*, *grand vers*, s'emploie pour tous les sujets dont le caractère est grave et majestueux, comme l'épopée, le drame, la satire, l'épître, etc.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille
De soucis dévorants, c'est l'éternel asile ;
Véritable vautour que le fils de Japet
Représente enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste ;
Le sage y vit en paix, et méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne ;
Approche-t-il du but ? quitte-t-il ce séjour ?
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

(LA FONTAINE.)

Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !
Plus la nuit est obscure, et plus mes faibles yeux
S'attachent au flambeau qui pâlit dans les cieux !
Et quand l'autel brisé, que la foule abandonne,
S'écroulerait sur moi... temple que je chéris,
Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,
J'embrasserais encore ta dernière colonne,
Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris !

(LAMARTINE.)

Le vers de dix syllabes a moins de majesté que l'alexandrin. Il convient aux sujets qui demandent de la grâce et de la légèreté.

Au mois de juin, se baignant dans la Seine,
Certain badaud y tomba dans un creux.
Quelques nageurs se donnèrent la peine
De l'en tirer ; c'en était fait sans eux.
Entre leurs bras porté sur le rivage
Il rappela ses esprits doucement.

Tant qu'à la fin, ayant repris courage :
 " Beau sire Dieu ! cria-t-il hautement,
 De me baigner, si désormais l'envie
 Me revenait, daignez me la changer.
 Jamais dans l'eau n'entrerais de ma vie
 Qu'auparavant je ne sache nager."

(LA MONNOIE.)

Le vers de huit syllabes, plein de noblesse et d'énergie, convient parfaitement à l'ode ; il est aussi susceptible de grâce et de douceur, et, sous ce rapport, il convient à la poésie légère.

Vieil Océan, dans tes rivages
 Flotte comme un ciel écumant,
 Plus orageux que les nuages,
 Plus lumineux qu'un firmament.
 Pendant que les empires naissent,
 Grandissent, tombent, disparaissent
 Avec leurs générations,
 Dresse tes bouillonnantes crêtes,
 Bats ta rive, et dis aux tempêtes :
 " Où sont les nids des nations. "

.
 Vivez donc vos jours sans mesure,
 Terre et Ciel, céleste flambeau,
 Montagnes, mers ! et toi, nature,
 Souris longtemps sur mon tombeau !
 Effacé du livre de vie,
 Que le néant même m'oublie !
 J'admire et ne suis point jaloux,
 Ma pensée a vécu d'avance
 Et meurt avec une espérance
 Plus impérissable que vous !

(LAMARTINE.)

Tu t'élèves, et je m'efface ;
 Tu brilles, et je m'obscurcis ;
 Mon enfant, ma jeunesse passe ;
 Laisse-moi chagrins et soucis.
 Jouis du bonheur, bien suprême.
 Ton destin, c'est mon destin même :
 Vivre en toi, c'est vivre toujours !
 Survis à mon âme ravie ;
 Pour les ajouter à la vie,
 O mon sang, prends mes derniers jours !

(L.-C.)

Moins harmonieux que le précédent, le vers de sept syllabes est employé avec avantage dans la poésie lyrique. Le vers de sept syllabes est par excellence le vers de la chanson.

Grand Dieu ! votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus ;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus,
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

(J.-B. ROUSSEAU.)

Ah ! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine, où Dieu t'envoie,
Enfant, garde ta joie ;
Lis, garde ta blancheur !
Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours ;
Mais dans le nid de mousse
Où chante une voix douce
Il regarde toujours.

(V. HUGO.)

Enfant, rêve encore,
Dors, ô mes amours !
Ta jeune âme ignore
Où s'en vont tes jours.
Comme une algue morte
Tu vas, que t'importe !
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours !

(LE MÊME.)

Vous ne savez pas mon âge !
J'ai bientôt quatre-vingts ans :
Après un si long voyage,
On a connu bien des gens.
Mais je suis bon camarade,
Et toujours jeune d'humeur :
Je ne suis jamais malade ;
J'ai bonne jambe et bon cœur.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme,
Ma gaité, c'est mon trésor :
Et Bonhomme vit encor.

(G. NADAUD.)

Les vers de cinq ou six syllabes s'emploient rarement seuls, excepté dans les sujets badins.

Ta justice paraît de feux étincelante,
Et la terre tremblante
S'arrête à ton aspect.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Cher ami, ta fureur
Contre ton procureur
Injustement s'allume :
Cesse d'en mal parler ;
Tout ce qui porte plume
Fut créé pour voler.

Les vers de quatre, de trois, de deux ou d'une seule syllabe s'emploient entremêlés avec d'autres plus longs, et ils peuvent même, dans ce cas, produire certains effets de style.

Rompez vos fers,
Tribus captives ;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers.

Même il m'est arrivé quelquefois de manger...
Le berger.

C'est promettre beaucoup, mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

Nous voyons des commis
Mis
Comme des princes,
Qui jadis sont venus
Nus
De leurs provinces.

Voici un exemple où l'on trouve des vers de toutes les mesures :

O Mort, viens terminer ma misère cruelle,
S'écriait Charle, accablé par le sort.
La Mort accourt du sombre bord :
C'est bien ici qu'on m'appelle ?
Or ça, de par Pluton,
Que demande-t-on ?
Je veux, dit Charle.
Tu veux... parle.
Hé bien !
Rien.

De l'élision.

L'*élision* est, en général, la suppression d'une voyelle finale devant une autre voyelle ou un *h* non aspiré. Dans la poésie française, nous n'avons d'autre élision que celle de l'*e* muet devant une voyelle. Tout autre concours de deux voyelles y est interdit : tel est le précepte de Boileau :

Gardez qu'une voyelle a courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Cette rencontre de deux voyelles qui ne s'élident pas, se nomme *hiatus*, nom latin qui signifie *une grande ouverture de la bouche*.

L'*e* muet peut se trouver dans le corps d'un mot ou à la fin, suivi ou non de *s* ou de *nt*.

L'*e* muet placé dans le corps d'un mot et précédé d'une voyelle ne compte pas dans la mesure :

J'essaierai tour à tour la force et la douceur,
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.

Les mots qui ont une voyelle avant l'*e* muet final, tels que *vie*, *envie*, *patrie*, *joie*, *saisie*, etc., ne peuvent entrer dans le corps d'un vers, à moins qu'ils ne soient suivis d'un mot qui commence par une voyelle avec lequel l'*e* final s'élide.

C'est Venus tout entière à sa proie attachée.
La vie est un fardeau pour l'homme désœuvré.

Mais les vers suivants ne seraient pas corrects :

La vue s'étendait sur un coteau fertile.
Ces femmes ont été punies à propos.

Les mots dans lesquels l'*e* muet, précédé d'une voyelle et suivi d'une ou de plusieurs consonnes, ne peut se confondre par la prononciation avec une autre syllabe, tels que *orgies*, *trompées*, *déploient*, *confient*, *avouent*, *soustraient*, etc., ne doivent jamais entrer dans le corps d'un vers ; on ne peut les employer qu'à la fin.

Ainsi les vers suivants sont incorrects :

Assassins effrontés, ils déniaient leurs crimes.
Ils vous louent tout haut et vous jouent tout bas.

L'*e* muet dans le corps des mots, comme un *dévouement*, je crierai, je tuerai, etc. ; les auxiliaires (qu'ils) aient, et

(qu'ils) *soient*, et les *aient* de l'imparfait et du conditionnel sont tolérés dans le corps d'un vers.

L'esprit et la *gaieté*, la grâce et l'*enjouement*.
 J'*essaierai* tour à tour la *force* et la *douceur*.
 Qu'ils *soient* comme la poudre et la paille légère.
 Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.

L'e muet suivi de *s* ou de *nt*, et précédé d'une consonne ne forme pas une syllabe s'il est à la fin du vers :

Cette contagion infecta les provinces,
 Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes.
 C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
 Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent.

De l'hiatus.

L'*hiatus* étant une faute en poésie, on ne pourra jamais faire entrer dans un vers les mots suivants : *loi éternelle*, *Dieu immuable*, *vérité éclatante*, *j'ai été heureux*.

La conjonction *et* suivie d'une voyelle fait également hiatus ; ainsi on ne peut pas dire en vers : *agréable et utile*.

Certaines exclamations peuvent se placer plusieurs fois de suite :

Ah ! Ah ! C'est vous, seigneur Mercure.

Il en est de même de *oui* répété, et de certaines locutions familières.

Oui, oui, je veux venger votre honneur et le mien
 Le juge prétendait qu'à tort ou à travers,
 On ne saurait manquer, condamnant un pervers.
Il y a tantôt mille ans que l'on ne vous a vue.
Oh ! là ! oh ! descendez que l'on ne vous le dise.

De l'enjambement.

L'*enjambement* est le rejet au vers suivant d'un ou de plusieurs mots, de sorte que le sens commencé dans un vers ne se complète que dans une partie du vers suivant :

Ne manquez pas du moins ; j'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingot n'en a point de pareilles.

L'enjambement est défendu dans les vers héroïques, dans la haute poésie ; néanmoins on ne doit pas le confondre

avec les coupes savantes par lesquelles le poète sait varier la phrase poétique et produire quelquefois de grands effets :

Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille.

Soudain le mont liquide élevé dans les airs,
Retombe ;—un noir limon bouillonne au fond des mers.

L'enjambement, défendu en général dans les vers de douze syllabes, est autorisé dans les vers de dix syllabes, où quelquefois il produit de l'agrément :

Déjà les cœurs s'envolent à Nevers ;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un oiseau.

Un marchand grec en certaine contrée
Faisait trafic.—Un Bassa l'appuyait ;
De quoi le Grec en Bassa le payait,
Non en marchand ;—tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur !

De la césure.

La *césure* est un repos que l'on prend dans la prononciation d'un vers, après un certain nombre de syllabes. Dans les vers de douze pieds, on doit observer le repos entre la sixième syllabe et la septième, c'est-à-dire au milieu du vers. Ce point de repos se nomme *césure* ; chaque moitié de vers se nomme *hémistiche* :

J'ai révélé mon cœur—au Dieu de l'innocence.

La césure est défectueuse :

1^o Si elle coupe un mot en deux :

Que peuvent tous les fai—bles humains devant Dieu ?

2^o Si elle tombe entre deux mots inséparables par le sens :

Ma foi, j'étais un franc—portier de comédie.

Adieu, je m'en vais à—Paris pour mes affaires.

Je me flatte que vous—me rendrez votre estime.

Ce jargon n'est pas très—nécessaire, il me semble.

Les monosyllabes *les, que, qui, et, plus, très-fort, pour, si, mais, vous*, et tous ceux que l'on ne peut séparer dans le discours des mots qui les suivent, forment une intolérable césure.

Le repos de l'hémistiche doit toujours tomber sur une syllabe sonore ; ainsi, on ne doit pas dire :

C'est dans l'infortune qu'on connaît ses amis.

Mais on dira bien :

Est-on dans l'infortune ?—on connaît ses ami.

L'e étant muet dans *le* ne peut former *céleste*

On ne doit donc pas dire :

Allez, assurez-le de ma reconnaissance.

De la rime.

La *rime* est la consonnance finale de deux mots, comme *venir, punir, paupière, lumière*.

Il y a deux espèces de rimes : la rime *masculine* et la rime *féminine*. On donne le nom de rime féminine à celle qui se termine par un *e* muet : *e, es, ent*, comme *gloire* et *histoire, bénies* et *unies, conseillent* et *veillent*. Toutes les autres rimes sont masculines. Les trois personnes plurielles des imparfaits et des conditionnels, quoique terminées par *aient*, forment des rimes masculines, parce que ces syllabes ont le son de l'*e* ouvert :

Aux accords d'Amphion, les pierres se mouvaient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.

La rime est *riche* lorsqu'elle offre une grande conformité de sons ou d'articulations. Ainsi, *auteur* et *hauteur, vie, envie, larme* et *alarme* sont des rimes riches. La rime ne peut pas être toujours riche, mais elle doit être *suffisante*. La rime est *suffisante* quand elle présente le même son, mais non la même articulation, comme *joie* et *voie, venir* et *chérir, vouloir* et *savoir, cadeau* et *anneau*.

La rime est *défectueuse* dans les cas suivants :

1^o Lorsqu'on fait rimer un singulier avec un pluriel, à moins que l'orthographe ne soit pas différente. Ainsi *agréable, jeu, complot, vérité*, au singulier, ne riment pas avec *aimables, feux, pivots, frivolités*, au pluriel, à cause de la différence d'orthographe ; mais *fastueux, voix, repos*, quoique au singulier, rimeront avec *jeux, exploits, coteaux*, au pluriel.

2° Lorsqu'on fait rimer un mot terminé par *s* avec celui qui finit par *r*, *t*, ou une autre consonne. Ainsi, *trépas* ne rime pas avec *combat*, *secours* avec *séjour*. Il en est de même des mots qui ne sont pas terminés par la même consonne, ou par une consonne équivalente, comme *essor* avec *transport*, *sultan* avec *in tant*, mais qu'on fait bien rimer *instant* avec *attend*, *accord* avec *confiance*.

3° Quand l'oreille n'est pas frappée du même son. Ainsi, *altiers* et *fiers*, *Jupiter* et *mériser*, *vertus* et *Brutus*. Une syllabe longue ne rime pas non plus avec une brève, comme *idolâtre* et *abattre*, *maître* et *mètre*, *épaules* et *paroles*.

4° Quand la rime se borne à une seule lettre. Ainsi, *vérité* ne peut rimer avec *charmé*, *vaincu* avec *vertu*, *ennui* avec *ennemi*, etc.

5° Quand le mot simple rime avec son composé, comme *heureux* et *malheureux*, *prudent* et *imprudent*, *ami* et *ennemi*, excepté lorsque le composé a un sens très-différent de son dérivé. Ainsi *temps* peut rimer avec *printemps*, *lustre* avec *illustre*.

Les deux hémistiches d'un vers ne doivent pas avoir la même consonnance, et les deux premiers hémistiches de deux vers ne doivent pas rimer ensemble. Ainsi on ne doit pas dire :

Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

Aux Sommaises futurs préparer des tortures.

Sinon demain matin, si vous le trouvez bon,

Je mettrai de ma main le feu dans la maison.

De la disposition des rimes et des vers.

Le principe fondamental de la disposition des rimes c'est que les rimes masculines et les rimes féminines doivent se suivre de manière que deux vers masculins ou féminins qui ne rimeraient pas ensemble ne se trouvent jamais placés l'un après l'autre.

On distingue quatre manières de disposer les rimes ou quatre sortes de combinaisons : les rimes *plates* ou suivies, les rimes *croisées*, les rimes *mêlées* et les rimes *redoublées*. Les rimes *plates* ou suivies conviennent à la tragédie, à la

comédie, à la poésie épique, et, en général, aux sujets traités en vers alexandrins.

Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire et devenir auteurs ;
Nulle science n'est pour elle trop profonde.
En mon logis bien plus qu'en aucun lieu du monde,
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comment vont Lune, Etoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire.
Et dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,
On ne sait comment va mon pot dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'une brûle mon rôti en lisant quelque histoire ;
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire ;
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs et ne suis point servi.

(MOLIÈRE.)

Quand une rime féminine alterne avec une rime masculine, ou réciproquement, les rimes sont dites *croisées*. Elles conviennent, en général, dans la poésie lyrique, dans les sujets légers, dans les vers de trois syllabes et au-dessus.

On n'est guère digne d'envie
Quand on a mon âge et qu'on voit
Goutte à goutte tomber sa vie
Comme la pluie au bord du toit.
Mais le feu que Dieu me retire,
Je le retrouve dans vos yeux ;
Car les jeunes poussent les vieux ;
C'est la loi ; nous avons beau dire,
Tout ici-bas est pour le mieux.
Et jusqu'au bout la grand'mère
Dans son cœur bénira Dieu
Qui l'oublie encore un peu
Sur cette terre.

(X...)

Le poète est semblable aux oiseaux de passage
Qui ne bâtissent point leur nid sur le rivage,
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois ;
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

(LAMARTINE.)

Quelquefois on place deux rimes masculines entre deux rimes féminines, et *vice versâ*.

Le flot du mal grossit et monte ;
L'homme dans l'or voit le bonheur ;
Il devient riche et non meilleur.
Peignons, sous la gaze du conte,
Sa petitesse et sa laideur :
Lorsqu'on ne peut lui faire peur,
Il faut au moins lui faire honte.

(A. F.)

Le trépas éteint les petits
Sans bruit, sans en laisser l'ombre la plus légère.
Les grands, avec fracas, brisés comme le verre,
Ne laissent après eux que d'effrayants débris.

(L'abbé AUBERT.)

Les rimes mêlées sont celles où l'on ne suit pas un ordre uniforme et régulier. On les emploie dans les fables, les chansons, les poésies légères et les chants dramatiques.

La machine de Watt, en sifflant élancée,
Volait, rasait le sol, par la vapeur poussée.
Et, de cette merveille avides spectateurs,
Tous les peuples du voisinage
Couraient saluer son passage
De leurs transports admirateurs.

Tout à coup la machine, échappant de sa voie,
A travers les rochers court, éclate et se broie,
Le fracas des wagons par les wagons heurtés,
Les cris des voyageurs l'un sur l'autre jetés,
Font succéder l'horreur à la publique joie.

Ce train si pompeux, si bruyant,
Où l'homme avec orgueil contemplait sa puissance,
N'est plus qu'une ruine immense,
D'hommes et de débris pêle-mêle effrayant.
Et d'où vient ce malheur, cette prompte déroute ?
D'un tout petit caillou qu'a jeté sur la route
La main débile d'un enfant.

O vous que, dans ce temps si fertile en naufrages
De la fortune encore enivrent les faveurs,
Conquérants de tous les étages,
Grands auteurs dont l'esprit se perd dans les nuages
Où vous ont élevés des compères menteurs,

Vous tous qui d'un char de victoire
Insultez aux passants, et voulez faire accroire
Que le jour ne luit que pour vous,
Triomphez, roulez votre gloire,
Mais gare les petits cailloux !

(VIENNET.)

Sous la mousse et sous les roseaux,
 L'avez-vous parfois rencontrée
 La petite source ignorée !
 De ses invisibles réseaux
 Nul ne suit la trame azurée,
 Nul ne s'informe où vont ses eaux
 Dans la forêt désaltérée.
 Longtemps elle court sans dessein ;
 Un jour on lui creuse un bassin :
 Lecteurs, vous achevez l'histoire !
 A travers bois, ma source fuit ;
 Elle est humble et fait peu de bruit,
 Mais elle est pure, on peut y boire.

(E. MANUEL.)

Les rimes *redoublées* offrent le retour ou la continuation des mêmes rimes. Elles ne s'emploient guère que dans les poésies lyriques.

Les superbes géants, armés contre les dieux,
 Ne nous donne plus d'épouvante :
 Ils sont ensevelis sous la masse pesante
 Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
 Nous avons vu tomber leur chef audacieux
 Sous une montagn brûlante :
 Jupiter l'a contraint de vomir à vos yeux
 Les restes enflammés de sa rage mourante ;
 Jupiter est victorieux.

(QUINAULT.)

Des licences poétiques.

On entend par *licences poétiques*, des irrégularités de langage ou d'orthographe permises en faveur du nombre, de l'harmonie, de la rime ou de l'élégance des vers.

Ainsi il est permis aux poètes :

1^o De supprimer *s* de la première personne de certains verbes, comme *j'aperçoi*, *je doi*, *je voi*, *je frémi*, *je ri*.

2^o D'écrire avec ou sans *s* les mots suivants : *grâce*, *guère*, *naguère*, *certe*, *même*, ainsi que les noms propres *Athènes*, *Mycènes*, *Apelles*, *Charles*, *Versailles*, *Londres*, etc.

3^o D'écrire *encore* et *zéphyr* avec ou sans *e* suivant les besoins de la mesure ou de la rime.

4^o De mettre des adverbes absolus à la place des adverbes relatifs, comme *alors que* pour *lorsque*, *pendant que* pour *pendant que*.

Les ellipses, les inversions surtout sont très-fréquentes en poésie. L'inversion est une des beautés de la poésie : elle fournit un moyen puissant de varier les tours et de donner aux vers plus de rapidité, de force et d'harmonie ; mais, pour produire ces effets, elle doit être douce et naturelle. Ainsi les inversions suivantes sont vicieuses :

Je n'ai pu de *mon fils* consentir à la mort.

Si de cette maison *approcher* l'on vous voit.

Écoutons du rossignol le chant.

Mais j'aurai peur de ta mère *offenser*.

Il faut sans différer ses *ennemis* combattre.

Il y a dans notre langue un grand nombre de mots plus particulièrement affectés à la poésie. Voici la liste de ceux qu'on emploie le plus fréquemment.

Ces expressions et plusieurs autres ne sont employées que dans la poésie ou dans le discours vraiment oratoire.

EN PROSE.

Ancien.
Aussitôt.
Autrefois.
Bateau, barque.
Cheval.
Cinq ans (espace de).
Colère.
Côté.
Crime.
Eau.
Épée.
Hommes.
Il n'y a pas longtemps.
Mariage.
Matelot.
Pensée.
Souvenir.
Souffle des vents.
Terre ensemencée.
Travail.
Vaisseau.
Vent frais et doux.
Vent violent.
Ventre.
Ville.

EN VERS.

Antique.
Soudain.
Jadis.
Esquif.
Coursier.
Lustre.
Courroux.
Flanc.
Forfait.
Onde.
Glaive, fer.
Humains, mortels.
Naguère.
Hymen, hyménée.
Nautonnier.
Penser.
Souvenance.
Haleine.
Guérets.
Labeur.
Nef, navire,
Zéphire, zéphyr.
Aquilon, les autans, Borée.
Flanc, entrailles.
Cité.

DES DIVERS GENRES DE POÉSIES.

De l'épopée ou poème épique.

L'épopée est le récit poétique d'une action grande et mémorable qui intéresse une nation ou l'humanité tout entière.

Les vraies épopées sont rares. On compte chez les Grecs, l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère; chez les Latins, l'*Enéide* de Virgile; en italien, la *Jérusalem délivrée*, du Tasse; en anglais, le *Paradis perdu*, de Milton; en portugais, les *Lusiades*, de Camoëns; en allemand, la *Messiaëde*, de Klopstock. La littérature française n'a pas encore de poème épique, car la *Henriade* de Voltaire est moins une épopée qu'une élégante histoire en vers. On place dans l'épopée quelques ouvrages en prose: le *Télémaque* de Fénelon et les *Martyrs* de Châteaubriand.

L'épopée est noble ou badine: dans le genre noble, elle comprend le poème *épique* proprement dit, le poème *héroïque*; dans le genre badin, elle embrasse le poème *héroï-comique* et le poème *burlesque*.

Le *Lutrin* de Boileau est le modèle du genre *héroï-comique*, et le *Vert-Vert* de Gresset un modèle de l'*épopée badine* ou *poème badin*. L'*Enéide travestie* de Scarron se place au premier rang des *poèmes burlesques*. Ce genre est une espèce de caricature de l'épopée et ne mérite pas l'estime des gens sérieux.

Du drame en général.

Le *Drame* est la représentation d'une action, à l'aide de personnages agissant et parlant selon la vérité ou la vraisemblance. Si cette action est grande, héroïque, terrible, touchante, le drame prend le nom de *tragédie*; si elle est gaie, plaisante, elle s'appelle *comédie*.

Les *opéras-comiques* sont des comédies mêlées de chant.

Le *vaudeville* prend ses sujets dans les événements du jour. Ces petites comédies sont entremêlées de couplets, de duos, de trios, le plus souvent sur des airs connus.

Le *mélodrame* est une tragédie populaire où l'on prodigue la terreur et l'horreur.

Nos plus grands poètes tragiques sont :

Corneille, Racine, Thomas Corneille, Voltaire, Crébillon, Casimir Delavigne, Ponsard, etc.

Les plus célèbres acteurs comiques de notre littérature sont :

Molière, Regnard, Boursault, Lesage, Destouches, Marivaux, Piron, Gresset, Andrieux, Casimir Delavigne, Ponsard, Emile Augier, etc.

De la poésie didactique.

Le poème *didactique* ou *philosophique* a pour but d'instruire ; il embrasse donc tout ce qui fait le domaine de l'intelligence, c'est-à-dire les sciences, les arts, la morale, la religion même.

On lui donne différents noms, selon la forme qu'il prend pour arriver à son but.

Le poème *didactique proprement dit* est un traité régulier qui embrasse un sujet philosophique ou scientifique.

Quand il prend la forme d'une lettre, c'est l'*épître*.

Quand il attaque vivement les vices et les travers des hommes, c'est la *satire*. S'il met en action des personnages quelconques sous une forme allégorique, d'où résulte une instruction utile pour les mœurs, c'est l'*apologue*, ou la *fable*.

Le *conte* se rattache à la fable. C'est le récit d'une action quelquefois merveilleuse, mais le plus souvent prise dans la vie commune. Son but principal est d'instruire en amusant. Le goût et la morale s'accordent à réprouver tout conte malhonnête et licencieux.

L'Art poétique de Boileau, la *Religion et la Grâce* de Racine, les *Saisons* de Saint-Lambert, les *Mois* de Boucher, les *Jardins*, l'*Homme des champs*, l'*Imagination* de Delille, etc., sont des poèmes didactiques.

Les meilleures épîtres se trouvent dans les ouvrages de Marot, de Boileau, de Viennet, d'Ancelet et de Laprade.

Nos meilleurs satiriques sont : Régnier, Boileau, Gilbert, André Chénier et Auguste Barbier.

Nos fabulistes les plus distingués sont : La Fontaine, Florian, l'abbé Aubert, Lamothe, Lebailly, Boisard, Arnault, Viennet, J.-M. Villefranche, etc.

Les principaux conteurs français sont : La Fontaine, Marmontel, Florian, Andrieux, etc.

Epître.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forme vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de rochers souvent du passant insultés.

Le village au-dessus, forme un amphithéâtre :
 L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre ;
 Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
 Chacun sait de sa main creuser son logement.
 La maison du seigneur, seule un peu plus ornée,
 Se présente au dehors de murs environnée.
 Le soleil en naissant la regarde d'abord,
 Et le mont la défend des outrages du nord.

C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
 Met à profit les jours que la Parque me file.
 Ici dans un valon bornant mes desirs,
 J'achète à peu de frais de solides plaisirs :
 Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
 J'occupe ma raison d'utiles rêveries ;
 Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi,
 Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui :
 Quelquefois, à l'appât d'un hameçon perfide,
 J'amorce, en badinant, le poisson trop avide ;
 Ou d'un plomb qui suit l'œil, et part avec l'éclair,
 Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
 Une table, au retour, propre et non magnifique,
 Nous présente un repas agréable et rustique ;
 Là, sans s'assujettir au dogme du Broussain,
 Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain ;
 La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
 Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.
 O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
 Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
 Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
 Et connu de vous seuls oublier tout le monde ! (BOILEAU.)

Satire.

Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire ?
 On sera ridicule, et je n'oserai rire !
 Et qu'ont produit mes vers de si pernicious,
 Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?
 Loin de les décrier, je les ai fait paraître.
 Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
 Leur talent dans l'oubli demeurerait caché ;
 Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché ?
 La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :
 C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre
 En les blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi ;
 Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.

*Il a tort, dira l'un ; pourquoi faut-il qu'il nomme !
 Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !
 Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
 Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
 Il se tue à rimer ; que n'écrit-il en prose ?*

Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
 En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
 Distillé sur sa vie un venin dangereux ?

Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,
 Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.
 Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
 Qu'on prise sa candeur et sa civilité ;
 Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère ;
 On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
 Mais que pour un modèle on montre ses écrits ;
 Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits ;
 Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire ;
 Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire ;
 Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
 J'irai creuser la terre ; et, comme ce barbier,
 Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.

La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
 Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile.
 Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
 Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
 C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélis,
 Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
 Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
 Se jouait aux dépens des Pelletiers romains.
 C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
 M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre ;
 Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher
 Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
 C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.

Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire.
 Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
 Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
 Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
 Je le déclare donc Quinault est un Virgile ;
 Pradon comme un soleil en nos ans a paru ;
 Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru ;
 Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
 Fend des flots d'auditeurs pour aller à sa chaire ;
 Sofal est le phénix de nos esprits relevés ;
 Perrin... Bon, mon esprit ! courage ! poursuivez.
 Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
 Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?
 Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
 Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous !
 Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
 Amasser contre vous des volumes d'injures,
 Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
 Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.

Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de son nom sacré sanctifier vos pages ;
Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Mais quoi ! répondez-vous, Cotin nous peut-il nuire ?
Et par ses cris enfin que saurait-il produire ?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas ?
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue ;
Et, sans espérer rien de mes faibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix :
On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peint du nom d'auteur tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect, et tracer ses vertus.
Je vous crois ; mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Eh ! mon Dieu ! craignez tout d'un auteur en courroux
Qui peut... Quoi ? Je m'entends. Mais encor. Taisez-vous.

(BOILLEAU.)

Conte.

LE MEUNIER SANS-SOUCI.

Sur le riant coteau par le prince choisi
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude ;
Et de quelque côté que vint souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire ;
Et des hameaux voisins les filles, les garçons,
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.
Hélas ! est-ce une loi, sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre,
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?
En cette occasion le roi fut le moins sage,
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin ; que veux-tu qu'on t'en donne ? »

— Rien du tout ; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous fait est fort bon... Mon moulin est à moi...
 Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est à moi.
 — Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
 — Faut-il vous parler clair ? — Oui. — C'est que je le garde,
 Voilà mon dernier mot." Ce refus effronté
 Avec un grand scandale au prince est raconté.
 Il mande auprès de lui le meunier indocile,
 Pressé, flatté, promet : ce fut peine inutile.
 Sans-Souci s'obstinait : "Entendez la raison,
 Sire ; je ne puis pas vous vendre ma maison :
 Mon vieux père y mourut ; mon fils y vient de naître.
 C'est mon Postdam à moi. Je suis tranchant, peut-être,
 Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez, mille ducats,
 Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
 Il faut vous en passer ; je l'ai dit, j'y persiste."
 Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
 Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
 "Parbleu ! de ton moulin c'est bien être entêté ?
 "Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre !
 "Sais-tu que sans payer, je pourrais bien le prendre ?
 "Je suis le maître. — Vous ?... de prendre mon moulin ?
 "— Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin."
 Le monarque, à ce mot, revint de son caprice.
 Charmé que, sous son règne, on crût à la justice,
 Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
 "Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
 "Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique."
 Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?
 Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier.
 Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
 Se permit maintes fois telle autre fantaisie ;
 Témoin, ce certain jour qu'il prit la Silésie ;
 Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
 Epris du vain renom qui séduit les guerriers,
 Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
 On respecte un moulin, on vole une province.

(ANDRIEUX.)

UNE PROMENADE DE FÉNELON.

Victime de l'intrigue et de la calomnie,
 Et par un noble exil expiant son génie,
 Fénelon dans Cambrai, regrettant peu la cour,
 Repandait des bienfaits et recueillait l'amour ;
 Instruisait, consolait, donnait à tout l'exemple.
 Son peuple, pour l'entendre, accourait dans le temple

Il parlait, et les cœurs s'ouvraient tous à sa voix.
 Quand, du saint ministère ayant porté le poids,
 Il cherchait vers le soir le repos, la retraite,
 Alors aux champs, aimés du sage et du poète,
 Solitaire et rêveur il allait s'égarer ;
 De quel charme à leur vue il se sent pénétrer !
 Il médite, il compose, et son âme l'inspire ;
 Jamais un vain orgueil ne le presse d'écrire :
 Sa gloire est d'être utile ; heureux quand il a pu
 Montrer la vérité, faire aimer la vertu !
 Ses regards animés d'une flamme céleste
 Relèvent de ses traits la majesté modeste ;
 Sa taille est haute et noble ; un bâton à la main,
 Seul, sans faste et sans crainte, il poursuit son chemin,
 Contemple la nature et jouit de Dieu même.

Il visite souvent les villageois qu'il aime,
 Et chez ces bonnes gens, de le voir tout joyeux,
 Vient sans être attendu, s'assied au milieu d'eux,
 Ecoute le récit de peines qu'il soulage,
 Joue avec les enfants et goûte le laitage.
 Un jour, loin de la ville ayant longtemps erré,
 Il arrive aux confins d'un hameau retiré,
 Et sous un toit de chaume, indigente demeure,
 La pitié le conduit, une famille y pleure.
 Il entre, et, sur-le-champ, faisant place au respect,
 La douleur un moment se tait à son aspect.
 O ciel ! c'est monseigneur !... On se lève, on s'empresse :
 Il voit avec plaisir éclater leur tendresse.
 “ Qu'avez-vous, mes enfants ? d'où naît votre chagrin ?
 Ne puis-je le calmer ? versez-le dans mon sein ;
 Je n'abuserai point de votre confiance.”
 On s'enhardit alors, et la mère commence :
 “ Pardonnez, monseigneur, mais vous n'y pouvez rien ;
 Ce que nous regrettons, c'était tout notre bien ;
 Nous n'avions qu'une vache ! hélas ! elle est perdue :
 Depuis trois jours entiers nous ne l'avons point vue ;
 Notre pauvre Brunon !... nous l'attendons en vain !...
 Les loups l'auront mangée, et nous mourrons de faim.
 Peut-il être un malheur au nôtre comparable ?
 — Ce malheur, mes amis, est-il irréparable ?
 Dit le prélat : et moi, ne puis-je vous offrir,
 Touché de vos regrets, de quoi les adoucir ?
 En place de Brunon, si j'en trouvais une autre ?
 — L'aimerions-nous autant que nous aimions la nôtre ?
 Pour oublier Brunon, il faudra bien du temps !
 Eh ! comment l'oublier, ni nous, ni nos enfants ?
 Nous serions bien ingrats !... C'était notre nourrice !
 Nous l'avions achetée étant encor génisse !

Accoutumée à nous, elle nous entendait,
 Et même à sa manière elle nous répondait ;
 Son poil était si beau ! d'une couleur si noire !
 Trois marques seulement, plus blanches que l'ivoire,
 Ornaient son large front et ses pieds de devant.
 Avec mon petit Claude elle jouait souvent ; —
 Il montait sur son dos ; elle le laissait faire !
 Je riais... A présent nous pleurons, au contraire !
 Non, monseigneur, jamais ! il n'y faut pas penser,
 Une autre ne pourra chez nous la remplacer."

Fénelon écoutait cette plainte naïve.

Mais, pendant l'entretien, bientôt le soir arrive :
 Quand on est occupé de sujets importants,
 On ne s'aperçoit pas de la fuite du temps.
 Il promet en partant de revoir la famille.

"Ah ! monseigneur, lui dit la plus petite fille,
 Si vous vouliez pour nous la demander à Dieu,
 Nous la retrouverions.—Ne pleurez plus. Adieu."

Il reprend son chemin, il reprend ses pensées,
 Achève en son esprit des pages commencées ;
 Il marche ; mais déjà l'ombre croît, le jour fuit ;
 Ce reste de clarté qui devance la nuit
 Guide encore ses pas à travers les prairies,
 Et le calme du soir nourrit ses rêveries.
 Tout à coup à ses yeux un objet s'est montré ;
 Il regarde... il croit voir... il distingue... en un pré,
 Seule, errante et sans guide, une vache... c'est celle
 Dont on lui fit tantôt un portrait si fidèle ;
 Il ne peut s'y tromper !... Et soudain empressé,
 Il court dans l'herbe humide et franchit un fossé,
 Arrive haletant ; et Brunon, complaisante,
 Loin de le fuir, vers lui s'avance et se présente ;
 Lui-même, satisfait, la flatte de la main.
 Mais que faire ? va-t-il poursuivre son chemin,
 Retourner sur ses pas ou regagner la ville ?
 Déjà pour revenir il a fait plus d'un mille...
 "Ils l'auront dès ce soir, dit-il, et par mes soins :
 Elle leur coûtera quelques larmes de moins."
 Il saisit à ces mots la corde qu'elle traîne,
 Et marchant lentement, derrière lui l'emmène.

Venez, mortels si fiers d'un vain et mince éclat,
 Voyez, en ce moment, ce digne et saint prélat,
 Que son nom, son génie et son titre décore,
 Mais que tant de bonté relève plus encore !
 Ce qui fait votre orgueil vaut-il un trait si beau ?

Le voilà, fatigué, de retour au hameau,
 Hélas ! à la clarté d'une faible lumière,

On veille, on pleure encor dans la triste chaumière ;
 Il arrive à la porte : " Ouvrez-moi, mes enfants,
 Ouvrez-moi : c'est Brunon, Brunon que je vous rends."
 On accourt. O surprise ! ô joie ! ô doux spectacle !
 La fille croit que Dieu fait pour eux un miracle :
 Ce n'est point monseigneur, c'est un ange des cieux,
 Qui, sous ses traits chéris, se présente à nos yeux ;
 Pour nous faire plaisir il a pris sa figure ;
 Aussi je n'ai pas peur... Oh ! non, je vous assure,
 Bon ange !... " En ce moment, de leurs larmes noyés,
 Père, mère, enfants, tous sont tombés à ses pieds.
 " Levez-vous, mes amis, mais quelle erreur étrange !
 Je suis votre archevêque, et ne suis point un ange ;
 J'ai retrouvé Brunon, et, pour vous consoler,
 Je revenais vers vous ; que n'ai-je pu voler !
 Reprenez-la, je suis heureux de vous la rendre.
 — Quoi ! tant de peine ? ô ciel ! vous avez pu la prendre,
 Et vous-même !... " Il reçoit leurs respects, leur amour.
 Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour.
 On lui parle : " C'est donc ainsi que tu nous laisses !..
 Mais te voilà !.. " Je donne à penser les caresses !
 Brunon paraît sensible à l'accueil qu'on lui fait.
 Tel, au retour d'Ulysse, Argus le reconnaît.
 " Il faut, dit Fénelon, que je reparte encore ;
 A peine dans Cambrai serai-je avant l'aurore ;
 Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison...
 — Oui, dit le villageois, oui, vous avez raison ;
 On pleurerait ailleurs, quand vous séchez nos larmes !
 Vous êtes tant aimé ! prévenez leurs alarmes ;
 Mais comment retourner ? car vous êtes bien las !
 Monseigneur, permettez... nous vous offrons nos bras :
 Oui, sans vous fatiguer, vous ferez le voyage."
 D'un peuplier voisin on abat le branchage.
 Mais le bruit au hameau s'est déjà répandu :
 " Monseigneur est ici ! " Chacun est accouru,
 Chacun veut le servir. De bois et de ramée
 Une civière agreste aussitôt est formée,
 Qu'on tapisse partout de fleurs, d'herbages frais,
 Des branches au-dessus s'arrondissent en dais ;
 Le bon prélat s'y place et mille cris de joie
 Volent au loin : l'écho les double et les renvoie.
 Il part ; tout le hameau l'environne et le suit ;
 La clarté des flambeaux brille à travers la nuit ;
 Le cortège bruyant, qu'égaye un chant rustique,
 Marche... honneurs innocents, et gloire pacifique !
 Ainsi par leur amour, Fénelon escorté,
 Jusque dans son palais en triomphe est porté.

(ANDRIEUX.)

Fable.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Le chêne un jour dit au roseau :
 " Vous avez bien sujet d'accuser la nature :
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
 Le moindre vent, qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau,
 Vous oblige à baisser la tête ;
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir.
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
 Je vous défendrais de l'orage :
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
 — Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
 Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci ;
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :
 Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici,
 Contre leurs coups épouvantables,
 Résisté sans courber le dos :
 Mais attendons la fin." Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
 L'arbre tient bon, le roseau plie,
 Le vent redouble ses efforts
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au ciel était voisine,
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

(LA FONTAINE)

LA GUENON, LE SINGE ET LA NOIX

Une jeune guenon cueillit
 Une noix dans sa coque verte.
 Elle y porta la dent, fait la grimace... Ah ! certe,
 Dit-elle, ma mère mentit
 Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.

Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
 Qui trompent la jeunesse ! Au diable soit le fruit !
 Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
 Vite entre deux cailloux la casse,
 L'épluche, la mange et lui dit :
 Votre mère eût raison, ma mie,
 Les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir.
 Souvenez-vous que, dans la vie,
 Sans un peu de travail on n'a point de plaisir.

(FLORIAN.)

LE CHARDONNET, LE ROSSIGNOL ET LE PINSON

Chardonnet, rossignol et pinson
 Cachés au milieu du feuillage,
 D'un concert magnifique emplissaient le vallon.
 A ce mélodieux langage,
 Le merle répond en sifflant...
 "Je ne chante pas davantage,"
 Dit le fier rossignol. "Chante, lui dit un sage,
 Car la haine des sots est le premier hommage
 Que reçoit le talent."

(ABEL FABRE.)

De l'épigramme.

L'*épigramme* est l'expression de la douleur et de la tristesse ;
 la mélancolie en est le ton habituel.

L'*épigramme* peut se diviser en trois genres : le passionné, le
 tendre et le gracieux. Dans ces sortes de compositions, on
 ne doit jamais parler que le langage du cœur.

Nous avons eu à toutes les époques des pièces épigrammatiques remarquables, mais
 les poètes qui se sont distingués dans ce genre sont en fort petit nombre. Nous
 ne pouvons citer que Mme Dufresnoy et Millevoye.

LA JEUNE CAPTIVE

"L'épi naissant mûrit de la faux respecté,
 Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
 Boit les doux présents de l'aurore,
 Et moi, comme lui, belle et jeune comme lui,
 Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
 Je ne veux pas mourir encore !

"Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort ;
 Moi, je pleure et j'espère : au noir souffle du nord
 Je plie et relève la tête.
 S'il est des jours amers, il en est de si doux !
 Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
 Quelle mer n'a point de tempête !

“ L'illusion féconde habite dans mon sein ;
 D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
 J'ai les ailes de l'espérance ;
 Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
 Plus vive, plus heureuse aux campagnes du ciel,
 Philomèle chante et s'élance.

“ Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors
 Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
 Ni mon sommeil ne sont en proie.
 Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
 Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
 Fait renaître presque la joie.

“ Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
 Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
 J'ai passé le premier à peine.
 Au banquet de la vie à peine commencé,
 Un instant seulement mes lèvres ont pressé
 La coupe, en mes mains encor pleine.

“ Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,
 Et, comme le soleil, de saison en saison,
 Je veux achever mon année.
 Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
 Je n'ai vu luire encor que les feux du matin :
 Je veux achever ma journée.”

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
 S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
 Ces vœux d'une jeune captive,
 Et secouant le joug de mes jours languissants,
 Aux douces lois des vers je pliais les accents

De sa bouche aimable et naïve. (ANDRÉ CHÉNIER.)

Voici la traduction en vers du psaume *Super flumina Babylonis*, le plus beau des cantiques sur l'amour de la patrie.

Captifs chez un peuple inhumain,
 Nous arrosions de pleurs les rives étrangères,
 Et le souvenir du Jourdain
 A l'aspect de l'Euphrate augmentait nos misères.

Aux arbres qui couvraient les eaux,
 Nos lyres tristement demeuraient suspendues,
 Tandis que nos maîtres nouveaux
 Fatiguaient de leurs cris nos tribus éperdues.

“ Chantez, nous disaient ces tyrans,
 Les hymnes préparés pour vos fêtes publiques :
 Chantez, et que vos conquérants
 Admirent de Sion les sublimes cantiques.”

Ah ! dans ces climats odieux,
 Arbitre des humains, peut-on chanter ta gloire ?
 Peut-on dans ces funestes lieux
 Des beaux jours de Sion relever la mémoire ?

De nos aïeux sacré berceau,
 Sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie,
 Si tu n'es pas jusqu'au tombeau
 L'objet de mes désirs et l'espoir de ma vie :

Rebelle aux efforts de mes doigts,
 Que ma lyre se taise entre mes mains glacées,
 Et que l'organe de ma voix
 Ne prête plus de sons à mes tristes pensées !

Rappelle-toi ce jour affreux,
 Seigneur, où d'Esau la race criminelle
 Contre ses frères malheureux
 Animait du vainqueur la vengeance cruelle.

"Egorgez ces peuples épars ;
 Consommez, criaient-ils, les vengeances divines :
 Brûlez, abattez ces remparts,
 Et de leurs fondements dispersez les ruines.

Malheur à tes peuples pervers,
 Reine des nations, fille de Babylone !
 La foule gronde dans les airs ;
 Le Seigneur n'est pas loin : tremble, descends du trône.

Puissent tes palais embrasés
 Eclairer de tes rois les tristes funérailles !
 Et que sur la pierre écrasés
 Les enfants de leur sang arrosent les murailles !

(LE FRANC DE POMPIGNAN.)

L'ANGE ET L'ENFANT.

Un ange au radieux visage,
 Penché sur le bord d'un berceau,
 Semblait contempler son image
 Comme dans l'onde d'un ruisseau.

"Charmant enfant qui me ressemble,
 Disait-il, oh ! viens avec moi,
 Viens, nous serons heureux ensemble,
 La terre est indigne de toi.

"Là, jamais entière allégresse !
 L'âme y souffre de ses plaisirs ;
 Les cris de joie ont leur tristesse,
 Les voluptés ont leurs soupirs.

“ La crainte est de toutes les fêtes,
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

“ Eh quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur,
Et dans l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur !

“ Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler ;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

“ Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements ;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

“ Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau.
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau.”

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère ! ton fils est mort !

(REBOUL.)

De la poésie pastorale.

La *poésie pastorale* a pour objet de retracer à l'imagination les scènes riantes de la nature, leurs charmes, leur pureté et la simplicité des mœurs champêtres.

Ce genre a été divisé en deux parties : l'*églogue* et l'*idylle*. On donne encore à ces poèmes le nom de *bucoliques*, d'un mot grec qui signifie *bouvier*, parce que les bouviers, comme les bergers, en sont les personnages habituels.

Lorsqu'on présente particulièrement un tableau de la vie champêtre, on donne à cette poésie le nom d'*idylle*. Si le poème est en dialogue ou en récit, et présente plus de mouvement, c'est une *églogue*.

Les poètes français qui se sont distingués dans le genre pastoral sont Racan, Chaulieu, André Chénier et Brizeux, le peintre des paysages et des mœurs de la Bretagne.

Le *dithyrambe* était, chez les anciens, une ode en l'honneur de Bacchus. Les modernes ont conservé ce nom à l'ode portée à son plus haut degré d'exaltation. André Chénier et Delille ont donné le nom de dithyrambes à des hymnes où ils ont chanté la gloire, la liberté, l'immortalité de l'âme, etc.

La *cantate* est une ode parfaite pour être mise en chant. Elle renferme les *écits* et les *airs*. La cantate de *Circé*, par J.-B. Rousseau, celle des *Troyennes*, par C. Delavigne, et celle de Lamartine, intitulée : *les Enfants d'une maison de charité*, sont les modèles du genre.

L'*épithalame* est une pièce de vers composée à l'occasion d'un mariage. On y faisait autrefois intervenir la mythologie ; il est plus convenable d'y substituer les idées si pures et si élevées de notre religion.

MYRTILE OU L'AMOUR FILIAL.

Pendant une belle soirée, Myrtille était allé visiter l'étang voisin, dont les eaux réfléchissaient l'éclat de la lune : le calme profond des campagnes éclairées par cette douce lumière, et les tendres accents du rossignol l'avaient retenu longtemps plongé dans un ravissement tranquille. Mais il revint enfin dans le berceau de pampres verts, situé devant sa cabane solitaire : il trouva son vieux père qui sommeillait tranquillement au clair de la lune. Le vieillard était couché sur le gazon ; sa tête grise était appuyée sur une de ses mains. Myrtille s'arrêta devant lui les bras croisés l'un sur l'autre ; il garda longtemps cette posture : sa vue restait constamment fixée sur son père ; seulement il regardait de temps en temps le ciel à travers le feuillage, et des larmes de joie coulaient de ses yeux.

“ O toi, dit-il, toi que j'honore le plus après les dieux ! ô mon père, comme tu reposes doucement ! que le sommeil du juste est riant ! Tu as sans doute porté tes pas chancelants hors de la cabane, pour célébrer le soir par de saintes prières, et tu te seras endormi en priant. Tu auras aussi prié pour moi, ô mon père ! Ah ! que je suis heureux ! Les dieux entendent ta prière ; car pourquoi notre cabane serait-elle à l'abri de tout danger et ombragée par des rameaux courbés sous le poids de leurs fruits ? Pourquoi la bénédiction du Ciel serait-elle sur nos troupeaux et sur les productions de nos champs ? Lorsque, satisfait de mes faibles soins pour le repos de ta vieillesse cassée, tu verses des larmes de joie ; lorsque, tournant tes regards vers le ciel, tu me donnes ta bénédiction d'un air content, ah ! mon père, de quel sentiment je suis pénétré ! ma poitrine s'enfle, et des larmes pressées ruissellent de mes yeux. Encore aujourd'hui, quittant mes bras pour aller hors de la cabane te ranimer à la chaleur du

soleil, et contemplant autour de toi le troupeau bondissant sur le gazon, les arbres chargés de fruits et la fertilité répandue sur toute la contrée : Mes cheveux, disais-tu, sont blanchis dans la joie. Campagnes chéries, soyez bénies à jamais ! mes regards obscurcis n'ont pas encore longtemps à vous parcourir, bientôt je vous quitterai pour d'autres campagnes plus heureuses. Ah ! mon père, mon meilleur ami, je dois donc bientôt te perdre ! O triste pensée ! alors, hélas ! j'érigerai un autel à côté de ta tombe, et toutes les fois qu'il me luira un jour propice où j'aurai pu faire du bien à quelque infortuné, ô mon père ! je répandrai du lait et des fleurs sur ton monument." Il se tut et regarda le vieillard avec des yeux mouillés de larmes. Comme il est étendu paisiblement ! comme il sourit au milieu de son sommeil. " Ah ! sans doute, ajouta-t-il en sanglotant, les actions vertueuses, retracées dans ses songes, ont fait monter sur son front l'expression de sa bienfaisance. Quel doux éclat la lune répand sur sa tête chauve et sur sa barbe argentine ! Oh ! puissent les vents frais du soir, puisse la rosé humide ne te faire aucun mal ! " A ces mots, il lui baise le front pour l'éveiller doucement, et le conduit dans la cabane pour lui procurer sur des peaux molles un sommeil plus commode.

(GESNER.)

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs ;
Et qui loin, retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon ses pouvoirs mesuré ses désirs.

Il laboure le champ que labourait son père :
Il ne s'informe pas de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils, d'affaires accablés :
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire ;
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau,
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces ;
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Il est content chez lui de les voir en tableau.

(RACAN.)

Du genre lyrique.

La *poésie lyrique* est, en général, l'expression vive et enflammée de la pensée et du sentiment.

Le nom de *lyrique* lui vient de ce qu'ex-chantait autrefois l'ode en s'accro-pagnant de la lyre.

Le caractère général de l'ode est l'enthousiasme, les débuts hardis, les apostrophes, les digressions. Il y a quatre espèces d'odes :

1^o *L'ode sacrée*, que l'on appelle suivant les circonstances : *psaume*, *hymne* ou *cantique*.

Les plus grands lyriques en ce genre, dans les temps anciens ou dans les temps modernes, sont Moïse, David, Racine, J.-B. Rousseau, Le Franc de Pompignan, Lamartine, etc.

2^o *L'ode héroïque* ou *pindarique*. C'est celle qui chante les exploits, le génie, les vertus des grands hommes dans tous les genres. Elle est nommée *pindarique* parce que Pindare, poète grec, en a fourni les plus beaux modèles.

Pindare, chez les Grecs, Horace, chez les Latins, et chez nous, Malherbe, J.-B. Rousseau, Lebrun, Le Franc de Pompignan, Casimir Delavigne, Victor Hugo, Lamartine offrent les plus beaux modèles d'odes héroïques.

3^o *L'ode morale* ou *philosophique*. Elle est consacrée à un sujet de morale, de philosophie, à un art, à une science, etc. Elle doit surtout se distinguer par l'élévation des pensées et des sentiments.

4^o *L'ode badine* ou *anacréontique*, appelée selon les circonstances ; *chanson* ou *vaudeville*. A ces espèces, se rattachent le *dithyrambe*, la *cantate* et l'*épithalame*.

L'ode badine roule sur des sujets gracieux ; son principal mérite est la fraîcheur et la grâce. Quelquefois c'est un petit tableau auquel le poète a ajouté une réflexion morale. Consacrée au plaisir, l'ode badine prend le nom d'*anacréontique*, à cause d'Anacréon, poète grec qui a cultivé ce genre avec le plus de grâce, de douceur et d'harmonie. La chanson prend le nom de *romance* lorsqu'elle s'occupe de sujets tendres, gracieux ou mélancoliques.

La France est par excellence le pays de la chanson : les colères politiques s'y exhalent souvent en couplets. Béranger a parfois donné à la chanson les fiers élans de la poésie lyrique ; mais ce railleur matérialiste et sceptique a trop souvent oublié le respect dû à la religion et à la morale : comme Voltaire, il s'est plu à éteindre dans la fange les rayons de son génie. Après Béranger, Pierre Dupont a pris le sceptre de la chanson, et il l'a porté avec gloire.

ODE SACRÉE.

Si la loi du Seigneur vous touche,
 Si le mensonge vous fait peur,
 Si la justice en votre cœur
 Règne aussi bien qu'en votre bouche,
 Parlez, fils des hommes, pourquoi
 Faut-il qu'une haine farouche

Préside aux jugements que vous rendez sur moi ?

C'est vous de qui les mains impures
 Trament le tissu détesté
 Qui fait trébucher l'équité
 Dans le piège des impostures.
 Lâches aux cabales vendus,
 Artisans de fourbes obscures,

Habiles seulement à noircir les vertus.

L'hypocrite en fraudes fertile
 Dès l'enfance est pétri de fard.

Il sait colorer avec art

Le fiel que sa bouche distille :

Et la morsure du serpent

Est moins aiguë et moins subtile

Que le venin caché que sa langue répand.

En vain le sage les conseille :

Ils sont inflexibles et sourds ;

Leur cœur s'assoupit aux discours

De l'équité qui les réveille :

Plus insensibles et plus froids

Que l'aspic qui ferme l'oreille

Aux sons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes

Dieu saura venger l'innocent :

Je le verrai ce Dieu puissant

Foudroyer leurs têtes fumantes ;

Il vaincra ces lions ardents,

Et dans leurs gueules écumantes

Il plongera la main et brisera leurs dents.

Ainsi que la vague rapide

D'un torrent qui tombe à grand bruit,

Se dissipe et s'évanouit

Dans le sein de la terre humide ;

Ou comme l'airain enflammé

Fait fondre la cire fluide,

Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé.

Ainsi leurs grandeurs éclipsées
 S'anéantiront à nos yeux.
 Ainsi la justice des cieus
 Confondra leurs lâches pensées.
 Leurs dards deviendront impuissans,
 Et de leurs pointes émoussées
 Ne pénétreront plus le sein des innocens.

Avant que leurs tiges célèbres
 Puissent pousser des rejets,ons,
 Eux-mêmes, tristes avortons,
 Seront cachés dans les ténèbres.
 Et leur sort deviendra pareil
 Au sort de ces oiseaux funèbres
 Qui n'osent soutenir les regards du soleil.

C'est alors que de leur disgrâce
 Les justes riront à leur tour :
 C'est alors que viendra le jour
 De punir leur superbe audace ;
 Et que, sans paraître inhumains,
 Nous pourrons extirper leur race
 Et laver dans leur sang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vengeance
 Pourront dire avec vérité
 Que l'injustice et l'équité
 Tour à tour ont leur récompense.
 Et qu'il est un Dieu dans les cieus
 Dont le bras soutient l'innocence
 Et confond des méchans l'orgueil ambitieux.

(J.-B. ROUSSEAU.)

MOÏSE SUR LE NIL

“ Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour,
 Venez : le moissonneur repose en ce séjour ;
 La rive est solitaire encore ;
 Memphis élève à peine un murmure confus ;
 Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
 N'ont d'autre témoin que l'Aurore.

“ Au palais de mon père on voit briller les arts ;
 Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
 Qu'un bassin d'or ou de porphyre ;
 Ces chants aériens sont mes concerts chéris ;
 Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
 Le souffle embaumé du zéphire !

“ Venez : l’onde est si calme et le ciel est si pur !
Laissez sur ces buissons flotter les plis d’azur

De vos ceintures transparentes ;
Détachez ma couronne et ces voiles jaloux,
Car je veux aujourd’hui folâtrer avec vous
Au sein des vagues murmurantes.

“ Hâtons-nous... Mais parmi les brouillards du matin,
Que vois-je ? — Regardez à l’horizon lointain...

Né craignez rien, filles timides !
C’est sans doute, par l’onde entraîné vers les mers,
Le tronç d’un vieux palmier, qui du fond des déserts
Vient visiter les pyramides.

“ Que dis-je ? si j’en crois mes regards indécis,
C’est la barque d’Hermès ou la conque d’Isis,
Que pousse une brise légère.

Mais non : c’est un esquif où, dans un doux repos,
J’aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
Comme on dort au sein de sa mère.

“ Il sommeille, et de loin, à voir son lit flottant,
On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
Le nid d’une blanche colombe.

Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent ;
L’eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
Semble le bercer dans sa tombe !

“ Il s’éveille : accourez, ô vierges de Memphis !
Il crie... Ah ! quelle mère a pu livrer son fils
Au caprice des flots mobiles ?

Il tend les bras : les eaux grondent de toute part.
Hélas ! contre la mort il n’a d’autre rempart
Qu’un berceau de roseaux fragiles.

“ Sauvons-le... — C’est peut-être un enfant d’Israël
Mon père les proscrit : mon père est bien cruel
De proscrire ainsi l’innocence !

Faible enfant ! Ses malheurs ont ému mon amour.
Je veux être sa mère : il me devra le jour,
S’il ne me doit pas la naissance.”

Ainsi parlait Iphis, l’espoir d’un roi puissant,
Alors qu’aux bords du Nil son cortège innocent
Suivait sa course vagabonde ;

Et ces jeunes beautés, qu’elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d’or,
Croyaient voir la fille de l’onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit,
Tremblante, la pitié vers l’enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive ;

Elle a saisi l'esquif ! Fièrre de ce double poids,
L'orgueil sur son beau front pour la première fois
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt, divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide ;
Et ses sœurs tour à tour au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide.

Accours, toi qui de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils, sur qui veillait le Ciel ;
Viens ici comme une étrangère ;
Ne crains rien en prenant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encor mère !

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge au roi farouche amenait l'enfant,
Baigné des larmes maternelles,
On entendait, en chœur, dans les cieux étoilés,
Des Anges, devant Dieu de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

“ Ne gémis plus Jacob, sur la terre d'exil ;
“ Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil ;
“ Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.

“ Le jour enfin approche où vers les champs promis
“ Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
“ Les tribus si longtemps captives.

“ Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
“ C'est l'élû du Sina, c'est le roi des fléaux
“ Qu'une vierge sauve de l'onde.

“ Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Eternel,
“ Fléchissez : un berceau va sauver Israël,
“ Un berceau doit sauver le monde.”

(VICTOR HUGO.)

LE POÈTE MOURANT.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine ;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine ;
Ni larmes, ni regrets ne peuvent l'arrêter ;
Et l'aile de la mort sur l'airain qui me pleure,
En sons entre coupés frappe ma dernière heure :
Faut-il gémir ? faut-il chanter ?

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre ;
Chantons, puisque la mort, comme au cygne, m'inspire
Aux bords d'un autre monde un cri mélodieux.

C'est un présage heureux donné par mon génie :
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux !

La lyre en se brisant jette un son plus sublime ;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer ;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière :
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure ?
Un soleil, un soleil, une heure, et puis un heure ;
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit ;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour, puis vient la nuit.

Ah ! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écrouler son espoir.
Pour moi, qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poète est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent pas sur les rameaux des bois ;
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore ;
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel ;
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'un aile indépendant,
L'abeille à composer son miel.

Mais le temps ? — Il n'est plus. — Mais la gloire ? — Et qu'importe
Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte ;
Ce nom, brillant jouet de la postérité ?
Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,
Écoutez cet accord que va rendre ma lyre...
Les vents déjà l'ont emporté.

J'en atteste les dieux, depuis que je respire,
Mes lèvres n'ont jamais prononcé sans sourire
Ce grand nom, inventé par le délire humain ;
Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté, comme une écorce aride
Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile espoir d'une gloire incertaine,
L'homme livre, en passant, au courant qui l'entraîne
Un nom de jour en jour dans sa course affaibli ;
De ce brillant débris, le flot du temps se joue :
De siècle en siècle, il flotte, il avance, il échoue
Dans les abîmes de l'oubli.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage ;
Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,
En serai-je plus grand ? Pourquoi ? ce n'est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon ?

Mais pourquoi chantaistu ?—Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant :
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre.
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre :
D'un peu de sable, hélas ! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme
Celui des séraphins va frémir sous mes doigts,
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieus suspendus à ma voix.

Bientôt... Mais de la mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde ; elle se brise, et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre ;
Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts !

(LAMARTINE.)

L'HYMNE AU CHRIST.

Verbe incréé ! source féconde
De justice et de liberté !
Parole qui guérit le monde !
Rayon vivant de vérité !

Est-il vrai que ta voix, d'âge en âge entendue,
Pareille au bruit lointain qui meurt dans l'étendue,
N'a plus pour nous guider que des sons impuissants ?

Et qu'une voix plus souveraine,
La voix de la parole humaine,
Etouffe à jamais tes accents ?

Mais la raison, c'est toi ; mais cette raison même
Qu'était-elle avant l'heure où tu vins l'éclairer ?
Nuage, obscurité, doute, combat, système,
Flambeau que notre orgueil portait pour s'égarer !

Le monde n'était que ténèbres,
Les doctrines sans foi luttaien^t comme des flots,
Et trompé, détrompé de leurs clartés funèbres,
L'esprit humain flottait noyé dans ce chaos ;
L'espérance ou la peur, au gré de leurs caprices,
Ravageaient tour à tour et repeuplaient les cieux,
La fourbe s'engraissait du sang des sacrifices,
Mille dieux attestaient l'ignorance des dieux !

Fouillez les cendres de Palmyre,
Fouillez les limons d'Osiris
Et ces panthéons où respire

L'ombre fétide encor de tous ces dieux proscrits ;

Tirez de la fange ou de l'herbe,
Tirez ces dieux moulés, fondus, taillés, pétris,
Ces monstres mutilés, ces symboles flétris,
Et dites ce qu'était cette raison superbe,
Quand elle adorait ces débris !...

Ils disent cependant que cet astre se voile,
Que les clartés du siècle ont vaincu cette étoile ;
Que ce monde vieilli n'a plus besoin de toi !
Que la raison est seule immortelle et divine,
Que la rouille des temps a rongé ta doctrine,
Et que de jour en jour de ton temple en ruine,
Quelque pierre en tombant déracine ta foi !

O Christ ! il est trop vrai, ton éclipse est bien sombre !
La terre sui ton astre a projeté son ombre ;
Nous marchons dans un siècle où tout tombe à grand bruit,
Vingt siècles déroulés y mêlent leur poussière.
Fables et vérités, ténèbres et lumière
Flottent confusément devant notre paupière,
Et l'un dit : c'est le jour ! et l'autre : c'est la nuit !

Comme un rayon du ciel qui perce les nuages,
En traversant la fange et la nuit des vieux âges,
Ta parole a subi nos profanations !

L'œil impur des mortels souillerait le jour même !
 L'imposture a terni la vérité suprême,
 Et les tyrans, prenant ta foi pour diadème,
 Ont doré de ton nom le joug des nations !

Mais, pareil à l'éclair qui, tombant sur la terre,
 Remonte au firmament sans qu'une ombre l'altère,
 L'homme n'a pu souiller ta loi de vérité !
 L'ignorance a terni tes lumières sublimes,
 La haine a confondu tes vertus et nos crimes.
 Les flatteurs aux tyrans ont vendu tes maximes ;
 Elle est encor justice, amour et liberté !

Et l'aveugle raison demande quels miracles
 De cette loi vieillie attestent les oracles !
 Ah ! le miracle est là, permanent et sans fin !
 Que cette vérité par ces flots d'impostures,
 Que ce flambeau brillant par tant d'ombres obscures,
 Que ce verbe incréé par nos lèvres impures,
 Ait passé deux mille ans et soit encor divin !

Que d'ombres ! dites-vous. — Mais, ô flambeau des âges,
 Tu n'avais pas promis des astres sans nuages !
 L'œil humain n'est pas fait pour la pure clarté !
 Point de jour ici-bas qu'un peu d'ombre n'altère ;
 De sa propre splendeur Dieu se voile à la terre,
 Et ce n'est qu'à travers la nuit et le mystère
 Que l'œil peut voir le jour, l'homme la vérité !

Un siècle naît et parle, un cri d'espoir se lève ;
 Le genre humain déçu voit lutter rêve et rêve,
 Système, opinions, dogmes, flux et reflux ;
 Cent ans passent ; le temps, comme un nuage vide,
 Les roule avec l'oubli sous son aile rapide ;
 Quand il a balayé cette poussière aride,
 Que reste-t-il du siècle ? un mensonge de plus !

Mais l'ère où tu naquis, toujours, toujours nouvelle,
 Luit au-dessus de nous comme une ère éternelle ;
 Une moitié des temps pâlit à ce flambeau,
 L'autre moitié s'éclaire au jour de tes symboles ;
 Deux mille ans, épuisant leurs sagesse frivoles,
 N'ont pas pu démentir une de tes paroles,
 Et toute vérité date de ton berceau !...

O toi qui fis lever cette seconde aurore,
 Dont un second chaos vit l'harmonie éclore,
 Parole qui portais avec la vérité
 Justice et tolérance, amour et liberté !

Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine,
Et de l'homme à son Dieu sois la divine chaîne !
Illumine sans fin de tes feux éclatants
Les siècles endormis dans le berceau des temps !

Et que ton nom légué pour unique héritage,
De la mère à l'enfant descende d'âge en âge,
Tant que l'œil dans la nuit aura soif de clarté,
Et le cœur d'espérance et d'immortalité !
Tant que l'humanité plaintive et désolée,
Arrosera de pleurs sa terrestre vallée,
Et tant que les vertus garderont leurs autels,
Ou n'auront pas changé de nom chez les mortels ;

Pour moi, soit que mon nom ressuscite ou succombe,
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !
Plus la nuit est obscure et plus mes faibles yeux
S'attachent au flambeau qui pâlit dans les cieux,
Et quand l'autel brisé que la foule abandonne
S'écroulerait sur moi ! . . . temple que je chéris,
Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,
J'embrasserais encor ta dernière colonne,
Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris !

(LAMARTINE.)

RIEN.

A faire des couplets sur *rien*
Le sort veut que je me dispose,
Il faudrait, pour les faire bien,
Que *rien* prêtât à quelque chose.
Je ne sais trop, avec raison,
Que dire sur un tel chapitre ;
Mais, ne valant *rien*, ma chanson
Aura du moins rempli son titre.

Rien est souvent l'unique lot
Du talent que l'envie abaisse ;
Rien est toujours le premier mot
Qu'à l'indigent le riche adresse.
Rien dans le cœur, *rien* dans l'esprit,
Sont les *riens* qu'aux sots on reproche
Mais le pire, sans contredit,
Mes amis, c'est *rien* dans la poche.

Mais, deux couplets, c'est bien assez,
Et le troisième m'embarrasse,
Quoi ! dira-t-on, vous commencez,
Et déjà vous demandez grâce ?
Dieu fit de *rien*, chacun le sait,
Tout ce que l'on voit sur la terre,
Et c'est parce qu'il a tout fait
Qu'il ne me reste *rien* à faire.

(M^{me} PERRIER.)

LA PATRIE.

(ADIEUX DE MARIE STUART.)

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur ! qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O mon pays, sois mes amours,
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère ?
Et nous baisions ses blanches cheveux
Tous deux.

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau ?

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du More
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il de cette amie,
Douce compagne de ma vie ?
Dans les bois en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et la montagne, et le grand chêne
Ce souvenir fait tous les jours
Ma peine ;
Mon pays aura mes amours
Toujours !

LES ENFANTS DE LA FRANCE.

Reine du monde, ô France, ô ma patrie !
 Relève enfin ton front cicatrisé.
 Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
 De tes enfants l'étendard s'est brisé ;
 Quand la fortune outrageait leur vaillance,
 Quand de tes mains tombait son sceptre d'or,
 Tes ennemis disaient encor :
 "Honneur aux enfants de la France !"

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
 France, et ton nom triomphe des revers :
 Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre,
 Qui se relève et gronde au haut des airs.
 Le Rhin, aux bords ravis à ta puissance
 Porte à regret le tribut de ses eaux ;
 Il crie au fond de ses roseaux :
 "Honneur aux enfants de la France !"

Pour effacer des coursiers du barbare
 Les pas empreints dans tes champs profanés,
 Jamais le Ciel te fut-il moins avare ?
 D'épis nombreux vois ces champs couronnés (1).
 D'un vol fameux, prompts à venger l'offense,
 Vois les beaux arts, consolant leurs autels,
 Y graver en traits immortels :
 "Honneur aux enfants de la France !"

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :
 Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé ?
 Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
 Ne fut cent fois de ta gloire accablé ?
 En vain l'Anglais a mis dans la balance
 L'or que pour vaincre ont mendié les rois.
 Des siècles entends-tu la voix ?
 "Honneur aux enfants de la France !"

Relève-toi, France, reine du monde !
 Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux ;
 Oui, d'âge en âge, une palme féconde
 Doit de tes fils protéger les tombeaux.
 Que près du mien (telle est mon espérance),
 Pour la patrie admirant mon amour,
 Le voyageur répète un jour :
 "Honneur aux enfants de la France !"

(BÉRANGER.)

(1) En 1818.

Dithyrambe composé par Delille et publié au milieu des fureurs révolutionnaires.

L'IMMORTALITÉ.

Dans sa demeure inébranlable,
Assise sur l'éternité,
La tranquille immortalité,
Propice au bon et terrible au coupable,
Du temps, qui sous ses yeux marche à pas de géant,
Défend l'ami de la justice,
Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant...

Oui, vous qui de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez ! vous êtes immortels.

Et vous, vous du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous ! vous êtes immortels.

Cantate.

CIRCE

Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume ;
La foudre dévorante aussitôt le consume :
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour.
Les astres de la nuit interrompent leur course,
Les fleuves étonnés remontent vers leur source,
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers ;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs
Un voile effroyable
Couvre l'univers.
La terre tremblante
Frémit de terreur ;
L'onde turbulente
Mugit de fureur ;
La lune sanglante
Reculé d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantements
Vont troubler le repos des ombres ;
Les mânes effrayés quittent leurs monuments.
L'air retentit au loin de leurs longs hurlements ;
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflements.

(J.-B. ROUSSEAU.)

CANTATE POUR LES ENFANTS D'UNE MAISON DE CHARITÉ

RÉCITATIF.

Le temple de Sion était dans le silence,
 Les saints hymnes dormaient sur les harpes de Dieu,
 Les foyers odorants que l'encensoir balance
 S'éteignaient, et l'encens, comme un nuage immense,
 S'élevait en rampant sur les murs du saint lieu.
 Les docteurs de la loi, les chefs de la prière
 Étaient assis dans leur orgueil ;
 Sous leurs sourcils pensifs ils cachaient leur paupière,
 Ou lançaient sur la foule un superbe coup d'œil...
 Un enfant devant eux s'avança plein de grâce :
 La foule, en l'admirant, devant ses pas s'ouvrait,
 Puis se refermait sur sa trace ;
 Il semblait éclairer l'espace
 D'un jour surnaturel que lui seul ignorait !
 Des ombres de sa chevelure
 Son front sortait comme un rayon
 Echappé de la nuit obscure
 Eclaire un sévère horizon.
 Il parla ; les sages doutèrent
 De leur orgueilleuse raison,
 Et les colonnes l'écoutèrent,
 Les colonnes de Salomon.

PREMIÈRE VOIX.

O merveilleuse histoire ! ô prodiges étranges,
 Que la mère à ses fils se plaît à raconter !

DEUXIÈME VOIX.

Que disait cet enfant ?

PREMIÈRE VOIX.

Interrogez les anges :
 Eux seuls pourraient le répéter...

LE CHŒUR.

Du sage et de l'enfant c'est le maître sublime,
 C'est le flambeau qui nous luit,
 C'est l'âme qui nous anime,
 Le chemin qui nous conduit !

PREMIÈRE VOIX.

Il disait à celui dont la main vous repousse.
 Laissez-les venir à moi !

DEUXIÈME VOIX.

Et voilà qu'une main mystérieuse et douce
Tout petits jusqu'à lui nous mène par la foi !

PREMIÈRE VOIX.

Il disait : Faites-vous des trésors que la rouille
Ne puisse pas ronger sous d'impuissants verrous !

DEUXIÈME VOIX.

Et voilà que des mains que ce seul mot dépouille
S'ouvrent devant lui seul et s'épanchent sur nous !

PREMIÈRE VOIX.

Il disait : Espérez, et fiez-vous au Père !
L'hirondelle n'a pas de palais sur la terre,
Elle trouve au sommet de la tour solitaire
Une tuile pour ses petits !
Le passereau n'a pas semé la graine amère !
Mais de tous ses enfants la Providence est mère ;
L'un a le toit du riche, et l'autre a ses épis.

LE CHŒUR.

Nous sommes l'hirondelle errante et sans asile,
Le toit de l'étranger nous prête ses abris ;
Le passereau de l'Évangile,
Nous ne moissonnons pas, et nous sommes nourris.

PRIÈRE.

O toi, dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe de la colline,
Qui soupire après un peu d'eau !
Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain !
Toi qui tiens dans ta main diverse
L'abondance et la nudité,
Afin que de leur doux commerce
Naissent justice et charité :
Charge-toi seule, ô Providence !
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs !

Notre cœur qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné ;
Car toujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné !

Mais que le bienfait qui se cache
Sous l'humble manteau de la foi,
A leurs mains pieuses s'attache
Et les trahisse devant toi !

Qu'un vœu qui dans leurs cœurs commence,
Que leurs soupirs les plus voilés
Soient exaucés dans ta clémence
Avant de t'être révélés !

Que leurs mères, dans leur vieillesse,
Ne meurent qu'après des jours pleins !
Et que les fils de leur jeunesse
Ne restent jamais orphelins !

Mais que leur race se succède,
Comme les chênes de l'ambrière,
Dont aux ans le vieux tronc ne cède
Que quand le jeune a prospéré !

Ou comme ces eaux toujours pleines
Dans les sources du Siloé,
Où nul flot ne sort des fontaines
Qu'après que d'autres ont coulé !

(LAMARTINE.)

Des poésies fugitives.

Sous le nom de *poésies fugitives* on comprend toutes les pièces de peu d'étendue, destinées plutôt à plaire un moment qu'à produire de grands effets.

On a coutume de ranger parmi les poésies fugitives, le sonnet, le rondeau, la ballade, le triolet, l'épigramme, le madrigal, l'inscription, l'épithaphe, l'énigme, la charade, le logogriphe et l'acrostiche.

Du sonnet.

Le sonnet est une pièce de quatorze vers, divisée en deux quatrains sur deux rimes, et en deux tercets sur trois rimes. Le premier tercet commence par deux rimes semblables.

SONNET.

J'ai perdu ma force et ma vie,
 Et mes amis et ma gaité ;
 J'ai perdu jusqu'à la fierté
 Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
 J'ai cru que c'était mon amie ;
 Quand je l'ai comprise et sentie,
 J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
 Et ceux qui se sont parés d'elle
 Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
 Le seul bien qui me reste au monde
 Est d'avoir quelquefois pleuré.

(Alfred DE MUSSET.)

SONNET (1).

Grand Dieu ! tes jugements sont remplis d'équité,
 Toujours tu prends plaisir à nous être propice,
 Mais j'ai fait tant de mal que jamais ta bonté
 Ne me pardonnera qu'en blessant ta justice.

Oui, Seigneur, la grandeur de mon impiété
 Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
 Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
 Et ta clémence attend même que je périsse.

Contente ton désir puisqu'il t'est glorieux ;
 Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;
 Tonne, frappe, il est temps ; rends-moi guerre pour guerre.

J'adore, en périssant, la raison qui t'aigrit.
 Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
 Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ !

(DES BARBEAUX.)

De la ballade.

La *ballade* est une pièce de vers, composée de trois couplets et d'un envoi. Les couplets peuvent être de dix ou de douze vers égaux. Toutes les stances et l'envoi lui-même sont terminés par le même vers qui sert de refrain. M^{me} Deshoulières et La Fontaine en ont fait un grand nombre.

(1) Ce sonnet finit par une belle idée, rendue par une image magnifique ; mais le style est souvent dur et prosaïque et les pensées qu'on y prête à la Divinité sont fausses ou exagérées.

Nous en citons ci-dessous une de ce dernier ; elle est adressée au surintendant Fouquet. Aujourd'hui la ballade est le simple et poétique récit d'un événement emprunté à l'histoire ou à des traditions romanesques, ou à d'anciennes légendes. Victor Hugo a introduit en France ce nouveau genre de ballades.

BALLADE ADRESSÉE PAR LAFONT...IE AU SURINTENDANT
FOUQUET...

Dans cet écrit, notre pauvre cité,
Par moi, seigneur, humblement vous supplie,
Disant qu'après le pénultième été,
L'hiver survint avec grande furie,
Monceaux de neige et grands randons de pluie
Dont maint ruisseau, croissant subitement,
Traita nos ponts bien peu courtoisement.
Si vous voulez qu'on les puisse refaire,
De bons moyens, j'en sais certainement ;
L'argent surtout est chose nécessaire.

Or, d'en avoir, c'est la difficulté :
La ville en est de longtemps dé garnie.
Qu'y ferait-on ? Vice n'est pauvreté.
Mais cependant, si l'on n'y remédie,
Chaussée et pont s'en vont à la voirie.
Depuis dix ans, nous ne savons comment
La Marne a fait des siennes tellement
Que c'est pitié de la voir en colère.
Pour s'opposer à son débordement
L'argent surtout est chose nécessaire.

Si demandez combien, en vérité,
L'œuvre en requiert tant que soit accomplie ;
Dix mille écus en argent bien compté,
C'est justement ce de quoi l'on vous prie.
Mais que le prince en donne une partie,
Le tout s'il veut ; j'ai bon consentement
De l'accepter sans craindre aucunement.
S'il ne le veut, afin d'y satisfaire,
Aux échevins on dira franchement :
L'argent surtout est chose nécessaire.

ENVOI.

Pour ce vous plaise ordonner promptement
Nous être fait du fonds suffisamment ;
Car vous savez, seigneur, qu'en toute affaire,
Procès, négoce, hymen ou bâtiment,
L'argent surtout est chose nécessaire.

Ballade moderne.

LE TRÉSOR.

Trois frères voyageaient : le but de leur voyage,
 Ils ne le savaient pas ; ils marchaient au hasard ;
 Quand on est jeune et pauvre, on n'est bien nulle part,
 Et quand une besace est tout votre bagage,
 On fait en un moment les apprêts du départ.

Voici que cheminant nos chercheurs d'aventure
 Trouvent un soir, au bord d'un sentier écarté,
 Une vieille chaumière à l'aspect dévasté ;
 La lune s'y glissait à travers la toiture,
 Les ronces encombraient le seuil inhabité.

“ Frères, couchons ici, dit l'un de ces trois hommes,
 “ Nous serons abrités, et le temps devient frais ;
 “ Allumons un bon feu, nous dormirons auprès.
 “ La porte ferme mal ; mais, gueux comme nous sommes,
 “ Les voleurs, s'il en vient, en seront pour leurs frais.

Ainsi dit, ainsi fait ; le feu s'allume et brille ;
 Une pierre a roulé du foyer qui vacille.
 O jeux de la fortune ! ô coups inattendus !
 Cette pierre découvre à leurs yeux éperdus
 Un coffret en argent qui dans l'ombre scintille.

Un trésor ! un trésor ! Ils ne se trompaient pas.
 Le coffret était plein de luisantes pistoles,
 De florins allemands, de piastres espagnoles,
 De sequins, de louis, de doublons, de ducats,
 Bref, d'argent ayant cours chez tous les potentats.

Quand l'aube reparut, l'aîné dit au plus jeune :
 “ Nous allons de cet or faire un partage égal ;
 “ Mais, comme nous suivions un régime frugal,
 “ Va nous chercher d'abord de quoi rompre le jeûne
 “ Nous ferons dans ces murs notre premier régal.”

L'enfant s'éloigne et part pour la ville voisine,
 Les aînés échangeaient de sinistres regards :
 “ Frère ?—Eh bien ?—Du trésor faut-il faire trois parts ?
 “ —Deux seulement.—Et lui ?—Tu frémis ?—Je devine
 “ Que lui réservons-nous ?—Le fer de nos poignards.”

Ils reprirent plus bas : “ Nous n'avons rien à craindre.
 “ Qui nous demandera compte de son trépas ?
 “ Des témoins ? Dieu là-haut, s'il existe ; en tout cas,
 “ Sa justice est boiteuse et lente à vous atteindre,
 “ Et nous aurons le temps de jouir ici-bas.”

L'enfant est de retour, un peu las, mais n'importe ;
 Une froide sueur baigne son front penché ;
 On l'accueille, on l'embrasse : il en paraît touché,
 Et sert avec lenteur le repas qu'il apporte.
 D'où vient qu'il est si pâle, ayant beaucoup marché ?

La faim parle ; sa voix est d'abord écoutée ;
 Puis l'ainé fait un signe, un fer brille, et soudain
 L'enfant blessé se lève et bondit comme un daim.
 Mais ses pieds ont glissé sur la terre humectée.
 Il va heurter au mur sa tête ensanglantée.

“ Au secours ! au secours ! Trahison ! trahison !
 “ Fais ta prière, enfant, ta dernière heure sonne.
 “ — Dieu nous punit tous trois ; pardon, mon Dieu, pardon !
 “ — Le trésor est à nous. — Il n'est plus à personne.
 “ Le vin que vous buvez, eh bien, c'est du poison ! ”

(Ch. LAFONT.)

Du rondeau.

Le *rondeau*, dont le caractère principal est la naïveté, est un petit poème ordinairement composé de treize vers sur deux rimes, avec un double refrain qui est la répétition des premiers mots de la pièce.

Pour te guérir de cette sciatique
 Qui te retient comme un paralytique,
 Entre deux draps sans aucun mouvement,
 Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment,
 Puis lis comment on les met en pratique.
 Prends-en deux doigts, t bien chauds les applique
 Sur l'épiderme où la douleur te pique,
 Et tu boiras le reste promptement

Pour te guérir.

Sur cet avis ne soit point hérétique,
 Car je te fais un serment authentique
 Que si tu crains ce doux médicament
 Ton médecin, pour tout soulagement,
 Fera l'essai de ce qu'il communique

Pour te guérir.

(ADAM, menuisier de Nevers.)

Du triolet.

Le *triolet* est une espèce de petit rondeau, ne renfermant que huit vers formés sur deux rimes ; le premier vers est

répété trois fois : de là le nom de *triolet*. Exemple et précepte :

Pour construire un bon triolet,
Il faut observer ces trois choses,
Savoir : qu' l'air en soit follet,
Pour construire un bon triolet ;
Qu'il rentre bien dans le rôlet,
Et qu'il tombe en vrai lieu des pauses :
Pour construire un bon triolet,
Il faut observer ces trois choses.

De l'épigramme.

L'*épigramme* est une satire en abrégé, n'ayant souvent que deux vers, mais pouvant en avoir davantage, et terminée par un bon mot fin et piquant.

L'esprit français est naturellement malin ; aussi les *épigrammes* abondent dans notre littérature.

ÉPIGRAMME.

Huissiers, qu'on fasse silence,
Dit en tenant audience
Un président de Beaugé.
C'est un bruit à tête fendre ;
Nous avons déjà jugé
Dix causes sans les entendre.

On vient de me voler... — Que je plains ton malheur !
Tous mes vers manuscrits. — Que je plains le voleur !

(LEBRUN.)

Du madrigal.

Le *madrigal* exprime une pensée fine, agréable et délicate. Son but est absolument opposé à celui de l'*épigramme*. Ce petit poème a besoin d'être relevé par beaucoup d'esprit pour n'être pas fade et insipide.

MADRIGAUX.

(Réponse de Pradon à quelqu'un qui lui avait écrit avec beaucoup d'esprit.)

Vous n'écrivez que pour écrire ;
C'est pour vous un amusement.
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

DE STYLE ET DE COMPOSITION.

Bien juger sans beaucoup savoir,
Et bien parler sans le vouloir ;
Ni hautaine, ni familière,
Exempte d'inégalité :
C'est le portrait de La Vallière ;
Il n'est ni fini, ni flatté.

De l'inscription.

L'inscription est une petite pièce de vers destinée à un monument, à une statue, à un portrait, etc. Les qualités de l'inscription sont la clarté, la justesse et la précision dans les pensées, la simplicité et la noblesse dans le style.

INSCRIPTION PLACÉE SUR UNE FONTAINE DU CHATEAU DE RAMBOUILLET.

Vois-tu, passant, couler cette onde
Et s'écouler incontinent ?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Le bon Dieu seul est permanent.

(MALHERBE.)

INSCRIPTION QUE FIT BOILEAU POUR ÊTRE PLACÉE SOUS UN DE SES PORTRAITS.

Du célèbre Boileau tu vois ici l'image.
Quoi ! c'est là, diras-tu, ce critique achevé ?
D'où vient ce noir chagrin qu'on lit sur son visage ?
C'est de se voir si mal gravé.

De l'épithaphe.

L'épithaphe est une inscription placée sur un tombeau elle renferme ordinairement un trait de louange, de morale ou de satire.

ÉPITHAPHE DE TURENNE.

Turenne a son tombeau parmi ceux de nos rois ;
Il obtint cet honneur par ses fameux exploits.
Louis voulut ainsi couronner sa vaillance,
Afin d'apprendre aux siècles à venir
Qu'il ne met point de différence
Entre porter le sceptre et le bien soutenir.

(CHEVREAU.)

ÉPITAPHE DE PIRON PAR LUI-MÊME.

Ci-git Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Enigme, charade, logogriphe.

L'*énigme* est la description d'une chose par les qualités qui lui conviennent. Mais indiquées d'une manière ambiguë ou dans des termes qui semblent pouvoir s'appliquer à une chose toute différente, de manière à rendre le mot véritable plus ou moins difficile à deviner.

La *charade* est une espèce d'énigme qui consiste à deviner un mot en autant de parties qu'il y entre de syllabes, de sorte que chaque syllabe ait un sens propre et complet.

Le *logogriphe* est une sorte d'énigme qui donne à diviser un mot par l'analyse de ce mot lui-même, et en indiquant les différentes significations qu'il prend, suivant qu'on en retranche une ou plusieurs lettres.

ÉNIGME.

En peu de mots, voici les traits
Auxquels on peut me reconnaître ;
J'aime à parler, j'aime à paraître ;
J'aime à prôner ce que je fais ;
J'aime à grossir ce que je sais ;
J'aime à juger, j'aime à promettre ;
J'annonce les plus beaux secrets ;
Je n'en ai qu'un, celui de mettre
Tous les sots dans mes intérêts.

ÉNIGME.

Je me trouve à Paris, sans que je sois en France
Et sans être en Espagne, on me voit à Madrid ;
Je suis dans le chagrin, jamais dans la souffrance ;
A me trouver, lecteur, exerce ton esprit.

Le mot de la première énigme est *charlatan*.
Celui de la dernière est la lettre *i*.

CHARADE.

Mon *premier* est cruel quand il est solitaire ;
Mon *second*, moins honnête, mais plus tendre que vous ;
Mon tout, à votre cœur, dès l'enfance a su plaire,
Et parmi vos attraits, est le plus beau de tous.

(Ver-tu.)

LOGOGRIPE.

Quand j'ai mes quatre pieds, je ne vais que sur deux ;
 Coupez-moi le premier, sans peine on peut l'abattre,
 Je n'en ai plus que trois et je marche sur quatre.
 Allons, ami lecteur, devine, si tu peux.

(Cane, âne.)

De l'acrostiche.

L'*acrostiche* est une petite pièce dont chaque vers commence par une lettre du nom de la personne ou de la chose qui en est le sujet.

ACROSTICHE.

V ssez de poètes frivoles,
 É imant sans l'aveu d'Apollon,
 I ront te fatiguer de leurs vaines paroles.
 S ans que j'aie grossi l'envieux bataillon :
 E u verras mon respect t'honorer du silence
 O ù l'on se tient devant ses rois.
 M on mérite en dit plus que toute éloquence,
 E t ton nom seul plus que ma voix.

—

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIERES.

CHAPITRE PREMIER.

LEÇON : Trait de douceur de saint François de Sales	5
COMPOSITIONS : Le chef-d'œuvre anonyme.....	7
Les mœurs de Sybaris.....	8
Une aventure sur Garrick.....	10
Blanche de Castille.....	11
La prière.....	11

CHAPITRE II.

LEÇON : Hamet et Raschid.....	11
COMPOSITIONS : L'ambition.....	15
L'enchanteur Merlin et le bûcheron ingrat	16
Les chemins de fer et les télégraphes électriques	18
Sainte Geneviève.....	18

CHAPITRE III.

LEÇON : Le verger.....	19
COMPOSITIONS : Le nouvel an.....	21
La prairie	22
Lettre d'un jeune pensionnaire.....	24
Lettre de Naples.....	24
Charlemagne.....	24
Le manoir de famille.....	25
Les alentours et le jardin du manoir	25

CHAPITRE IV.

LEÇON : Lettre de Ducis.....	25
COMPOSITIONS : Lettre écrite de Rome.....	27
Lettre du général Lamarque.....	29
Lettre d'Eugénie de Guérin.....	31

Lettre à une mère sur la mort de son fils	31
Lettre d'Eugénie de Guérin à son frère	31
Colbert.....	32

CHAPITRE V.

LEÇON. Le singe qui montre la lanterne magique ..	32
COMPOSITIONS : L'existence humaine est un combat continuel	36
L'enfant terrible.....	38
Bayard	39
Promenade autour du lac de Genève	39

CHAPITRE VI.

LEÇON : Victoire de Charles-Martel sur les Sarrasins	39
COMPOSITIONS : Bataille de Taillebourg.....	45
Siège de Calais.	47
Duguay-Trouin.....	47
Voyage à Venise.....	47

CHAPITRE VII

LEÇON : Venise	48
COMPOSITIONS : Les cloches.....	51
Dans les épreuves nous devons être patients, sinon joyeux.....	53
Jean Bart.....	53
Bataille de Bouvines.....	53
Thiers	54
Voyage à Venise (suite et fin.).....	54

CHAPITRE VIII.

LEÇON : Mort de Jeanne d'Arc.....	54
COMPOSITIONS : Derniers moments de Jeanne d'Arc.	59
Allocution d'un évêque à des jeunes gens partant au combat.....	60
Chute d'Adam et d'Eve.....	61
Mes deux compagnes.....	61
Voyage à Nice.....	61

CHAPITRE IX.

LEÇON : La patte de dindon.....	62
COMPOSITIONS : La chaire chrétienne.....	66
Les semences.....	67
Amiens	67
Le pont du diable.....	69
Histoire de la Chevalerie.....	70
Voyage à Jérusalem.....	70

CHAPITRE X.

LEÇON : Lettre d'un jeune écolier à son frère.....	71
COMPOSITIONS : Réponse à un billet d'invitation.....	75
Lettre de Rome	76
Lettre de M. F. à un de ses neveux.....	77
Lettre de M. F. à son ami.....	78
Les terreurs imaginaires.....	78
Excursion en Suisse et en Savoie.....	78

CHAPITRE XI.

LEÇON : Le Laboureur de Castille.....	79
COMPOSITIONS : Lettre d'un père à son fils.....	82
Lettre d'un oncle à son neveu.....	83
L'enfant sous la garde de l'éducation religieuse	85
Sully.....	85
Nos pères.....	85

CHAPITRE XII.

LEÇON : L'aveugle et le paralytique.....	86
COMPOSITIONS : Trait d'amour maternel.....	88
La pauvreté.....	88
Le vieux courtisan pris au piège.....	89
Saint-Georges et la veuve.....	89
Une scène au temple.....	91
Nîmes et Montpellier.....	91
L'esclave fugitive.....	92

CHAPITRE XIII.

LEÇON : Le fidèle serviteur.....	92
COMPOSITIONS : Marseille.....	97

Un grand médecin et un humble curé de campagne.....	98
Première expédition des Croisés sous les ordres de Pierre l'Ermite	98

CHAPITRE XIV.

LEÇON : Le sens commun.....	99
COMPOSITIONS : Nécessité qu'il y ait des pauvres et des riches.....	102
Les progrès du genre humain par le travail.....	104
Une excursion en Suisse.....	104
Le dimanche et le lundi.....	105

CHAPITRE XV.

LEÇON : Les évêques missionnaires.....	105
COMPOSITIONS : Les ruines de la nature, celles du génie et celles de l'homme.....	108
L'évêque des missions.....	109
Merveilles de la nature.....	110
L'empire de Charlemagne après la mort de ce prince.....	110
Naples.....	110

CHAPITRE XVI.

LEÇON : Lettre d'Eugénie de Guérin.....	111
COMPOSITIONS : Lettre de N. à ses parents.....	114
Lettre de M ^{me} de Sévigné.....	116
Richelieu	117
Une excursion dans le Tyrol.	117

CHAPITRE XVII.

LEÇON : L'oiseau-mouche.....	117
COMPOSITIONS : Le joueur.....	119
Le facteur.....	120
Rodez.....	122
Le tabac.....	122
La machine à vapeur.....	122

CHAPITRE XVIII.

LEÇON : Lettre.....	122
COMPOSITIONS : Lettre de M ^{me} de Sévigné.....	125
Une excursion en Suisse.....	126
Lettre de X. à Cideville.....	127
Lettre de Jules à Adolphe.....	128
Lettre de commerce.....	128
Toulouse	129

CHAPITRE XIX.

LEÇON	Le chrétien.....	129
COMPOSITIONS :	L'égoïsme.....	132
	Pascal	133
	Le soin.....	135
	Une excursion en Suisse.....	135
	Abraham Lincoln.....	135

CHAPITRE XX.

LEÇON : Derniers jours de Charlemagne.....	136
COMPOSITIONS : Saint Louis.....	140
Louis XI.....	142
Arras	142
La souffrance est le lot de la vie.....	142
Une excursion en Suisse.....	142

CHAPITRE XXI.

LEÇON : L'Évangile.....	143
COMPOSITIONS : La société domestique.....	145
Grenoble.....	148
Lettre d'un jeune homme à sa mère...	148
— à son oncle	148
— à un ami...	148
Le général d'armée.....	148

CHAPITRE XXII.

LEÇON : Rôle de la Providence.....	148
COMPOSITIONS : Preuves de l'existence de Dieu.....	150
Le duel.....	151
Etablissement du Christianisme.....	153

TABLE DES MATIÈRES. 241

Hugues Capet.....	153
Une lutte.....	154

CHAPITRE XXIII.

LEÇON : L'appui de l'âme.....	154
COMPOSITIONS : Un souvenir de la terreur.....	157
Preuves de l'immortalité de l'âme....	159
Mazarin.....	160
Les instruments de la justice divine dans le gouvernement des choses humaines.....	160
Une excursion en Suisse.....	160

CHAPITRE XXIV.

LEÇON : Les forêts druidiques.....	161
COMPOSITIONS : Guillaume Tell.....	163
De la culture des jardins et des char- mes de l'horticulture.....	164
Lettre d'un jeune homme à son frère	165
— à un protecteur.	165
— à un ami.....	165
L'éruption d'un volcan.....	165
L'homme heureux par la sagesse et l'industrie.....	165
Une excursion en Suisse.....	166
L'Eglise.....	166

CHAPITRE XXV.

LEÇON : Siège de Jérusalem.....	167
COMPOSITIONS : Combat naval de Duguay-Trouin....	170
Jeanne d'Arc sur le bûcher et ses bourreaux.....	171
Démence de Charles VI.....	173
Turenne et Condé.....	173
Une excursion en Suisse.....	173
Les lettres et les sciences.....	174
L'industrie et son effet moral sur l'ouvrier.....	174

DE LA LOGIQUE.

Définitions, syllogismes, etc.....	175
------------------------------------	-----

Syllogismes vrais et syllogismes faux.....	176
Enthymème.....	178
Causes de nos erreurs.....	179
Raisonnements faux.....	180
Dilemme.....	181

DE LA VERSIFICATION.

Versification et poésie.....	182
De la mesure.....	182
De l'élision.....	187
De l'hiatus.....	188
De l'enjambement.....	188
De la césure.....	189
De la rime.....	190
De la disposition de la rime et des vers.....	191
Des licences poétiques	194

DES DIVERS GENRES DE POÉSIES.

De l'épopée ou poème épique.....	196
Du drame en général.....	196
De la poésie didactique.....	197
De l'épigramme.....	206
De la poésie pastorale.....	209
Du genre lyrique.....	211
Des poésies fugitives.....	227
Du sonnet.....	227
De la ballade	228
Du rondeau.....	231
Du triolet.....	231
De l'épigramme.....	232
Du madrigal.....	232
De l'inscription.....	233
De l'épithaphe.....	233
Enigme, charade, logogriphe.....	234
Acrostiche	235

GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE

Par E. ROBERT, Clerc de St-Viateur.

Comprenant un lexique, de très-nombreux exercices et des devoirs de style, un fort volume in-12 de 400 pages, cartonné, 8e éd.. doz. 3.75

Cet ouvrage se vend aussi séparément :

GRAMMAIRE	doz.	1.50
EXERCICES	doz.	2.40

PARTIE DU MAÎTRE

de la grammaire ci-dessus, un fort volume in-12 cartonné, près de 400 pages. exempl. 0.65.

La *Grammaire élémentaire*, repose sur un plan neuf analogue à celui de la *Méthode pratique et raisonnée* du style dont celle-ci est la continuation et le couronnement : préceptes. simples, clairs, précis ; exercices *très-nombreux*, variés, instructifs, intéressants, véritable encyclopédie, présentant tout à la fois l'application des règles et une foule de connaissances propres à enrichir l'esprit ; à la fin de chaque exercice, un choix de mots à expliquer, un questionnaire sur le sens du texte : à la fin du livre, un lexique donnant la signification des mots ou des expressions difficiles dont l'explication est demandée ; exercices d'orthographe usuelle d'après le dictionnaire et la dérivation, exercices oraux, exercices d'intelligence et de réflexion et plus de 250 compositions élémentaires de style. Telle est cette nouvelle Grammaire, destinée à apprendre véritablement à parler, à penser et à écrire.

GRAMMAIRE COMPLETE

Par E. ROBERT, Clerc de St-Viateur.

En composant cette nouvelle grammaire, nous n'avons pas eu la présomption d'établir des principes nouveaux ou de suivre un ordre contraire à l'ordre suivi par nos devanciers : cependant notre plan est différent, nous le croyons aussi plus avantageux, et tel est le motif qui nous a fait entreprendre ce travail.

Nous avons essayé de rendre cette grammaire tout à la fois simple, claire, peu volumineuse et complète ; afin qu'elle convienne également aux élèves les plus faibles, comme aux plus avancés et soit utilement consultée par tous en conservant son caractère de livre classique. A cet effet, nous avons employé trois différents caractères, suivant l'importance des règles.

En outre, à la fin de presque chaque page, sont placées des notes, les unes purement grammaticales, les autres historiques et philosophiques. Professeurs et élèves trouveront plaisir et profit à les consulter.

Nous avons tenu à la rendre *complète* dans tout le sens du mot, afin que dans une difficulté grammaticale quelconque, chacun puisse avec confiance y chercher la solution. Les règles délicates et difficiles de *même*, de *leur*, de *tout*, des *collectifs*, des *participes présents*, etc., ont été abordées avec courage et résolues, nous l'espérons, avec bonheur.

(Extrait de la préface)

EXERCICES.

en RAPPORT avec la GRAMMAIRE COMPLETE

Rien n'a été négligé pour mettre ce livre à la hauteur de ses devanciers, et le rendre également digne des nombreux et glorieux suffrages que ces derniers ont si rapidement conquis parmi les membres de l'enseignement. Ce nouveau livre, comme la grammaire auquel il correspond, est spécialement destiné aux lycées, aux collèges, aux écoles professionnelles, aux pensions, aux divisions supérieures des écoles primaires, aux jeunes gens et aux jeunes personnes qui se préparent aux divers brevets de capacité.

Une part modeste a été faite à la partie élémentaire, afin de fournir plus abondamment la partie syntaxique, dont les exercices très-nombreux, élevés, variés et intéressants, entrent résolument dans la voie des améliorations et des innovations heureuses faites de nos jours.

DICTÉES GRADUÉES ET RAISONNÉES

(PRÈS DE 300)

Instructives, Religieuses, Morales, Agricoles, Historiques, Littéraires,
et Amusantes,

(1^{re} ANNÉE)

Par E. ROBERT, Clerc de St-Viateur

PRIX NET : 45 Cts.

Ces premières *dictées* sont destinées à de jeunes enfants, aux commençants ; elles sont simples, courtes, graduées, et suivent pas à pas les règles grammaticales. Elles sont en textes suivis, et contiennent des sujets toujours religieux, moraux, instructifs et intéressants. On nous permettra d'en transcrire ici deux prises au hasard :

8^e DICTÉES.—Une plante a une racine, une tige, des *feuilles*, des *fleurs* et des *fruits*. Les *céréales* sont des *plantes* qui produisent des *grains* farineux pour faire du pain ; le blé ou froment, le seigle, l'orge, le riz, etc., sont des *céréales*.

On nomme *oiseaux* de passage ceux qui quittent notre pays à une certaine époque de l'année : les *hirondelles*, les *perdreux*, les *cailles*, les *cigognes*, les *grives*.

De quoi est composée une plante ?—Qu'appelle-t-on *céréales* ?—Nommez les *céréales* les plus en usage.—Qu'appelle-t-on *oiseaux de passage* ?—Nommez-en quelques-uns.

41^e DICTÉE.—*La Mère, la Jeune Fille et la Pièce d'eau.*

Une *petite* fille assez *jolie*, mais d'une humeur *bizarre* et *capricieuse*, se promenait un jour dans la campagne avec son *excellente* mère. Elles arrivent devant une pièce d'eau dont la surface est *claire* et *limpide*. Je veux voir les poissons qui sont dans cette eau, dit la *jeune* fille. Tu regarderais en vain, dit sa mère : les poissons ne sauraient vivre dans une eau *pareille*. L'enfant *impatiente* agita l'eau avec une baguette. Sa surprise fut *grande*, en voyant cette eau si *claire*, si *limpide*, devenir une boue *épaisse* et *infecte*. Voilà ton image, ma *chère* enfant, lui dit sa mère ; tu es *jolie* lorsqu'on te laisse *tranquille*, mais tu deviens *hideuse* par la colère. De même que les poissons ne peuvent vivre dans l'eau *trouble*, il sera impossible de vivre auprès de toi ; quand tu seras *grande*, tu seras toujours *seule*. La *petite* fille frappée de cette réflexion se corrigea, et devint *douce*, *aimable* et *gracieuse*.

Racontez brièvement cette historiette.

L'ECOLE ET LA FAMILLE

JOURNAL

D'EDUCATION, D'INSTRUCTION ET DE RECREATION

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

E. ROBERT, C. S.-V., Directeur.

—
PRIX DE L'ABONNEMENT : \$1.40 PAR AN.

Les abonnements partent du 1er Janvier et ne se prennent pas pour moins d'une année. Ceux qui s'abonnent dans le courant de l'année reçoivent tous les numéros parus depuis le 1er janvier. Toute demande d'abonnement doit être accompagnée d'un mandat-poste à l'ordre du Directeur du Noviciat des Cleres de St-Viateur, Joliette, P. Q.

Voici le programme :

1^o Actes officiels concernant l'instruction primaire ; 2^o Articles pédagogiques ; 3^o Sujets donnés aux examens : dictées, problèmes, avec les solutions, sujets de composition française suivis des développements ; 4^o Devoirs particuliers propres à servir de compositions hebdomadaires : dictées spéciales, dictées générales ou récapitulatives ; 5^o Compositions françaises ou devoirs du style : lettres ordinaires, pratiques ou commerciales, narrations sur l'Histoire de France, l'Histoire sainte, etc. ; 6^o Variétés : Poètes et prosateurs ou notices biographiques et littéraires, suite naturelle et complémentaire de notre Méthode pratique et raisonnée de style et de composition ; 7^o Les inventeurs célèbres, les enfants célèbres, etc. ; 8^o Histoires et historiettes morales et piquantes ; 9^o Critiques : erreurs ou mensonges historiques ; 10^o Traits curieux, anecdotiques et héroïques de l'Histoire de France ; 11^o Poésies, fables ; 12^o Silhouettes littéraires ; 13^o Politesse et bon ton ou le savoir-vivre ; 14^o Actualités ou nouvelles du jour, inventions, découvertes, particularités saillantes, etc. ; 15^o Connaissances utiles ; 16^o L'esprit des autres : citations, mots, vers célèbres ; 17^o Paillettes d'or ou courrier des bonnes pensées ; 18^o Etymologies curieuses, origine de certains proverbes, bons mots, calembours, etc. ; 19^o Petite correspondance ; 20^o Curiosités de la science et jeux de l'esprit ou distractions utiles : questions de physique ou de chimie, énigmes, historiques et géographiques, phrases fautes à corriger, énigmes, charades, logoglyphes, problèmes amusants, etc.

Le programme, si chargé, si varié qu'il soit, sera scrupuleusement rempli.

La plupart des sujets traités dans l'Ecole et la Famille seront continués jusqu'au bout sans intermittence, de manière à former, à la fin de la publication, des cours spéciaux suivis et complets. Il en sera ainsi des *Dictées spéciales*, des *Dictées générales ou récapitulatives* des *Lettres*, des *Compositions* sur l'Histoire de France, des *Biographies*, de la *Politesse* et du *bon Ton*.

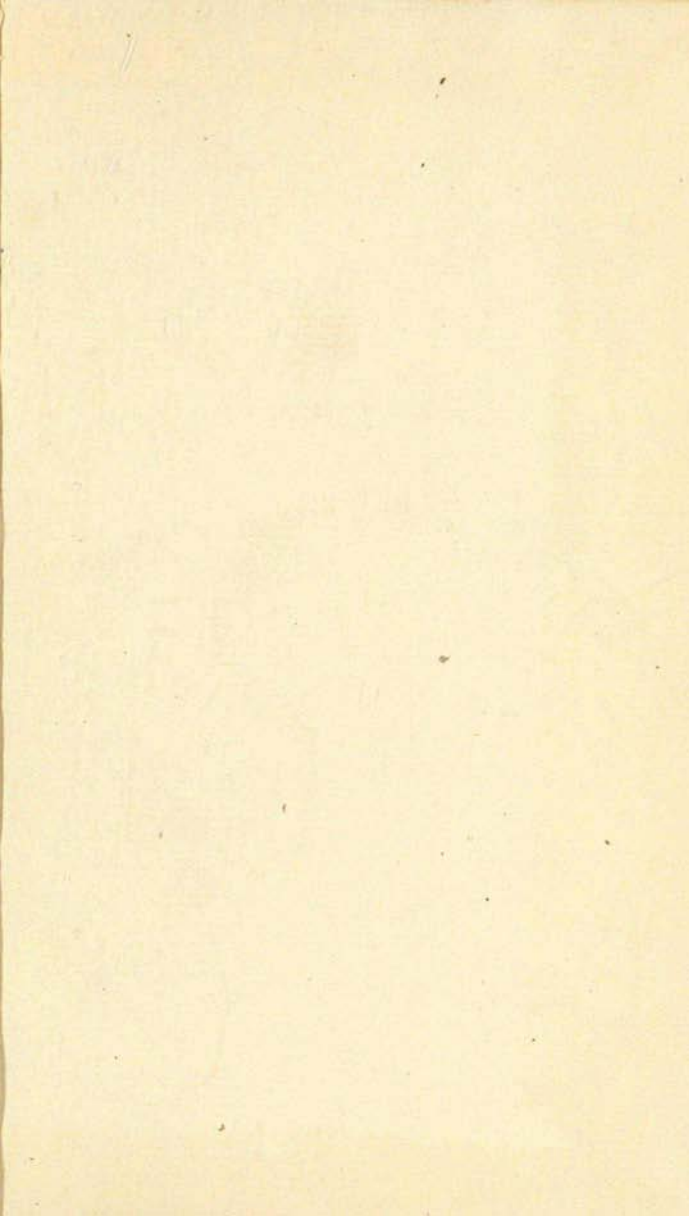
Aussi engageons-nous vivement dès aujourd'hui nos futurs abonnés à ne perdre ou à ne maculer aucun numéro. Dans tous les cas, moyennant un timbre-poste de DEUX cents par numéro, tout abonné pourra se procurer telle quantité de numéros qu'il désirera lorsqu'il voudra faire brocher ou relier l'année entière. Dans cette prévision, les deux premières et les deux dernières pages qui forment, pour ainsi dire, la couverture du journal, ne seront marquées d'aucun chiffre, afin de les distinguer des autres pages, marquées en chiffres ordinaires et particulièrement destinées à être réunies en volume.

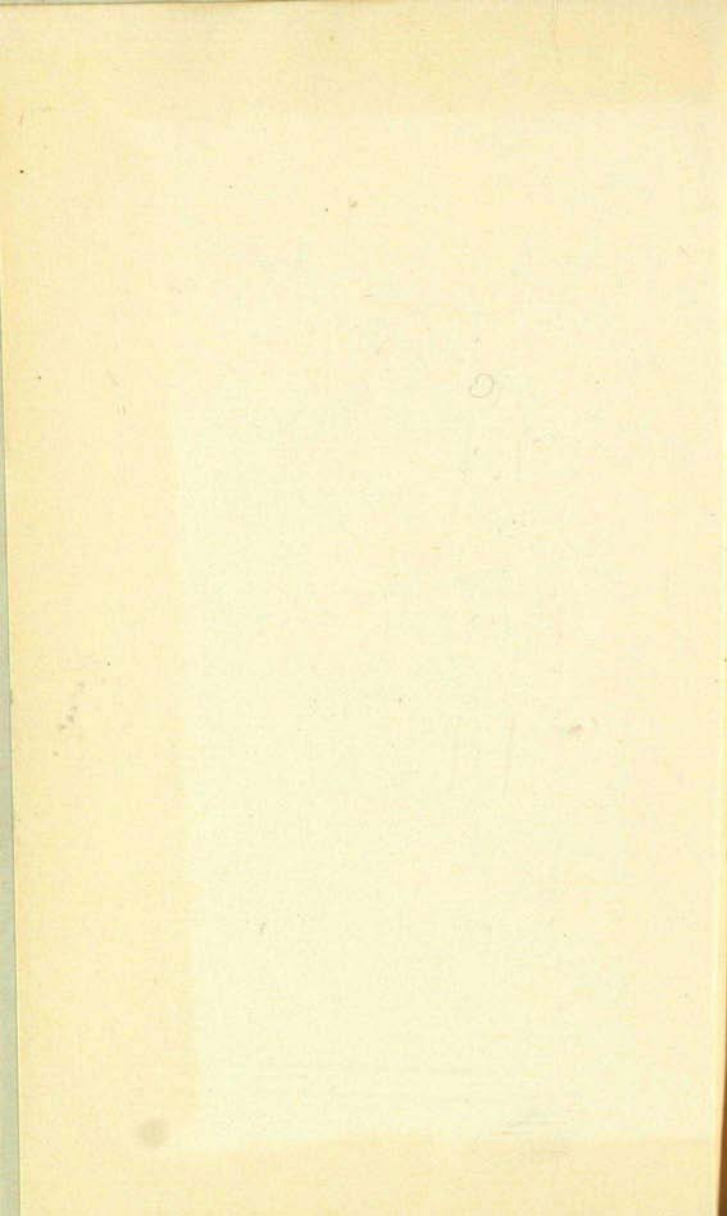
BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE



31031TOL1819
309.112-TMA2







BNQ



C 000 148 043

148043